



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

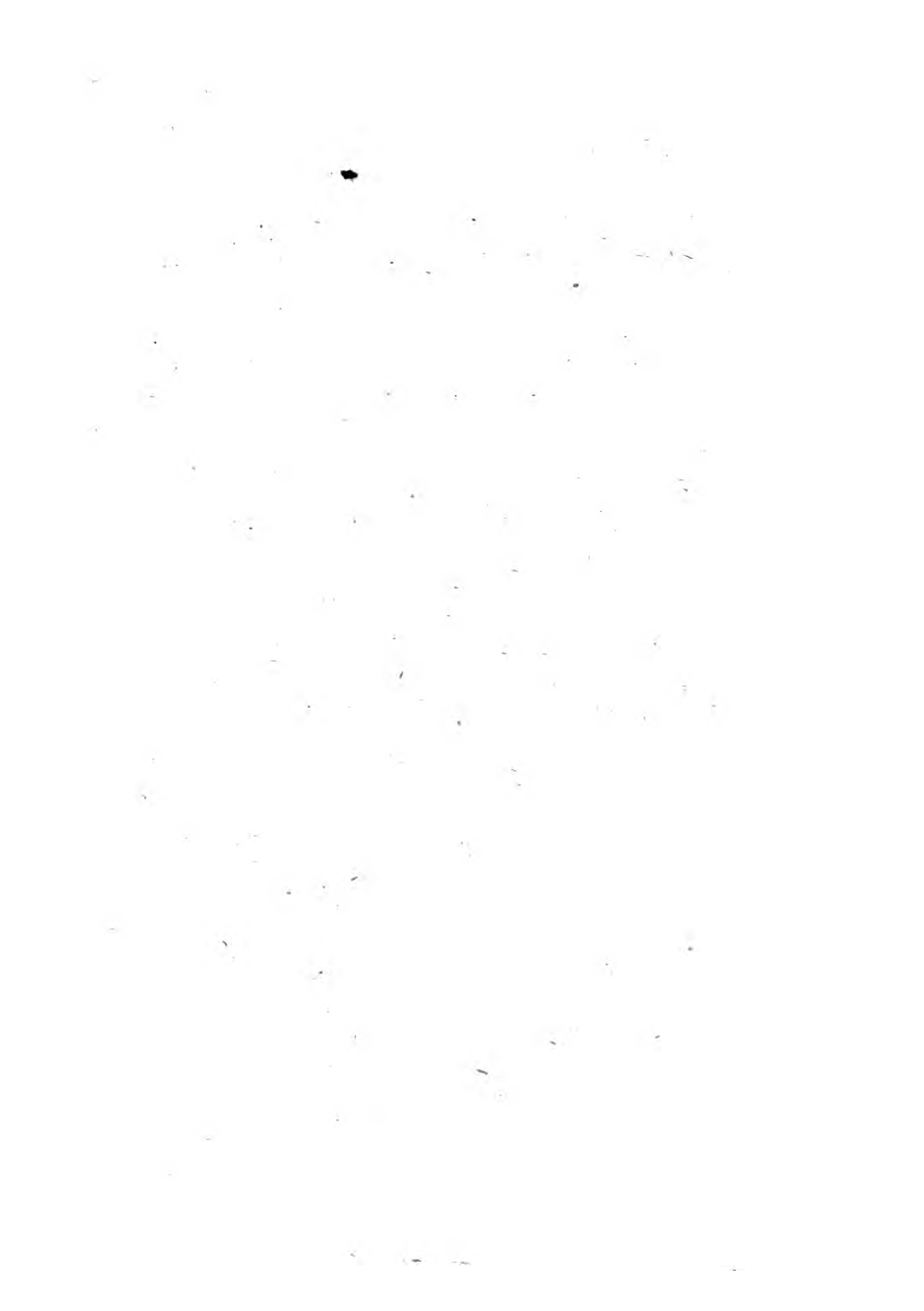




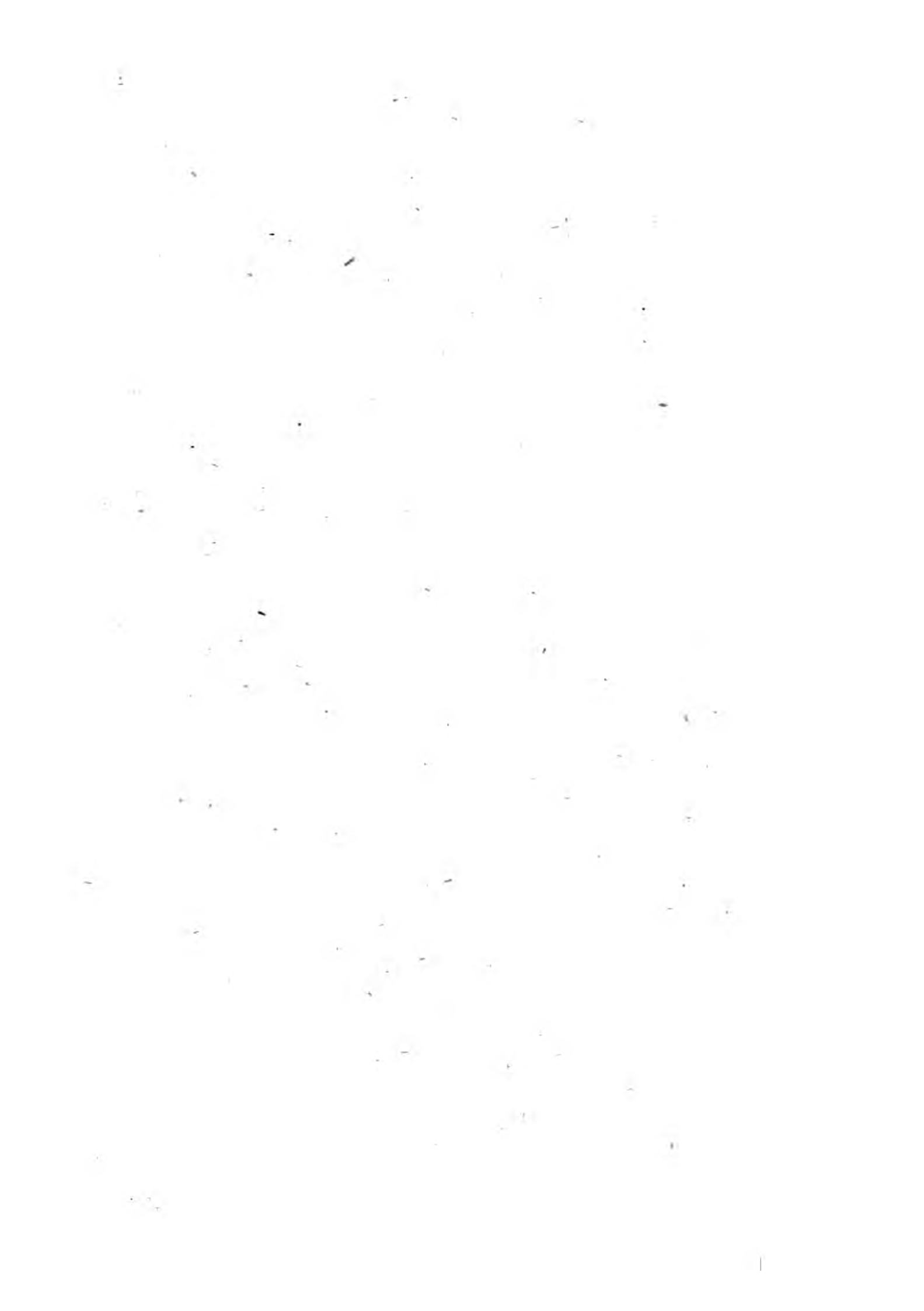
VI. 1785/1(68)

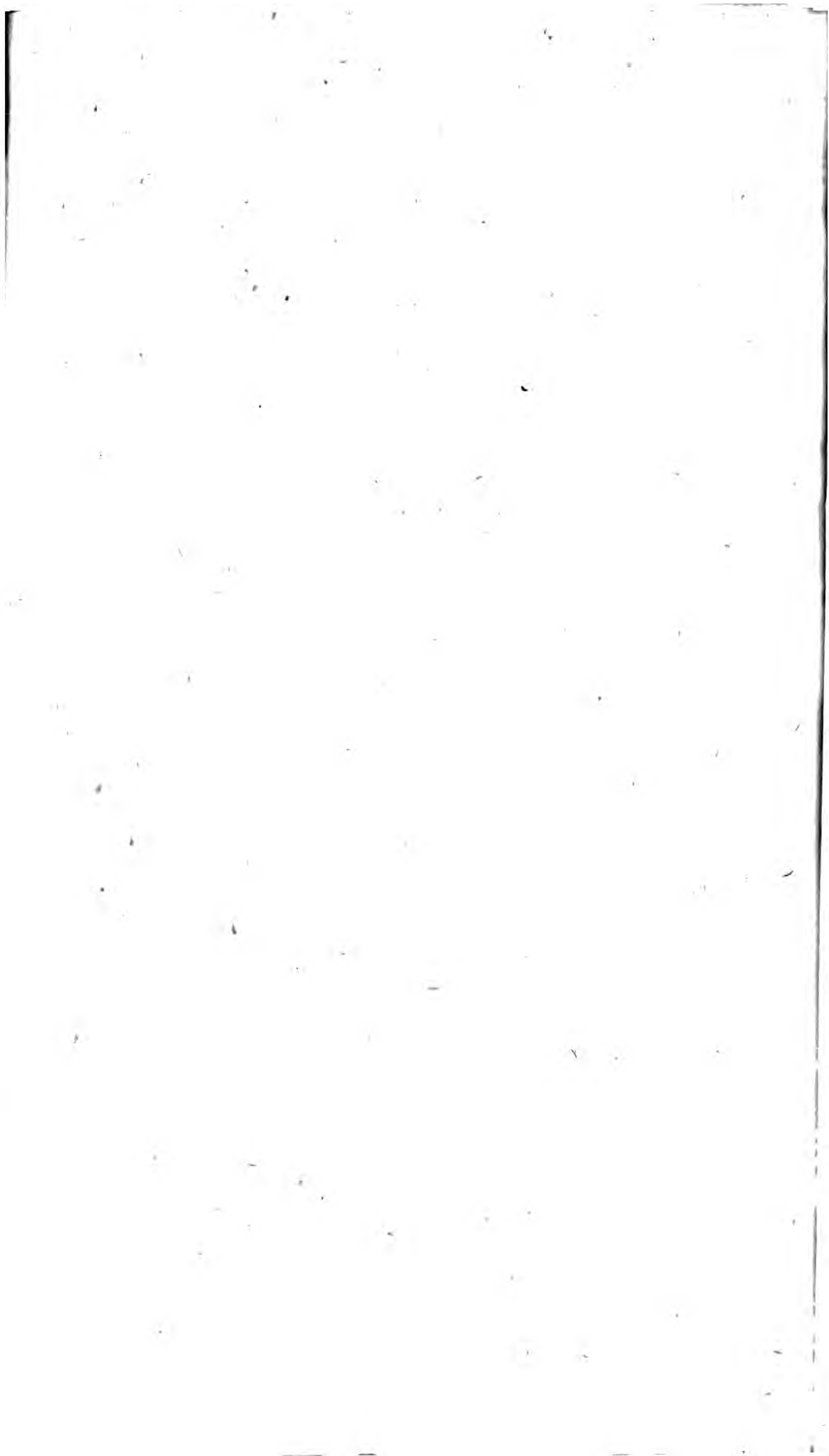


~~S. 110~~









O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.

68

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.





# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

CES lettres embrassent un espace de plus de soixante années : et M. de *Voltaire*, jeune et peu connu, dans la force de l'âge et au milieu des persécutions, vieux et au comble de la gloire, y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache ; plaisantant sur leurs défauts, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité ; prodiguant les railleries à ses critiques, ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis ; cherchant à ménager l'amour propre des gens de lettres, faisant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer ; saisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé ; violent et

*Corresp. générale.*      Tome I. • a

## ij A V E R T I S S E M E N T

bon , sensible et gai ; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petites que les gens du monde lui reprochaient avec amertume , et qu'il avait prises en vivant avec eux.

Ces lettres où il paraît tout entier , où il montre à ses amis ses faiblesses , ses mouvemens d'humeur , ses projets de vengeance comme sa bienfaisance et sa sensibilité , ses terreurs comme son courage ; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation , écrite pour le public , où l'auteur se présente comme il veut être vu ; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les momens de sa vie , et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher.

Ces lettres prouvent que , si la philosophie de ses ouvrages a suivi , dans sa hardiesse , les progrès de la liberté de penser , celle de son esprit fut toujours la

même ; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes , mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet , celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux , auquel il se fait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle , de la faire jouer , d'en assurer la réussite ; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir ; on a supprimé celles qui , n'apprenant rien ni sur l'auteur ni sur ses ouvrages , qui , ne renfermant aucun jugement sur les hommes , sur les affaires ou sur les livres , n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous ferons contents si les lecteurs trouvent que , de tous les hommes célèbres



iv AVERTISSEMENT, &c.

dont on a imprimé les lettres après leur mort, il est le premier qui n'ait pas ennuyé, et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire.

**R E C U E I L**

**D E S L E T T R E S**

**D E M. D E V O L T A I R E.**

**1715-1736.**

***Corresp. générale.* Tome I. \* A**



# R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D E M I M E U R E.

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle *Aubert*. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle *Aubert* qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix. 1715.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de féné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'*Uzès*. *N\*\*\** adore toujours la dégoûtante *Lavoie*; et le

— maigre N\*\*\* a besoin de recourir aux femmes,  
 1715. car les hommes l'ont abandonné. Au reste ,  
 on ne nous donne plus que de très-mauvaises  
 pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En  
 récompense, mademoiselle de *Montbrun* récite  
 très-joliment des pièces comiques. Je l'ai  
 entendue déclamer des rôles du *Misanthrope*  
 avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel.  
 Je ne vous dis rien de l'Important ( 1 ), car je  
 vous écris avant la représentation, et je veux  
 me réserver une occasion de vous écrire une  
 seconde fois.

On joue à l'opéra *Zéphire et Flore* ( 2 ). On  
 imprime l'*Anti-Homère* de *Terrasson*, et les  
 vers héroïques, moraux, chrétiens et galans  
 de l'abbé *du Jari*. Jugez, Madame, si on  
 peut en conscience m'interdire la satire; per-  
 mettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous  
 demander. C'est la permission d'aller rendre  
 mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans  
 l'un de vos châteaux où peut-être vous  
 ennuyez-vous quelquefois. Je fais bien que je  
 perdrais auprès de vous tout le fiel dont je  
 me nourris à Paris; mais afin de ne me pas

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*,  
 jouée pour la première fois en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, musique des fils de *Lully*,  
 représentée en 1688, et reprise en 1715.

gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Oedipe. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, une obligation de faire une bonne pièce. 1715.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destinez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confiance toute entière;

Car nous favons que Vénus et Minerve  
De leurs trésors vous comblent sans réserve.  
Les Grâces même et la troupe des Ris,  
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,  
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,  
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

1716.

## L E T T R E I I .

A M A D A M E

## LA MARQUISE DE MIMÉURE.

ON ne peut vaincre sa destinée : je comptais, Madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la duchesse de *Sulli* vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars, mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la Marquise ; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous ferez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires ;

(3) M. de *Voltaire* avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de *Villars*, il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

vous ne trouverez jamais personne qui s'y  
intéresse autant que moi. — 1716.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un défagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en fers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaisse.

### LET TRE III.

A M A D A M E

#### LA MARQUISE DE MIMEURE.

**J**E vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous



— répondez par avance que si je remporte la vic-  
1716. toire , je n'en ferai pas fort énorqueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil ; c'est actuellement le seul remède dont j'ai besoin , car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer , et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait ; j'y renonce pour la vie

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point ; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison , dont je me flatte , m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles , mandez-les-moi à Villars , je vous en prie. Conservez , si vous pouvez , votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

## L E T T R E I V.

1717.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

**V**ous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le ferez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que monsieur le grand-prieur et vous, vous me fîtes dans un certain souper chez M. l'abbé de *Bussi*. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à M. le

— Régent; et quoique vous me conseilliez de  
1717. louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,  
A vos conseils je m'abandonne.  
Quoi! je vais devenir flatteur!  
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne! (\*)

Je suis, &c.

## LET T R E V.

A M A D A M E

### LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars.

— AURIEZ-VOUS, Madame, assez de bonté pour  
1719. moi, pour être un peu fâchée de ce que je  
suis si long-temps sans vous écrire? Je suis  
éloigné depuis six semaines de la désolée ville  
de Paris: je viens de quitter le Bruel où j'ai  
passé quinze jours avec M. le duc de *la*  
*Feuillade*. N'est-il pas vrai que c'est bien là un  
homme? Et si quelqu'un approche de la per-  
fection, il faut absolument que ce soit lui. Je

(\*) Voyez le volume d'Epîtres, et les Lettres en vers.  
L'abbé de *Chaulieu* mourut en philosophe en 1720, à l'âge  
de 81 ans.

suis si enchanté de son commerce, que je ne  
peux m'en taire, surtout avec vous pour qui 1719.  
vous savez que je pense comme pour M. le  
duc de *la Feuillade*, et qui devez sûrement  
l'estimer par la raison qu'on a toujours du  
goût pour les semblables.

Je suis actuellement à Villars : je passe ma  
vie de château en château ; et si vous aviez  
pris une maison à Passi, je lui donnerais la  
préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tra-  
casseries que M. *Lafs* a eues avec le peuple  
de Paris, ne rendent les acquisitions un peu  
difficiles. Je songe toujours à vous lorsqu'on  
me parle des affaires présentes ; et dans la ruine  
totale que quelques gens craignent, comptez  
que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus.

Vous méritiez assurément une autre for-  
tune que celle que vous avez, mais encore  
faut-il que vous en jouissiez tranquillement,  
et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose  
qui arrive, on ne vous ôtera point les agré-  
mens de l'esprit. Mais si on va toujours du  
même train, on pourra bien ne vous laisser  
que cela ; et franchement, ce n'est pas assez  
pour vivre commodément, et pour avoir une  
maison de campagne où je puisse avoir l'hon-  
neur de passer quelque temps avec vous.

Notre poème (\*) n'avance guère. Il faut

(\*) La Henriade.

— 1719. s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui est très-jolie : je lui ai fait réponse , mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point , car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez , ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si long-temps à Villars , et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu , madame la Marquise ; écrivez-moi un petit mot , et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

## L E T T R E V I.

A M. THIRIOT. (\*)

— 1720. JE suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours

(\*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714 , chez un procureur , où leurs parens qui les destinaient au barreau , les avaient placés. L'aversion pour la chicane , et le goût des vers et des spectacles , sentimens communs aux deux jeunes gens , les rendirent bientôt amis. Leur liaison dura jusqu'à la mort de M. *Thiriot* , en 1772 , à Paris où il était le correspondant littéraire du roi de Prusse.

tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude. —————

1720.

Je viens d'écrire une lettre à monsieur de *Fontenelle*, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poète et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Esdras* fit pour l'Écriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.



1722.

## L E T T R E V I I.

A M. T H I R I O T.

A Blois , 2 janvier.

**I**L faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source , chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illustre anglais toute l'érudition de son pays , et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme , qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires , a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il fait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède *Virgile* comme *Milton* ; il aime la poésie anglaise , la française et l'italienne ; mais il les aime différemment , parce qu'il discerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke* , il me siera peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment satisfaits de mon poëme. Dans l'enthousiasme de l'approbation , ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui

ont paru en France ; mais je fais ce que je ———  
 dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais 1722.  
 passer trois mois à en mériter une partie. Il  
 me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage  
 prend enfin une forme raisonnable. Je vous  
 le montrerai à mon retour, et nous l'exami-  
 nerons à loisir. A l'heure qu'il est monsieur de  
*Canillac* le lit et me juge. Je vous écris en  
 attendant le jugement. Je serai demain à *Ussé*  
 où je compte trouver une épître de vous. Je  
 suis très-malade, mais je me suis accoutumé  
 aux maux du corps et à ceux de l'ame : je  
 commence à les souffrir avec patience, et je  
 trouve dans votre amitié et dans ma philoso-  
 phie des ressources contre bien des choses.  
 Adieu.

## L E T T R E V I I I .

A M. J. B. R O U S S E A U .

23 janvier.

**M.** le baron de *Breteuil* m'a appris, Monsieur,  
 que vous vous intéressez encore un peu  
 à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous  
 est pas indifférent ; j'ai reçu ces marques de  
 votre souvenir avec la joie d'un disciple  
 tendrement attaché à son maître. Mon estime  
 pour vous, et le besoin que j'ai des conseils



— d'un homme seul capable d'en donner de  
 1722. bons en poésie, m'ont déterminé à vous  
 envoyer un plan, que je viens de faire à la  
 hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez,  
 je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siège de Paris, et  
 finit à sa prise ; les prédictions faites à *Henri IV*  
 dans le premier chant s'accomplissent dans  
 tous les autres ; l'histoire n'est point altérée  
 dans les principaux faits, les fictions y sont  
 toutes allégoriques ; nos passions, nos vertus  
 et nos vices y sont personnifiés ; le héros n'a  
 de faiblesse que pour faire valoir davantage  
 ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette  
 force et de cette beauté continue de la diction,  
 dont l'usage était perdu en France sans vous,  
 je me flatte que vous ne me défavouerez point  
 pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un  
 plan fort abrégé de mon poëme, mais vous  
 devez m'entendre à demi-mot, votre imagi-  
 nation suppléera aux choses que j'ai omises.  
 Les lettres que vous écrivez à M. le baron  
 de *Breteuil* me font espérer que vous ne me  
 refuserez pas les conseils que j'ose dire que  
 vous me devez. Je ne me suis point caché de  
 l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter  
 mon oracle. On allait autrefois de plus loin  
 au temple d'*Apollon*, et sûrement on n'en reve-  
 nait point si content que je le ferai de votre  
 commerce.

commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon sixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de *Virgile*. *S<sup>t</sup> Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars*; voici ce qu'en dit *S<sup>t</sup> Louis*:

Regardez dans Denain l'audacieux Villars  
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,  
 Arbitre de la paix que la victoire amène,  
 Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

*Corresp. générale.* Tome I. \* B

— 1722. C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte* qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, &c.

## L E T T R E I X.

1722.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

LA mort malheureuse de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine, ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort

— de M. de *Melun*, en voici quelques parti-  
1722. cularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame

de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, —  
 et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes 1722.  
 les nouvelles que je fais. La plume me tombe  
 des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que,  
 dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai  
 des volumes.

## L E T T R E X.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, septembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je suis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans; c'est ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniste. Puisque vous savez mes fredaines de

(1) Avec milord *Bolingbroke*.



— 1722. Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque leffive au jeu.

## L E T T R E X I.

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq

cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oïfif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable; mais en revanche je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Bernières et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très-respectueux, &c.



1723.

## L E T T R E X I I .

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

**J**E vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie ; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage ; puisque vous voulez bien supporter ma gale , je la supporterai bien aussi . Je voudrais bien n'avoir à exercer ma confiance que contre cette maladie ; mais je suis , au fumier près , dans l'état où était le bon homme *Job* ; faisant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui , et n'en pouvant venir à bout . Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi , si la présidente de *Bernières* de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir .

On a préparé aujourd'hui votre appartement , venez donc l'occuper au plutôt : mais si vos arrêts sont irrévocables , et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé , du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande

avec

avec la dernière instance. Je me trouve, je ne fais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs, est ce pauvre *la Brie* que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier. —  
1723.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si avec cela le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangemens de votre maison,

— je me flatte que vous ne refuserez pas cette  
 1723. grâce que je vous demande avec instance.  
 J'attends votre réponse pour réformer mon  
 petit domestique. La poste va partir ; je n'ai  
 ni le temps ni la force d'écrire davantage.  
*Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-  
 ci ; mais il fait bien que mon cœur n'en est  
 pas moins à lui.

## L E T T R E X I I I .

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

**J**E reçu votre dernière lettre hier 19, et  
 je me hâte de vous répondre, ne trouvant  
 point de plus grand plaisir que de vous par-  
 ler des obligations que je vous ai. Vous qui  
 n'avez point d'enfans, vous ne savez pas  
 ce que c'est que la tendresse paternelle, et  
 vous n'imaginez point quel effet font sur  
 moi les bontés que vous avez pour mon  
 petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour  
 lui ne m'aveugle pas au point de prétendre  
 qu'il vienne à Paris dans un char traîné par

fix chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; *Martel* est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fit ses deux mille habits; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

1724.

## L E T T R E X I V.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier.

**J**E vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je fors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de *Maisons* et moi, nous fîmes indisposés le 4 novembre dernier: mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maisons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervasi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que

par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

1724.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de *Maisons*, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poème et à *Mariamne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de *Gervasi* ne m'abandonnait pas d'un moment ; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature ; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison ; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède ; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé



— de me faire prendre huit fois l'émétique, et au  
 1724. lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites soupes, et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites véroles que l'on traite ainsi avec succès, sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune

partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomenté avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de *Rabel*, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite vérole. 1724.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable : elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole



— d'être confluente ; enfin , on voit que le sirop  
 1724. de limon , dans une tisane rafraîchissante ,  
 adoucit l'acrimonie du sang , en apaise l'ar-  
 deur , coule avec lui par les glandes miliaires  
 jusque dans les boutons , s'oppose à la cor-  
 rosion du levain , et prévient même l'impres-  
 sion , que , d'ordinaire , les pustules font sur  
 le visage.

Il y a un seul cas où les cordiaux , même  
 les plus puissans , sont indispensablement  
 nécessaires ; c'est lorsqu'un sang paresseux ,  
 ralenti encore par le levain qui embarrasse  
 toutes les fibres , n'a pas la force de pousser  
 au dehors le poison dont il est chargé. Alors  
 la poudre de la comtesse de *Kent* , le baume  
 de *Vanseger* , le remède de *M. Agnan* , &c.  
 brisant les parties de ce sang presque figé , le  
 font couler plus rapidement , en séparant la  
 matière étrangère , et ouvrent les passages  
 de la transpiration au venin qui cherche à  
 s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais , ces cordiaux  
 m'eussent été mortels ; cela fait voir démon-  
 strativement que tous ces charlatans , dont  
 Paris abonde , et qui donnent les mêmes  
 remèdes ( j'en dis pas pour toutes les maladies ,  
 mais toujours pour la même ) , sont des em-  
 poisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement

bien faux et bien funeste. Cet homme , dit-  
 on , a guéri par une telle voie ; j'ai la même 1724.  
 maladie que lui , donc il faut que je prenne le  
 même remède. Combien de gens sont morts  
 pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir  
 que les maux qui nous affligent sont aussi  
 différens que les traits de nos visages , et  
 comme dit le grand *Corneille* , car vous me  
 permettez de citer les poètes ,

*Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé ,  
 Et par où l'un périt un autre est conservé.*

Mais c'est trop faire le médecin : je ressem-  
 ble aux gens qui , ayant gagné un procès  
 considérable par le secours d'un habile avocat ,  
 conservent encore pour quelque temps le  
 langage du barreau.

Cependant , Monsieur , ce qui me consolait  
 le plus dans ma maladie , c'était l'intérêt que  
 vous y preniez , c'était l'attention de mes  
 amis , et les bontés inexprimables dont madame  
 et M. de *Maisons* m'honoraient. Je jouissais  
 d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi  
 un ami , je veux dire un homme qu'il faut  
 compter parmi le très-petit nombre d'hommes  
 vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le  
 reste du monde ne connaît que le nom ; c'est  
 M. *Thiriot* , qui , sur le bruit de ma maladie ,

— 17<sup>24</sup>. — était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je faisais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus longtemps; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu: la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée: je la sus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de

tant de bontés était l'incendie de son château. —  
 Je ne pouvais concevoir comment le feu avait 1724.  
 pu prendre si brusquement dans ma chambre,  
 où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint;  
 j'appris que la cause de cet embrasement était  
 une poutre qui passait précisément sous la  
 cheminée. C'est un défaut dont on s'est cor-  
 rigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui;  
 et même les fréquens embrasemens qui en  
 arrivaient, ont obligé d'avoir recours aux  
 lois pour défendre cette façon dangereuse de  
 bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée  
 peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait  
 immédiatement sur elle; et par une destinée  
 singulière, dont assurément je n'ai pas goûté  
 le bonheur, le feu qui couvait depuis deux  
 jours n'éclata qu'un moment après mon  
 départ.

Je n'étais point la cause de cet accident,  
 mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en  
 eus la même douleur que si j'en avais été cou-  
 pable: la fièvre me reprit aussitôt, et je vous  
 assure que dans ce moment je fus mauvais gré  
 à M. de *Gervasi* de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de *Maisons* reçurent la nou-  
 velle plus tranquillement que moi; leur géné-  
 rosité fut aussi grande que leur perte et que  
 ma douleur. M. de *Maisons* mit le comble à  
 ses bontés, en me prévenant lui-même par

— des lettres qui font bien voir qu'il excelle par  
 1724. le cœur comme par l'esprit ; il s'occupait du  
 soin de me consoler , et il semblerait que ce fût  
 moi dont il eût brûlé le château ; mais sa  
 générosité ne fert qu'à me faire sentir encore  
 plus vivement la perte que je lui ai causée ,  
 et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-  
 bien que mon admiration pour lui.

Je suis , &c.

## L E T T R E X V.

A M A D A M E

### LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet , près de Rouen.

**D**EPUIS que je ne vous ai écrit , j'ai gardé  
 le lit presque toujours, Je suis dans un état  
 mille fois pire qu'après ma petite vérole.  
 J'avais besoin assurément d'être consolé par  
 les assurances touchantes que vous me don-  
 nez de votre amitié dans vos deux dernières  
 lettres. Puisque vous avez le courage de m'ai-  
 mer dans l'état où je suis , je vous jure de ne  
 passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai  
 de la santé, ne craignez point que j'en use



comme les gens qui , ayant fait fortune ,  
oublent ceux qui les ont assistés dans la pau-  
vreté. Mes amis ne m'ont point abandonné ;  
j'ai eu toujours un peu de compagnie ; mais  
quelle différence de voir des gens qui , quoi-  
que amis , ne sont pourtant que des étrangers ,  
ou d'être auprès de vous et de *Thiriot* , que  
je regarde comme ma famille. Il n'y a que  
vous pour qui j'aye de la confiance , et dont  
je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes  
souffrances ont augmenté par la douleur que  
j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A  
présent qu'il est rétabli , revenez avec lui au  
plus vîte , je vous en conjure ; vous me trou-  
verez avec une gale horrible , qui me couvre  
tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de  
vous voir , puisque j'ose vous en prier dans le  
bel état où me voilà. Où en serais-je si je  
n'avais voulu avoir auprès de vous que le  
mérite d'une peau douce ? Je suis bien réduit  
à ne faire plus de cas que des belles qualités de  
l'ame. Heureusement je vous connais assez  
de vertu et d'amitié pour souffrir encore un  
pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous  
embrasserons point à votre retour ; mais nos  
cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de  
quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous  
aimez les vers , je vous montrerai cet essai  
d'un nouveau chant , dont M. d'*Argenson*

— vous a parlé. Vous verrez encore une nou-  
 1724. velle Mariamne. Je crois que c'est cette misé-  
 rable qui m'a tué, et que je suis frappé de  
 la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs.  
 Adieu, ma chère et généreuse amie, c'est trop  
 badiner pour un moribond; mais le plaisir de  
 m'entretenir avec vous suspend pour un  
 moment tous mes maux. Revenez, je vous  
 en conjure, ce fera une belle action.

## L E T T R E X V I.

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

**J**E voudrais bien que vous ne fussiez rien de  
 la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de  
 vous apprendre que le roi d'Espagne vient  
 de faire enfermer madame son épouse, fille  
 de feu M. le duc d'Orléans, laquelle, malgré  
 son nez pointu et son visage long, ne laissait  
 pas de suivre les grands exemples de mesdames  
 ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quel-  
 quefois le divertissement de se mettre toute  
 nue avec ses filles d'honneur les plus jolies,  
 et en cet équipage, de faire entrer chez elle



les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duègne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en ferait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie.

1724.

## L E T T R E X V I I.

A M. T H I R I O T.

26 septembre.

MA santé ne me permet pas encore de vous aller trouver ; je suis toujours à l'hôtel Bernières , et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance ; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de *Richelieu* à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. *Champot* , frère de M. de *Pouilli* ; *Destouches* même voulait faire avec lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que , ne pouvant le suiivre sitôt à Vienne , je lui donnais la moitié de moi-même , et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage , mon cher *Thiriot* , vous accepterez cette place qui , dans l'état où nous sommes , vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche , et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je fais bien que ma fortune

fera

fera toujours la vôtre ; mais je vous avertis  
 que nos affaires de la chambre des comptes 1724.  
 vont très-mal , et que je cours risque de  
 n'avoir rien du tout de la succession de mon  
 père. Dans ces circonstances , il ne faut pas  
 que vous négligiez la place que mon amitié  
 vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait  
 qu'à faire sans frais et avec des appointemens  
 le voyage du monde le plus agréable , et à  
 vous faire connaître , à vous rendre capable  
 d'affaire , et à développer vos talens , ne seriez-  
 vous pas trop heureux ? Ce poste peut con-  
 duire très-aisément un homme d'esprit , qui  
 est sage , à des emplois et à des places assez  
 avantageuses. M. de *Morville* , qui a de  
 l'amitié pour moi , peut faire quelque chose  
 de vous. Le pis aller de tout cela ferait de  
 rester après l'ambassade avec M. de *Richelieu* ,  
 ou de revenir dans votre taudis auprès du  
 mien ; d'ailleurs je compte vous aller trouver  
 à Vienne l'automne prochaine ; ainsi , au lieu  
 de vous perdre , je ne fais , en vous mettant  
 dans cette place , que m'approcher davan-  
 tage de vous. Faites vos réflexions sur ce  
 que je vous écris , et soyez prêt à venir vous  
 présenter à M. de *Richelieu* et à M. de *Morville* ,  
 quand je vous le manderai. Si votre édition  
 est commencée , achevez-la au plus vite ; si  
 elle ne l'est pas ; ne la commencez point. Il

— 1724. vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu, je vous recommande vos intérêts; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'histoire d'Allemagne à celle de l'histoire universelle. Dites à madame de *Bernières* les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me suis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais par la faiblesse de mon estomac, et par la force de ma raison.

## L E T T R E X V I I I.

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris.

**E**ST-IL possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite vérole; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille; parce que j'ai pris mon parti; et

peut-être ma tranquillité pourra me rendre  
 la santé que les agitations et les boulever- 1724.  
 semens de mon ame pourraient bien m'avoir  
 ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute  
 espèce. La fortune ne me traite pas mieux  
 que la nature ; je souffre beaucoup de toutes  
 façons ; mais j'ai rassemblé toutes mes petites  
 forces pour résister à mes maux. Ce n'est point  
 dans le commerce du monde que j'ai cherché  
 des consolations ; ce n'est pas là qu'on les  
 trouve ; je ne les ai cherchées que chez moi ;  
 je supporte , dans votre maison , la solitude  
 et la maladie , dans l'espérance de passer avec  
 vous des jours tranquilles. Votre amitié me  
 tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon  
 goût décidait de ma conduite , je serais à la  
 Rivière avec vous ; mais je suis arrêté à Paris  
 par *Bosteduc* , qui me médicamente ; par  
*Caperon* , qui me fait souffrir comme un damné  
 tous les jours avec de l'essence de cannelle , et  
 enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot* , que  
 j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il  
 vous dise , et qu'il ne dise qu'à vous seule , qu'il  
 ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de  
 l'ambassade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié  
 même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait  
 personne dans ce poste au-dessus de lui , et  
 que par là sa place en sera infiniment plus  
 agréable. Vous savez sa fortune , elle ne peut

— pas lui donner de quoi exercer heureusement  
 1724. le talent de l'oïfiveté. La mienne prend un  
 tour si diabolique à la chambre des comptes ,  
 que je ferai peut-être obligé de travailler  
 pour vivre , après avoir vécu pour travailler.  
 Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple.  
 Il ne peut rien faire de plus avantageux ni  
 de plus honorable dans la situation où il se  
 trouve , et il faut assurément que je regarde  
 la chose comme un coup de partie , puisque  
 je peux me résoudre à me priver de lui pour  
 quelque temps. Cependant s'il peut s'en  
 passer , s'il aime mieux vivre avec nous , je  
 serai trop heureux pourvu qu'il le soit ; je  
 ne cherche que son bonheur ; c'est à lui de  
 choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié  
 m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute  
 ma vie avec les personnes que j'aime , et par  
 conséquent avec vous pour qui j'aurai tou-  
 jours l'attachement le plus sincère et le plus  
 tendre.



## L E T T R E X I X.

---

1724.

A M. T H I R I O T.

Novembre.

QUAND je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. *Dubourg*, ci-devant secrétaire du comte du *Luc* (et à ses gages), est



— maintenant chargé à Vienne des affaires de la  
 1724. cour de France , avec huit mille livres d'ap-  
 pointemens. Si vous aviez voulu , j'ose vous  
 répondre qu'une pareille fortune vous était  
 assurée. Quant aux gages qui vous révoltent  
 si fort , et pourtant si mal à propos , vous  
 auriez pu n'en point prendre ; et puisque vous  
 pouvez vous passer de secours dans la maison  
 de M. de *Bernières* , vous l'auriez pu encore  
 plus aisément dans la maison de l'ambassadeur  
 de France , et peut-être n'auriez-vous point  
 rougi de recevoir de la main de celui qui  
 représente le roi , des présens qui eussent  
 mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête  
 et le plus utile qui se présentera jamais pour  
 vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus  
 qu'après y avoir mûrement réfléchi , et que  
 vous êtes sûr de ne vous en point repentir  
 le reste de votre vie. Si c'est madame de  
*Bernières* qui vous y a porté , elle vous a  
 donné un très-méchant conseil ; si vous avez  
 craint effectivement , comme vous le dites ,  
 de vous constituer domestique de grand  
 seigneur , cela n'est pas tolérable. Quelle for-  
 tune avez-vous donc faite depuis le temps où  
 le comble de vos délirs était d'être ou secré-  
 taire du duc de *Richelieu* , qui n'était point  
 ambassadeur , ou commis de *Paris* ? En bonne

foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât  
comme une très-grande fortune le poste que vous dédaignez ? 1724.

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentimens. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait ; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fessiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oïveté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans toutes les cours un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières

— noires ; que c'est ainsi que l'empereur est  
 1724. habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec  
 cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents  
 à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai  
 plus ; j'ai fait mon devoir comme je le ferai  
 toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus,  
 mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir ensemble  
 tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé  
 de *Chaulieu*, que vous préférez au secrétariat  
 de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas  
 pourtant de votre esprit toutes les idées d'af-  
 faire étrangère au point de ne me pas faire  
 de réponse sur le nom et la demeure du  
 copiste qui a transcrit *Mariamne*, et qui ne  
 refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc  
 de *Richelieu*. Enfin, si l'amitié que vous avez  
 pour moi et que je mérite, est une des raisons  
 qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez  
 donc au plutôt retrouver votre ami. Engagez  
 madame de *Bernières* à revenir à la Saint-  
 Martin ; vous retrouverez un nouveau chant  
 d'*Henri IV*, que M. de *Maisons* trouve le plus  
 beau de tous, une *Mariamne* toute changée,  
 et quelques autres ouvrages qui vous atten-  
 dent. Ma santé ne me permet pas d'aller à la  
 Rivière, sans cela je serais assurément avec  
 vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade  
 de Vienne ; mais plus je vous verrais, plus  
 je

je serais charmé dans le fond de mon cœur \_\_\_\_\_  
de n'être point éloigné d'un ami comme 1724.  
vous.

## L E T T R E X X.

A M. T H I R I O T.

**M**ON amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne pensez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer à M. de *Richelieu* pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur le champ, et vous me répondites, avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur. Sur cette réponse je ne songeai plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même-temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*. Plusieurs personnes se sont présentées; l'abbé *Desfontaines*, l'abbé *Makarti* enviaient ce poste, mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines* me présenta M. *Davou*, son ami, pour cette place: il me répondit de sa probité.

*Corresp. générale.* Tome I. \* E

— 1724. *Davou* me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de *Richelieu*, qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissances des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle je vous faisais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous avez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de *Saint-Remi*, qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement; un nommé *Guiri* qui n'est qu'un valet, et un nommé *Bussi* qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit qui ferait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.



Si l'homme qu'on demande veut des appointemens, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en fera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée. — 1724.

Son pis aller fera d'avoir fait un voyage dans lequel il se fera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinai, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur: la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand; car j'avais déjà proposé M. Davou. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques

— lignes , et je les ai lues ce matin à M. le duc  
 1724. de *Richelieu* qui est venu chez moi : il a été charmé de votre style qui est net et simple , et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même , d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très-vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez , et de faire votre fortune , bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine ; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi , si vous êtes sage , si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes , en un mot , si vous allez à Vienne , il faut revenir au plutôt à Paris ; et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous , quand il fut nommé ambaf-



fadeur ; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très-important que vous foyez ici quand monfieur l'ambaffadeur aura fes inftructions , de peur que les communiquant à un autre , il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut , outre cela , que vous mettiez ordre à vos affaires ; et fi vos intérêts ne paffaient pas toujours devant les miens , j'ajouterais que je veux paffer quelque temps avec vous , puisque je ferai huit mois entiers fans vous voir. Je vous confeille ou de vendre le manufcrit de l'abbé de *Chaulieu* , ou d'abandonner ce projet. Vous favez que les petites affaires font des victimes qu'il faut toujours facrifier aux grandes vues.

Enfin , c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère , pour mon fils , pour moi-même. Vous m'êtes auffi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous eft ouvert ; votre pis aller fera de revenir partager mon appartement , ma fortune et mon cœur.

Tout vous eft bien clairement expliqué ; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

---

1724.

## L E T T R E X X I.

A M. T H I R I O T.

*A la Rivière-Bourdet.*

**V**ous m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je fais trop de violence à mes sentimens, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si avec cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On

(5) M. de *Voltaire* ayant proposé à M. *Thiriot* la place de secrétaire d'ambassade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refusa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refusa tout-à-fait pour ne pas se séparer de M. de *Voltaire*.

me fait espérer qu'après l'anniverfaire de ma petite vérole , je me porterai bien ; mais en attendant , je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de fortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement ; j'y suis presque toujours seul , j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer , et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort , ces jours passés , d'aller à la comédie du passé , du présent et de l'avenir ; c'est *le Grand* qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable ; mais cela réussira , parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris , que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire. Je fais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris , quand , à la longue , l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi ; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être , et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

— Il n'y a nulles nouvelles ici ; mais à la Saint-  
1724. Martin, je crois qu'on fera de mes nouvelles  
dans Paris.

## L E T T R E X X I I.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

**V**ous allez probablement achever votre automne sans *Thiriot* et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi ; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi ; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile ; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce

que je fais , c'est que *Dufresny* est mort , et que madame de *Mimeure* s'est fait couper le sein. *Dufresny* est mort comme un poltron , et a sacrifié à DIEU cinq ou six comédies nouvelles , toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de *Mimeure* a soutenu l'opération avec un courage d'amazone ; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra , car elle n'est en rien changée : son humeur est toute la même. Je pourrai par la même raison revenir aussi de ma maladie , car je vous jure que je ne suis point changé pour vous , et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

## L E T T R E X X I I I .

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

*A la Rivière , près de Rouen.*

De Paris , octobre.

J E viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à *Thriot* de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été

— rendre une visite à une pauvre mourante qui  
 1724. m'en avait fait prier par ses parons. Vous êtes  
 une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir  
 que les gens se raccommoient à l'agonie. Je  
 vous assure qu'*Étéocle* aurait été voir *Polinice*  
 si on lui avait fait l'opération du cancer.  
 Cette démarche très-chrétienne ne m'enga-  
 gera point à revivre avec madame de *Mimeure* ;  
 ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis  
 acquitté en passant. Vous prenez encore bien  
 mal votre temps pour vous plaindre de mes  
 longues absences. Si vous saviez l'état où je  
 suis, assurément ce serait moi que vous plain-  
 driez. Je ne suis à Paris que parce que je ne  
 suis pas en état de me faire transporter chez  
 vous à votre campagne. Je passe ma vie dans  
 des souffrances continuelles, et n'ai ici aucune  
 commodité. Je n'espère pas même la fin de  
 mes maux, et je n'envisage pour le reste de  
 ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera  
 adouci que par ma patience à les supporter,  
 et par votre amitié qui en diminuera toujours  
 l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez  
 toujours témoignée, je ne serais pas à présent  
 dans votre maison ; j'aurais renoncé à vous  
 comme à tout le monde, et j'aurais été enfer-  
 mer les chagrins dont je suis accablé dans une  
 retraite, qui est la seule chose qui convienne  
 aux malheureux ; mais j'ai été retenu par



mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans le temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté , et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes , et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de l'abattement ; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil état , et je compte passer avec vous le reste de ma vie , parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie , comme si j'avais encore le don de digérer et de penser. Je suis charmé que *Thiriot* nous donne la préférence sur l'ambassade ; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires : c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui ; cependant je serais très-affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus ; pour moi , je l'en aime davantage , mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ses intérêts.

Vous savez que M. de *Morville* est chevalier de la toison. Il y avait long-temps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens



— 1724. d'être témoin d'une fortune plus singulière, quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente; ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la toison.

La petite *le Couvreur* réussit à Fontainebleau comme à Paris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

## L E T T R E X X I V.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

— 1725. **M**E voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me faisais un plaisir d'aller jouir

auprès de vous de la santé qui m'est enfin —  
 rendue. Vous ne m'avez vu que malade et 1725.  
 languissant. J'étais honteux de ne vous avoir  
 donné jusqu'à présent que des jours si tristes,  
 et je me hâtais de vous aller offrir les pré-  
 mices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté,  
 et je vous l'apportais ; vous l'auriez aug-  
 mentée encore. Je me figurais que j'allais  
 passer des journées délicieuses. M. de *Bernières*  
 même pourrait bien ne pas venir à la Rivière  
 fitôt. En vérité je suis plus fait pour vivre  
 avec vous que lui, et surtout à la campagne ;  
 mais la fortune arrange les choses tout de  
 travers. Je ne veux pourtant pas que notre  
 amitié dépende d'elle : pour moi il me semble  
 que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré  
 toutes les guenilles qui nous séparent, et  
 malgré vous-même. J'apprends, en arrivant  
 à Paris, que d'*Entragues* vient de s'enfuir en  
 Hollande ; c'est une affaire bien singulière et  
 qui fait bien du bruit. On parle de madame  
 de *Prie*, de traitans, de quatorze cents mille  
 francs, de signatures ; mais on prétend qu'on  
 va le faire revenir pour tenir le biribi. La  
 reine d'Espagne et madame de *Beaujouis* arri-  
 vèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à  
 Vincennes à l'espagnole, et madame de  
*Beaujouis* vivra au palais royal à la française,  
 et peut-être à la d'*Orléans*. Les dames du palais

— partent le 18 : voilà les nouvelles publiques.  
1725. Les particulières font que madame d'*Egmont* partage avec madame de *Prie* les faveurs du premier ministre , fans partager le ministère. On dit auffi que vous n'avez plus d'amitié pour moi , mais je n'en crois rien. Je me foucie très-peu du refte. Je vous aime de tout mon cœur , et vous prie inflamment de m'écrire fouvent. Mandez-moi fi vous vous portez bien , fi la boule de fer vous fait digérer , fi vous devenez bien favante ; pour moi j'ai prefque fini mon poëme , j'ai achevé la comédie de l'Indifcret , je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaifir , et par conféquent , je ferais à la Rivière fi vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

A M. T H I R I O T,

*Chez madame de Bernières, à la Rivière-  
Bourdet, à Rouen.*

Paris, 25 juin.

J'AI toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de *Bernières*; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas une stade si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Desalleurs* est à la Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne fais si M. de *Bernières* se dispose à partir: il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurerait au marais, et moi aux incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de *Bernières*. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si *Silva* lui a envoyé son ordonnance, si elle est

— bien enchantée du chevalier *Defalleurs*, si  
 1725. ledit chevalier, toujours bien sain, bien dor-  
 mant et bien..... se dit toujours malade ;  
 enfin, si on veut me souffrir dans l'hermi-  
 tage. Je ne fais aucune nouvelle, ni ne m'en  
 soucie ; j'attends des vôtres et vous embrasse  
 de tout mon cœur.

## L E T T R E X X V I.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguste.

**D**EPUIS un mois entier, je suis entouré  
 de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs  
 et de comédiens. J'ai voulu tous les jours  
 vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le  
 moment. Je me réfugie actuellement dans  
 une loge de comédienne pour me livrer  
 au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant  
 qu'on joue *Mariamne*, et *l'Indiscret* pour la  
 seconde fois. Cette petite pièce fut repré-  
 sentée avant-hier samedi avec assez de succès ;  
 mais il me parut que les loges étaient encore  
 plus contentes que le parterre. *Dancourt* et

le

le *Grand* ont accoutumé le parterre au bas-  
comique et aux grossièretés , et insensiblement  
le public s'est formé le préjugé , que de petites  
pièces en un acte doivent être des farces,  
pleines d'ordures , et non pas des comédies  
nobles où les mœurs soient respectées. Le  
peuple n'est pas content quand on ne fait rire  
que l'esprit : il faut le faire rire tout haut , et  
il est difficile de le réduire à aimer mieux des  
plaisanteries fines que des équivoques fades ,  
et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis.  
Mariamne est enfin imprimée de ma façon ,  
après trois éditions subreptices qui en ont  
paru coup sur coup.

Au reste , ne croyez pas que je me borne  
dans Paris à faire jouer des tragédies et des  
comédies. Je fers DIEU et le diable tout à la  
fois assez passablement. J'ai dans le monde  
un petit vernis de dévotion que le miracle  
du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La  
femme au miracle est venue ce matin dans ma  
chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à  
votre maison , et en quelle odeur de sainteté  
nous allons être ? M. le cardinal de *Noailles*  
a fait un beau mandement à l'occasion du  
miracle ; et pour comble ou d'honneur ou de  
ridicule , je suis cité dans ce mandement.  
On m'a invité en cérémonie à assister au *Te*  
*Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions



— de grâce de la guérison de madame *la Fosse*.  
 1725. M. l'abbé *Gouet*, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une *Mariamne* avec ces petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,  
 Recevez une tragédie,  
 Afin que mutuellement  
 Nous nous donnions la comédie.

Ah, ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de *Cocagne*. M. l'abbé d'*Amfreville*, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au roi de *Cocagne*. Je m'imagine que vous faites des soupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville* en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu, je pars incessamment pour *Fontainebleau* ; conservez - moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.



## L E T T R E X X V I I.

1725.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Versailles , septembre.

**H**IER à dix heures et demi le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne , et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'*Epernon*, et son cu à M. de *Maurepas*; et reçut les complimens de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour *Rambouillet*, et épousera mademoiselle *Leczinska* à *Chantilly*. Tout le monde fait ici sa cour à madame de *Bezeval* qui est un peu parente de la reine. Cette dame , qui a de l'esprit , reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine ; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV* font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune pension , ni même de les conserver ; mais en récompense on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi

— acheter des dentelles et des étoffes pour la  
1725. demoiselle *Leczinska*. Ceci ressemble au mariage  
du soleil qui faisait murmurer les grenouilles.  
Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles,  
et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-  
Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly,  
et je ne veux dorénavant d'autre cour que la  
vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre  
santé. Digérez-vous bien? allez-vous souvent  
aux spectacles? avez-vous fait dire à *Dufrène*  
et à la *Couvreur* de jouer *Mariamne*? l'abbé  
*Desfontaines* est-il en liberté? *Thiriot* est-il  
toujours bien femillant? Conservez-moi votre  
amitié dont je fais plus de cas que d'une  
pension et de ceux qui la donnent.

## L E T T R E X X V I I I .

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 septembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité*  
de Pologne sont avec toute la cour à la  
comédie italienne, moi qui n'aime point du  
tout ces pantalons étrangers et qui vous aime

de tout mon cœur , je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci , que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau , et M. le maréchal de *Grammont* est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément bien mal pris leur temps tous deux ; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi , leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés le carrosse de M. le prince de *Conti* renversa en passant le pauvre *Martinot*, horloger du roi , qui fut écrasé sous les roues , et mourut sur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de messieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot* , à moins que quelqu'un n'ose demander , malgré les survivances , la place de secrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première nuit , mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine , quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite , a

—————  
 1725. été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle la corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et le Médecin malgré lui ; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine ; j'attendrai que la foule soit écoulée, et que sa Majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer ; alors je tâcherai de faire jouer *Oedipe* et *Mariamne* devant elle ; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle ferait

bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne con-  
 1725.  
 naissions plus ici le roi *Auguste*, m'ont fait demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa Majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu.

1725.

## L E T T R E X X I X.

A M A D A M E

## LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

**L**A reine vient de me donner sur sa cassette une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas : c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très-bien avec le second premier ministre, *M. Duverney*. Je compte sur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne me plains plus de la vie de la cour ; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis ; mais si vous êtes encore gourmande , et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux , je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à la fin de décembre , ayez la bonté de m'en assurer et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour , ne valent pas les plaisirs de l'amitié ; et la Rivière , à tous égards , me fera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez - moi  
d'adresser



d'adresser ici un petit mot à notre ami Thiriot. 1725.

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je fois aussi dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraîsez de *Mariamne*. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'*Orléans* et son système avec *Lafs*. Voyez si tout cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième chant n'en fera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'*Orléans* sans que mes vers eussent l'air de fatire.

Je dis en parlant de ce prince :

. . . . .  
 D'un fujet et d'un maître il a tous les talens ;  
 Malheureux toutefois dans le cours de sa vie  
 D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.  
 Philippe, garde-toi des prodiges pompeux  
 Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.  
 Un écossais arrive et promet l'abondance,  
 Il parle, il fait changer la face de la France.  
 Des trésors inconnus se forment sous ses mains :  
 L'or devient méprisable aux avides humains.  
 Le pauvre, qui s'endort au sein de l'indigence,  
 Des rois à son réveil égale l'opulence.  
 Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux



— Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.  
1725. Qui pourra dissiper ces funestes prestiges , &c.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système , mais je ne fais si j'en ai parlé assez poëtiqnement ; nous en raisonnerons , à ce que j'espère , à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poëtique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de *Thiriot*.

Et vous , mon cher abbé *Desfontaines* , j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus* ; mais je fais par mon expérience que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre journal. Je vous suis presque également obligé pour *Marianne* et pour le héros de *Gratien*. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais puisque vous l'êtes , il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser , et vous feront-ils avoir un bénéfice par le traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne fais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon*. Je serais bien fâché de sa maladie. s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* est venu à Fontainebleau avec *Clovis* , et tous deux ont été

bien bafoués. Il follicita M. de *Mortemart*,  
 et l'importuna pour avoir une penfion. —————  
 1725.  
 M. de *Mortemart* lui répondit que quand on  
 fe fait des vers, il les fallait faire comme moi.  
 Je fuis fâché de la réponfe. *Saint-Didier* ne  
 me pardonnera point cette injuflice de M. de  
*Mortemart*. Il y a ici des injuflices plus véri-  
 tables qui me font faigner le cœur. Je ne peux  
 pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans  
 l'opulence et dans la faveur, tandis que vous  
 êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas  
 encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que  
 l'abbé *Raguet* ?

Je préfente mes respects au maître de la  
 maifon, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti*  
 qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma fanté : et vous, madame  
 la Préfidente, foyez bien fobre, je vous en  
 prie.

---

1726.

## L E T T R E X X X.

A M. T H I R I O T.

Le 12 août.

J'AI reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi (\*), comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher *Thiriot*; il y a grande apparence que je ne vous

(\*) Le chevalier de *Rohan*.

reverrai plus de ma vie. Je suis encore très-  
incertain si je me retirerai à Londres. Je fais 1726.  
que c'est un pays où les arts sont tous honorés  
et récompensés, où il y a de la différence entre  
les conditions ; mais point d'autre entre les  
hommes que celle du mérite. C'est un pays  
où l'on pense librement et noblement , sans  
être retenu par aucune crainte servile. Si je  
suivais mon inclination , ce serait là que je  
me fixerais , dans l'idée seulement d'appren-  
dre à penser. Mais je ne fais si ma petite for-  
tune , très-dérangée par tant de voyages , ma  
mauvaise santé , plus altérée que jamais , et  
mon goût pour la plus profonde retraite , me  
permettront d'aller me jeter au travers du  
tintamarre de Witheall et de Londres. Je suis  
très-bien recommandé en ce pays-là , et on  
m'y attend avec assez de bonté ; mais je ne  
puis pas vous répondre que je fasse le voyage.  
Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma  
vie , l'une de la hasarder avec honneur dès  
que je le pourrai , et l'autre de la finir dans  
l'obscurité d'une retraite qui convient à ma  
façon de penser , à mes malheurs et à la con-  
naissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions  
du roi et de la reine , le seul regret que  
j'ai est de n'avoir pu réussir à vous les faire  
partager. Ce serait une consolation pour moi

— dans ma solitude de penser que j'aurais pu,  
1726. une fois en ma vie, vous être de quelque utilité ; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne fais comment madame de *Bernières* pense à mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur  
Contre la défiance attachée au malheur ?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot* ; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

A M A D A M E

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

**J**E n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très-touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur le champ dans ma retraite.

Je vous souhaite du fond de ma tanière une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de *Rohan*, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez



— 1726. la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte: vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! Madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez

assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût. 1726.

Mon adresse chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

L E T T R E X X X I I .

A M. \* \* \*. (7)

. . . . .  
 DANS ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précifément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir. 1727.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des

(7) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

— fonctions qui lui soient attachées. Mais en 1727. France un duc et pair ne fait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appellez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque : se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval ; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtiisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles, on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres

de *Salomon*, où il dit formellement que l'ame est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir. 1727.

On fait brûler *Vanini*, et on traduit *Lucrece* pour monsieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formosum pastor Corydon*, &c. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, &c.

## L E T T R E X X X I I I.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 août.

VOICI qui vous surprendra, mon cher *Thiriot*, c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que si on a fait en France des recherches 1728.

1728. de la Henriade chez les libraires , ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis , il y a quelque temps , à monsieur le garde des sceaux et à monsieur le lieutenant de police de Paris , pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre , et surtout celle où l'on trouverait cette misérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres , et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille ; mais *odi profanum vulgus , et arceo* ; et les fots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter des malheurs réels ; et qui méprise les grands peut bien mépriser les fots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu , mon cher *Thiriot* , que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un Essai sur la poésie épique qui ne fera point la traduction d'un embryon anglais mal formé , mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui , quoique nés en France , veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots , gens de mauvaise foi ou de très-peu

de sens , ont trouvé à redire que j'aye osé, ———  
 dans un poëme qui n'est point un colifichet 1728.  
 de roman , peindre DIEU comme un être plein  
 de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce  
 humaine. Ces faquins - là feront tant qu'il  
 leur plaira de DIEU un tyran ; je ne le  
 regarderai pas moins comme aussi bon et aussi  
 sage que ces messieurs sont sots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le présent  
 avec votre frère. Je ne crois pas que vous  
 suiviez le commerce comme lui ; mais si vous  
 le pouviez faire , j'en ferais fort aise ; car il  
 vaut mieux être maître d'une boutique , que  
 dépendant dans une grande maison. Instruisez-  
 moi un peu de l'état de vos affaires , et écri-  
 vez-moi , je vous en prie , plus souvent que je  
 ne vous écris. Je vis dans une retraite dont  
 je n'ai rien à vous mander , au lieu que vous  
 êtes dans Paris où vous voyez tous les jours  
 des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir  
 votre pauvre ami , assez malheureux pour n'en  
 plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de  
*Bernières* , et ce que fait le chevalier anglais  
*Desalleurs* : mais surtout parlez-moi de vous ,  
 à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute  
 la tendresse d'un homme qui ne trouve rien  
 au monde de si doux que de vous aimer.



1730.

## L E T T R E X X X I V .

A M. D E F O R M O N T .

Ce jeudi. . . . .

**J**E serais un homme bien ingrat, Monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand Eryphile et Jules-César seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

*Carmina secessum scribentis et otia quærunt.*

Je commençais un peu à philosopher avec vous, mais je ne fais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que

vous eussiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus sévère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu, je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me compte quelque chose de plus que votre très-humble et très-obéissant serviteur; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

## L E T T R E X X X V.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

**P**RODIGE, je vous présente une *Henriade*; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui joue *Tullie* est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds pour vous

— 1730. remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous , mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de *Tullie*. Ce fera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter , d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée , et vous allez désespérer vos rivaux. Adieu , prodige.

Ne vous découragez pas ; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue se relever.

Au nom de Dieu, foyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien , qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans ; et tout ce qu'on pourra dire , c'est que vous n'êtes pas ce que vous ferez un jour. Pour moi , je n'ai que des remerciemens à vous faire ; mais si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié, vous ne jouerez jamais

le

le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante. — 1730.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

## L E T T R E X X X V I.

A M. F A V I E R E S ,

*Traducteur d'un poëme latin sur le Printemps.*

4 mars.

J E vous suis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne fais point qui est l'auteur des latins ; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet. Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, et même dans quelques endroits

— de *Pétrone*, qui respirent la mollesse et la  
1731. volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

*Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos ;  
Bastia lascivæ jungunt repetita columbæ.*

Et en parlant de l'Amour ,

*Vulnere qui certo lædere pectus amat.*

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle  
des plaisirs qui fuient avec la jeunesse.

*Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ ,  
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.*

Je citerais trop de vers, si je marquais tous  
ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage soit rempli de feu  
et de noblesse, je conseillerais plutôt à un  
homme qui aurait du goût et du talent pour  
la littérature, de les employer à faire des  
vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver  
les belles-lettres avec avantage à faire à notre  
langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a  
fait provision des richesses de l'antiquité, et  
plus on est dans l'obligation de les transporter  
en son pays. Ce n'est pas à ceux qui mépri-  
sent *Virgile*, mais à ceux qui le possèdent,  
d'écrire en français.

Venons maintenant , mon cher *Favières* , à \_\_\_\_\_  
 votre traduction du Printemps , ou plutôt à 1731.  
 votre imitation libre de cet ouvrage. Vos  
 expressions sont vives et brillantes , vos images  
 bien frappées ; et surtout je vois que vous  
 êtes fidelle à l'harmonie , sans laquelle il n'y  
 a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers ,  
 si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été  
 frappé. Adieu ; je vais dans un pays où le  
 printemps ne ressemble guère à la description  
 que vous en faites l'un et l'autre. Je pars  
 pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours ,  
 et suis bien loin assurément de faire des tra-  
 gédies.

*Frangere , miser ; calamos , vigilataque prælia dele.*

J'ai renoncé pour jamais aux vers :

*Nunc versus et cætera ludicra pono.*

Mais il s'en faut bien que je sois devenu  
 philosophe comme celui dont je vous cite les  
 vers. Adieu ; je vous aime en vers et en prose,  
 de tout mon cœur , et vous ferai attaché toute  
 ma vie.



1731.

## L E T T R E X X X V I I .

A M. T H I R I O T .

( Rouen ) le premier mai. (\*)

J E vous écris enfin , mon cher *Thiriot* , du fond de ma solitude , où je ferais le plus heureux homme du monde , si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant , recevez mes complimens sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (8). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée (9).

Et dût la troupe des dévots ,  
Que toujours un pur zèle enflamme ,  
Entourer mon corps de fagots ,  
Le tout pour le bien de mon ame :

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers ,  
qui m'ont été dictés par l'indignation , par la

(\*) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque , et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à messieurs *Thiriot* , *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

(8) Mademoiselle *Sallé* , qui était à Londres.

(9) Voyez les vers sur la mort de mademoiselle *le Coureur* , volume de Poèmes.

tendresse et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiselle *Sallé* la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris.

## L E T T R E X X X V I I I .

A M. THIRIOT.

( Rouen ) premier juin.

J E t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,  
 D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort,  
 Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,  
 Sans respect pour les grands et sans crainte du fort:  
 Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,  
     Me moquant de tout sot orgueil,  
     Toujours un pied dans le cercueil,  
     De l'autre faisant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le

—  
1731. calme de mon esprit , et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives , c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai , il y a environ un mois , quelques vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur* , remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte , et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur , son ami , son amant, et qui de plus est poète. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'enpoint donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi ; qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts ; que ces endroits ont été envenimés , qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère ; et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher *Thiriot*, de la vérité de ces bruits , de ce que j'ai à craindre , et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites - moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler , ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé , sans ma participation ,

deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point favoir de M. de Chauvelin quel fera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie. 1731.

A l'égard du secret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de Rothelin, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens Eryphile. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

*Thiriot mihi primus amores  
Abstulit, ille habeat secum.*

## LETTRE XXXIX.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Thiriot*. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je

— me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de César  
1731. depuis qu'Eryphile est dans son cadre. J'ai  
cru que c'était un sûr moyen pour dépayser  
les curieux sur Eryphile : car le moyen de  
croire que j'aye fait César et Eryphile, et  
achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais  
pas fait pareille besogne à Paris en trois ans.  
Mais vous savez bien quelle prodigieuse  
différence il y a entre un esprit recueilli dans  
la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

*Carmina secessum scribentis et otia quærunt.*

J'ai reçu aussi toutes ces petites pièces fugi-  
tives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles  
ne méritent ; je les ai corrigées avec soin ; je  
compte, quand je serai à Paris, troquer avec  
vous de porte-feuille ; je vous donnerai les  
pièces qui vous manquent, et vous me  
rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que  
vous gagnerez au change : car vous n'avez  
pas l'*Uranie* ; et puisque vous êtes un homme  
discret vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti  
fidelis, supra multa te constituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une  
réponse à des invectives bien injustes que  
j'ai trouvées imprimées contre moi dans les  
semaines de l'abbé *Desfontaines*. Il me doit au  
moins la justice d'imprimer cette réponse qui  
est,

est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, 1731. afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnasse où elle doit être inférée. Mandez - moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne fais pas si j'ai bien répondu. (\*)

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à M. de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à MM. de *Fontenelle* et *la Motte*, J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé *Desfontaines*, non - seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accusé, dans son Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam à gente iniqua et dolosa*. Adieu.

(\*) Voyez la lettre aux auteurs du *Nouvelliste du Parnasse*, *Mélanges littéraires*, tome III, l'auteur la suppose écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.



1731.

## L E T T R E X L.

A M. D E C I D E V I L L E ,

*Conseiller au parlement de Rouen.*

13 août,

V O I C I donc tout simplement , mon cher *Ovide* de Neufrie , comment j'ai rédigé vos vers , non que je ne les aimasse tous , mais c'est que des français en retiennent plus aisément quatre que douze.

La Faye est mort , V \* \* \* se dispose  
A parer son tombeau des plus aimables vers.  
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers  
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris , comme vous voyez , l'emploi de votre abrégiateur , tandis que je vous laisse celui de tuteur de la *Henriade* et de l'Essai sur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de *Milton* , et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé , à bon compte , cette partie de l'Essai , et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin , que je n'ai pu encore travailler. Je vous avoue que je

ferai bien embarrassé quand il faudra parler  
de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez : 1731.

Après Milton , après le Taffe,  
Parler de moi ferait trop fort ;  
Et j'attendrai que je fois mort  
Pour apprendre quelle est ma place.

Je me bornerai , je crois , à dire que monsieur de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient sûrement à la longue , et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus longtemps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favorisé le mauvais goût de bien des gens , qui , ne pouvant faire des vers , ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuissans qui disent que les c. . . ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie , parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose ; il n'avait nulle connaissance du rythme et de ses différentes césures , ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poète autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au - dessous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos

— 1731. stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque , et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits , mais j'ai assez d'amour propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours fais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'Essai sur la poésie épique , *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste ; on a réponse en vingt-quatre heures ; c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même , et passer avec vous l'automne.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si sa femme , entre vous et lui , n'aime pas les vers , il y aura bien du malheur.

## L E T T R E X L I.

---

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

19 août.

COMMENT va votre santé? je vous en prie, mandez-le moi : vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point : *Ultima primis non bene respondent*. On a lu Jules-César devant dix jésuites ; ils en pensent comme vous ; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé Eryphile : et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu : il nous récita des morceaux de son Catilina qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère ; *laudatur et alget*. Savez-vous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de Thou ? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami ; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de Formont me les avait mandées ; elles sont très-judicieuses. *Vale*.

---

1731.

## L E T T R E X L I I .

A M. D E F O R M O N T .

5 septembre.

**M**ON cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'est que je corrige *Eryphile* ; elle n'est encore digne ni du public , ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues , couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion ; il faut ôter les défauts , et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troisième acte , ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte , me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela sera fait , et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie , j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices , à mes chers amis de Rouen , que j'aimerai toute ma vie , et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans , et je n'y ai pas répondu.

Mais , chers Formont et Cideville ,  
 Quand j'aurai fait tous les enfans  
 Dont j'accouche avec Eryphile ,  
 Prêtez-moi tous deux votre style ;  
 Et je ferai des vers galans  
 Que l'on chantera par la ville.

---

1731.

LET TRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris , ce 8 septembre.

**J**E reçois trois de vos lettres ce matin. Je répons d'abord à celle qui m'intéresse le plus , et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de *la Faye*.

Vos vers font comme vous , et partant je les aime ;  
 Ils font pleins de raison , de douceur , d'agrément :  
 En peignant notre ami d'un pinceau si charmant ,  
 Formont , vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-César avait défarmé la critique impitoyable de M. de *Maisons* , mais qu'il tenait encore bon contre Eryphile.

Je ne fais si je vous ai fait part du discours



— 17<sup>31</sup>. que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait imprimer Charles XII ?* m'a-t-il dit; et sur ce que je répondais un peu en l'air, *si vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain.*

C'est un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monsieur le garde des sceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de *Richelieu*, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en fureté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a si heureusement commencé ! Je l'embrasse de tout mon cœur. 1731.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos ; je ne l'ai point lu.

## L E T T R E X L I V .

A M. DE C I D E V I L L E .

A Paris, ce 27 septembre.

**M**ON cher ami, la mort de M. de *Maisons* m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerais de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi ? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent, six heures, sans secours un homme qu'un instant peut tuer ! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la

— même maladie ! Mon cher *Cideville*, je vous  
 1731. remercie bien tendrement de la part que vous  
 prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y  
 a que des amis comme vous qui puissent  
 me consoler. J'ai besoin plus que jamais que  
 vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à  
 Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen.  
 Je viendrai assurément le plutôt que je pourrai.  
 Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans  
 le monde que de celui de sentir les charmes  
 de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de  
 moi, ni de mes ouvrages, ni de personne.  
 Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

## L E T T R E X L V.

A M. D E F O R M O N T.

Octobre.

**E**H bien, mon cher *Formont* ! au milieu  
 des tracasseries du roi et du parlement, de  
 l'archevêque et des curés, des molinistes et  
 des jansénistes, aimez-vous toujours Eryphile ?  
 Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne  
 me dites point si vous êtes content de ce  
 que je vous ai proposé, à vous et à M. de  
*Cideville*. Il me semble que le grand mal de

cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. 1731.  
 La bonne reine , vieille péchereffe , pénitente , était bernée par les Dieux pendant cinq actes , fans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains , et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi* ; on assemblait le peuple au troisième acte ; on déclarait roi le fils d'*Eryphile* ; *Hermogide* donnait sur le champ un nouveau tour aux affaires , en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* se fait à l'instant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute , et se fait tout suspendre , en disant que les Dieux se faisaient le diable à quatre. Tant d'éclairs , coup sur coup , éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit , emporté par tant de secousses , ne pouvait se fixer ; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarmes , ce n'était qu'un coup de massue sur *Alcméon* et *Eryphile* déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans , et qui , pour comble de défaut , ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui , selon ce que j'en ai dit

— dans une lettre à M. de *Cideville*, parlait trop  
 1731. ou trop peu, et n'était qu'un personnage  
 équivoque. Ne convenez - vous pas de tous  
 ces défauts ? mais en même temps ne sentez-  
 vous pas combien il est aisé de les corriger ?  
 Qui voit bien le mal, voit aussitôt le remède.  
 Il n'y a qu'à prendre la route opposée,  
*contraria contrariis curantur*. Vous saurez bien-  
 tôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque  
 succès. Je compte faire partir Eryphile pour  
 Rouen avant qu'il soit peu ; mais j'aurais  
 bien voulu favoir auparavant ce que vous et  
 M. de *Cideville* pensez des changemens que  
 je dois faire. Peut-être me renverrez - vous  
 encore Eryphile. Ne manquez pas, Messieurs,  
 de me la renvoyer impitoyablement, si vous  
 la trouvez mal. Vous avez tous deux des  
 droits incontestables sur cet enfant que vous  
 avez vu naître.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement.  
 Mille complimens à l'ami *Cideville*.

## L E T T R E X L V I.

---

1731.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Paris, 2 novembre.

**M**ON cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret*; mais comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés; et puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera



— pas davantage d'interdire tout d'un temps  
 1731. l'entrée de l'édition de mes œuvres , faite à  
 Amsterdam chez *Ledet et Desbordes*, laquelle  
 couperait la gorge à notre petite édition de  
 Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part ,  
 mais la plus forte , mon cher ami , fera mon  
 empressement pour *Daphnis et Chloé* , pour  
*Antoine et Cléopâtre* , et pour la dame *Io*.  
 J'attends avec impatience cet ouvrage dont  
 j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports  
 des procès ne fassent point tort aux Muses.

*Mox ubi publicas*

*Res ordinariis , grande munus ,*

*Cecropio repetis cothurno.*

A l'égard de mon cothurne , il ne passera  
 qu'après celui de *Lagrange* : ainsi *Eryphile*  
 ne paraîtra probablement qu'en février. Tant  
 de délais sont bien favorables. *Eryphile* n'en  
 vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien  
 à la pièce , ils font bien du mal à l'auteur  
 qu'ils privent trop long - temps de la douceur  
 de vivre avec vous. Je suis toujours malade ,  
 toujours accablé des souffrances qui me per-  
 sécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour  
 ma consolation , et vous me manquez aujour-  
 d'hui.

Ces entretiens charmans , ce commerce si doux ,  
 Ce plaisir de l'esprit , plaisir vif et tranquille ,  
 Est à mon corps usé le seul remède utile.

---

 1731.

Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

## LET TRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris , novembre.

**D'**OU vient donc , mon cher *Cideville* , que vous ne me donnez point de vos nouvelles ? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous ai adressé sous le couvert de M. de *Formont* , avec une lettre pour monsieur le premier président ? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité , que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous ? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère , et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore* ? Je fus assez heureux

— pour le savoir , et assez prompt pour l'avertir  
 1731. à temps. Un quart d'heure plus tard , mon  
 homme était à la bastille ; le tout , pour avoir  
 imprimé une préface un peu ironique à la  
 tête du procès du père *Girard*. Cette préface  
 était de l'abbé *Desfontaines* , à qui je fauve  
 la prison pour la seconde fois ; et mon avis  
 est , qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a  
 payé d'ingratitude ; car je ne pense pas qu'on  
 doive , en bonne justice , coffrer un homme  
 pour avoir suivi la morale des jésuites , ni  
 pour l'avoir décriée.

## L E T T R E X L V I I I .

A M. T H I R I O T .

Premier décembre.

M O N cher *Thiriot* , je viens enfin de voir  
 tout à l'heure cette belle préface qu'on m'im-  
 pute depuis un mois. Faites rougir M. de  
*Chauvelin* de vous avoir dit du bien de cet  
 impertinent ouvrage , où le sérieux et l'ironie  
 sont assurément bien mal mêlés ensemble , et  
 dans lequel on loue avec des exclamations  
 exagérées , les factums de *Chaudon* et ceux  
 pour le père carme , que , Dieu merci , je ne  
 lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un  
 homme

homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très-fâché que M. de *Chauvelin* connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je ferai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. (\*)

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur  
Souvent dans un cœur  
Est né dans le sein de la douleur.  
C'est un plaisir  
Qu'un doux souvenir  
Des peines passées ;  
Les craintes cessées  
Font renaître un nouveau désir.

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer *Samson*, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la

(\*) L'opéra de *Samson*.

—  
1731. petite intrigue d'auteur, tel qu'un *Fontenelle* et non pas un *Hardion* : *who envies poets as Eunuks envy lovers*. Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. *Rouillé*.

## L E T T R E X L I X.

A M. D E F O R M O N T.

Paris, ce 10 décembre.

**G**RAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pèlerins ; mais que dites-vous de l'injustice des méchants qui prétendent qu'Eryphile est de moi , et que Charles XII a été imprimé à Rouen ? L'antechrist est venu , mon cher Monsieur ; c'est lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits, Marie Alacoque, Séthos, Oedipe en prose rimée et non rimée ; pour Charles XII , il faut qu'il soit de la façon d'*Elie* ; car il est très - approuvé et persécuté. Une chose me fâche , c'est que le chevalier *Folard* , que je cite dans cette histoire , vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de S<sup>t</sup> *Pâris*. Cela infirme un peu son

autorité ; mais , après tout , le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

---

 1731.

Vous devez favoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la bastille pour avoir imprimé , à la tête du procès du père *Girard* , une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver *Jore* , vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites , ni dans celui des magistrats leurs valets ; cependant c'était l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur. On l'a su à la fin ; et ce qui vous étonnera , c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la bastille , mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Machuels* en ont commencé une édition. Monsieur le premier président ferait un beau coup de l'arrêter ; mais *Daphnis* et *Chloé* , *Antoine* et *Cléopâtre* , *Isis* et *Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.



1731.

## L E T T R E L.

A M. D E F O R M O N T.

Paris, 25 décembre.

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot*; mais je ne fais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me ferait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (\*) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur, que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poète médiocre de moins. L'évêque de Luçon fils de ce *Bussi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à *la Motte* dans la place d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre *Eryphile* fera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vites l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris aux premières représentations.

(\*) M. *Houdart de la Motte*.

Je jouirai bien de votre commerce , car me  
voici votre voisin. Madame de *Fontaine-Martel*, 1731.  
la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher  
dans son appartement bas qui regarde sur le  
Palais royal. Je n'en défemparerai pas tant  
que vous serez chez M. *Desalleurs*.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons rien*, cōme dit un certain auteur très-aimable ; mais hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de *Jore*, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen ; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne ; mais il faut vous voir long-temps pour que la besogne soit bonne.

*Carmen reprehendite quod non*

*Multa dies et multa litura coërcuit. . .*

Adieu , *operum nostrorum candidè judex*.  
Pressez donc notre cher *Cideville* de nous  
envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse  
de tout mon cœur.

1732.

## L E T T R E L I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Dimanche, 4 janvier.

**M**A santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui serait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher *Cideville*; elles sont toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable *Formont*, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaises; mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de *Rothelin* m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite, et je ne fais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'épître dédicatoire de *Zaire*, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le mal-entendu entre monsieur votre premier président et M. *Rouillé*. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers : en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de *Zaire*. Je vous soumets cette rognure , comme tout le reste de l'ouvrage. 1732.

F A T I M E.

Vous allez épouser leur superbe vainqueur...

Z A I R E.

Eh , qui refuserait le présent de son cœur !  
De toute ma faiblesse il faut que je convienne ,  
Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne ,  
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.  
Mais Orosmane m'aime , et j'ai tout oublié.  
Je ne vois qu'Orosmane , &c.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de *Zaire* est nécessaire ; et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu ; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de *Formont* a envoyé une petite épître à madame de *Fontaine-Martel* , qui aurait fait honneur à *Sarrafin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu ; la plume me tombe des mains.

1732.

## L E T T R E L I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

3 février.

**E**NFIN mon cher *Cideville*, Eryphile et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, fait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui, me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de *Lézeau* est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de *Formont*, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'Eryphile. Pourquoi faut-il que ce soit M. de *Lézeau* qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits: je ne songeais qu'à moi, et je ne faisais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est  
comme

comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra. 1732.

Vous êtes trop tendre pour croire  
Que de Quinault la poétique gloire  
De tous les biens soit le plus précieux.

Pour moi, qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eryphile, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond, et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire siffler.

Enfin, les rôles sont entre les mains des comédiens ; et en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel*, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eryphile a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes ; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en



———  
 1732. dernier ressort. Le cinquième acte est la plus  
 mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien  
 me faire condamner. On me jouera immédia-  
 tement après le Glorieux; c'est une pièce de  
 M. Destouches, de laquelle ou vous aura sans  
 doute rendu compte. Elle a beaucoup de  
 succès, et peut-être en aura-t-elle moins à  
 la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas  
 qu'elle ne soit en général bien écrite, mais  
 elle est froide par le fond et par la forme,  
 et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que  
 par le jeu des acteurs pour lesquels il a tra-  
 vaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai  
 fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufresne*  
 et pour *Sarrazin*. Je l'ai même travaillée dans  
 un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs  
 ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour  
 songer uniquement à bien faire plutôt qu'à  
 faire convenablement; mais, après tout, si je  
 ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi  
 moins de honte; et on m'accablera d'autant  
 plus que le petit succès qu'a eu l'Histoire du  
 roi de Suède, a soulevé l'envie contre moi.  
 Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir  
 un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux  
 de ne plus songer au théâtre, puisque *palma*  
*negata macrum, donata reducet opimum*. Il vau-  
 drait mieux cent fois revenir achever mes  
 Lettres anglaises auprès de vous.

*O vanas hominum mentes , ô pectora cæca !*

1732.

Voilà bien du babil pour un malade ; mais je vous aime , mon cher *Cideville* , et le cœur est toujours un peu diffus.

L E T T R E L I I I .

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres , 27 février.

LA beauté qu'en secret *Cideville* idolâtre ,  
Voit en lui deux talens rarement réunis :

Le cœur aimable de *Daphnis* ,  
Et l'esprit du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant , mon cher ami , votre cœur a mieux réussi que le reste , et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont* , qui n'a point de tragédie à faire jouer , vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi , qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain , et qui vais faire répéter *Eryphile* dans l'instant , je ne puis que me recommander à DIEU et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommo<sup>d</sup>assiez votre

— 1732. besogne à Paris, et moi la mienne ; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *felices quibus ista licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu ; je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs.*

## L E T T R E L I V.

A M. D E C I D E V I L L E.

Samedi, 8 mars.

**I**L faut vous donner les prémices  
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.  
Le public a goûté mes derniers sacrifices ;  
Ils en font plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eryphile que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert, quand les

autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra.

Pardon d'un billet si succinct; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

## L E T T R E L V.

A M. B R O S S E T T E. (10)

Le 14 avril.

JE suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monsieur; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'Histoire de *Charles XII*.

Je ne fais rien de si honorable pour les ouvrages de M. *Despréaux* que d'avoir été

(10) Auteurs d'un commentaire sur les ouvrages de *Boileau*.

— commentés par vous , et lus par *Charles XII.*  
 1732. Vous avez raison de dire que le sel de ses  
 satires ne pouvait guère être senti par un  
 héros vandale , qui était beaucoup plus occupé  
 de l'humiliation du czar et du roi de Pologne ,  
 que de celle de *Chapelain* et de *Cotin*. Pour moi ,  
 quand j'ai dit que les satires de *Boileau* n'étaient  
 pas les meilleures pièces , je n'ai pas prétendu  
 pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la  
 première manière de ce grand peintre , fort  
 inférieure , à la vérité , à la seconde ; mais  
 très-supérieure à celle de tous les écrivains  
 de son temps , si vous en exceptez *M. Racine*.  
 Je regarde ces deux grands-hommes comme  
 les seuls qui aient eu un pinceau correct , qui  
 aient toujours employé des couleurs vives ,  
 et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a  
 toujours charmé dans leur style , c'est qu'ils  
 ont dit ce qu'ils voulaient dire , et que jamais  
 leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie  
 ni à la pureté du langage. Feu *M. de la Motte* ,  
 qui écrivait bien en prose , ne parlait plus  
 français , quand il faisait des vers. Les tragédies  
 de tous nos auteurs , depuis *M. Racine* , sont  
 écrites dans un style froid et barbare ; aussi  
*la Motte* et ses consorts faisaient tout ce qu'ils  
 pouvaient pour rabaisser *Despréaux* auquel ils  
 ne pouvaient s'égalier. Il y a encore , à ce que  
 j'entends dire , quelques-uns de ces beaux

esprits subalternes , qui passent leur vie dans les cafés , lesquels font à la mémoire de M. *Despréaux* le même honneur que les *Chapelain* faisaient à ses écrits , de son vivant. Ils en disent du mal , parce qu'ils sentent que si M. *Despréaux* les eût connus , il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je ferais très-fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux , parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et les autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire qui est un chef-d'œuvre , et dont l'épître aux Muses de M. *Rousseau* , n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous ferai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand-homme , qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi , Monsieur , me faire le plaisir de m'envoyer l'Histoire de *Charles XII* , de l'édition de Lyon , je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

Je suis , &c.



1732.

## L E T T R E L V I.

A M. D E C I D E V I L L E.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eryphile; mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canonisation d'Eryphile.

1°. En votre conscience n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte *Théandre* vient annoncer que les furies se sont emparées de l'autel, &c. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie: donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec *Alcméon* me paraît mauvaise, parce que *Théandre* n'y

dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il fait qu'*Alcméon* est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en fait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène, ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire; parce qu'elle dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser *Alcméon*. Il faut qu'elle exprime des sentimens de tendresse, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez-donc, mes chers amis,  
 Vous êtes ma cour souveraine;  
 Et je recevrai vos avis  
 Comme un arrêt de Melpomène.

1732.

## L E T T R E L V I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Paris, le 29 mai.

**J**E lifais, ces jours paffés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le ftyle épiftolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en fuis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter fi mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Cideville*; mais je ne fuis occupé à préfent qu'à m'attirer fes fuffrages. J'ai corrigé dans *Eryphile* tous les défauts que nous y avons remarqués. A peine cette befogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un autre, et j'ai pris une ferme réfolution de ne jeter les yeux fur *Eryphile* que quand la nouvelle tragédie fera achevée. Celle-ci fera faite pour le cœur autant qu'*Eryphile* était faite pour l'imagination. La fcène fera dans un lieu bien fingulier; l'action fe paffera

entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois ; *quod felix, faustum musulmanumque sit.*

1732.

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire, ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel* ; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talents, et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raison ; elle prétend que *Thiriot* l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiste*, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté ; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu

— 1732. le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans, et une trop mauvaise fanté pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle, est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela si *Linant* qui a dix-neuf ans est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeuneffe. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il réussira sûrement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeuneffe; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher *Cideville*, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point

de jalousie ! de s'aimer , de vivre doucement ,  
 de cultiver son art , d'en parler , de s'éclairer  
 mutuellement ! Je me figure que je vivrai un  
 jour dans ce petit paradis , mais je veux que  
 vous en foyez le Dieu. En attendant , je vais  
 versifier ma tragédie , et si je peins l'amour  
 comme vous me faites sentir l'amitié , l'ou-  
 vrage sera bon. Je vous embrasse mille fois.

1732.

## L E T T R E L V I I I .

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

J E viens de mander à notre cher *Cideville*  
 combien je suis fâché de n'avoir pu faire suc-  
 céder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis  
 prétend que puisqu'elle m'a pour rien , elle  
 doit avoir tout *gratis* , et regarde *Thiriot* comme  
 quelqu'un dont elle hérite douze cents livres  
 de rente viagère. Elle pense que tout jeune  
 homme , à qui elle ferait une pension , la  
 quitterait sur le champ pour mademoiselle  
*Sallé*. Je suis véritablement affligé de me voir  
 inutile à l'abbé *Linant* , car vous l'aimez , et  
 il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui  
 ne le vaut pas assurément , et qui m'a montré  
 de petits vers pour madame de *Formont*.



— .1732. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît : pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eryphile sitôt : j'ai tout corrigé ; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eryphile, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je verse à présent pour leur plaisir. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de *Montmorency*, de *S<sup>t</sup> Louis*, de *Saladin*, de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune *Bernard*, poète et homme aimable. Dès que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde ; mais ils sont assez, comme presque tous les

hommes d'aujourd'hui , malins et médiocres. —  
 La fureur de jouer la comédie par-tout conti- 1732.  
 nue toujours , et la fureur de la jouer très-mal  
 dure toujours aux comédiens français. Nous  
 attendons l'opéra des cinq ou six Sens ; la  
 musique est de *Destouches* , les paroles de *Roi* ,  
 qui se cache de peur que son nom ne lui  
 nuise. Nous aurons aussi les Sermens indis-  
 crets de *Marivaux* , où j'espère que je n'enten-  
 drai rien. Pour des nouvelles du parlement ,  
*ea cura quietum non me sollicitat*. Je ne connais  
 et ne veux de ma vie connaître que les belles-  
 lettres , et aimer que des personnes comme  
 vous , si par bonheur il s'en rencontre.

Adieu , je vous suis attaché pour toute ma  
 vie.

## L E T T R E L I X .

A M. D E F O R M O N T .

A Paris , 25 juin.

**G**RAND merci , mon cher ami , des bons  
 conseils que vous me donnez sur le plan d'une  
 tragédie , mais ils sont venus trop tard. La  
 tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que  
 vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec  
 tant de vitesse. Le sujet m'entraînait , et la

— 1732. pièce se fe fait toute feule. J'ai enfin ofé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et françois. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus juftement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis fi long-temps dans la tête, les mœurs turques oppofées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus important et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à préfent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de *Formont* et *Cideville*.

— A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je fuis revenu à Eryphile; comme *Perrin Dandin* se délaissait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le fecret de répandre un véritable intérêt fur un fujet qui femblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche abfolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je fubftitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conferve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels

on

on s'intéressera davantage. Voilà en général \_\_\_\_\_  
 quel est mon plan. Je me fais bon gré d'en 1732.  
 avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu  
 sur le bord du précipice dans lequel j'allais  
 tomber comme un sot.

Adieu; je vous aime bien tendrement,  
 mon cher ami; il faudra que vous reveniez  
 ici ou que je retourne à Rouen, car je ne  
 peux plus me passer de vous voir.

## L E T T R E L X.

A M. D E F O R M O N T.

Paris, juillet.

J E ne comptais vous écrire, mon cher ami,  
 qu'en vous envoyant Eryphile et Zaïre. J'es-  
 père que vous les aurez incessamment. En  
 attendant, il faut que je me disculpe un peu  
 sur l'édition de mes Oeuvres, soi-disant com-  
 plètes, qui vient de paraître en Hollande. Je  
 n'ai pu me dispenser de fournir quelques cor-  
 rections et quelques changemens au libraire  
 qui avait déjà mes ouvrages, et qui les impr-  
 mait malgré moi sur les copies défectueuses  
 qui étaient entre ses mains. Mais ne sachant  
 pas précisément quelles pièces fugitives il  
 avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes.

*Corresp. générale.* Tome I. \* M

— 1732. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de *la Faye*. Il est vrai que j'y parle un peu durement de *Rousseau* ; mais lui ai-je fait tant d'injustice ? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes ? J'ai seulement oublié les odes, mais c'est, je crois, une faute du libraire ; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison ; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver ? Dans ses allégories, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination ? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. *Despréaux* avait introduits auparavant en vers coulans et naturels ? Pour la personne de *Rousseau*, je ne lui dois aucuns égards ; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une

épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue quoiqu'imprimée. 1732.

Le petit abbé *Linant* va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée ; mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune , et de tout risquer pour cela. M. de *Nesle* m'avait promis de le prendre , mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année fera peut-être rude à passer pour ce pauvre *Linant*. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela , il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen , et quand reviendrez-vous à Paris ?

## L E T T R E L X I.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 9 d'auguste.

**M**ESSIEURS Formont et Cideville,  
De grâce pardonnez au style  
Qui ma Zaire barbouilla,  
Lorsqu'étant en sale cornette,  
A la hâte on vous l'envoya,  
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes Juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une



— 1732. leçon de Zaïre qui n'est pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte et la dernière du quatrième, entre *Orosmane* et *Zaïre*, sont comme il faut; imaginez-vous qu'*Orosmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

## L E T T R E L X I I.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'auguste.

MES chers et aimables critiques, je voudrais que vous puissiez être témoins du succès de *Zaïre*, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre* à la quatrième représentation. Je vous fouhaitais bien là: vous auriez vu que le public

ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge , et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais , je me cachais ; mais je ferais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays ; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais , Messieurs , renvoyez-moi donc Eryphile , dont je ne peux me passer , et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu ! ce que c'est que de choisir un sujet intéressant ! Eryphile est bien mieux écrite que Zaïre ; mais tous les ornemens , tout l'esprit , et toute la force de la poésie ne valent pas , à ce qu'on dit , un trait de sentiment. Adieu , mes chers *Cideville* et *Formont*.

1732.

*Quod si me tragicis vatibus inferes ,  
Sublimi feriam sidera vertice.*

Je vous embrasse bien tendrement.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous , mon cher *Cideville* , deux bonnes heures , au clair de lune , avec madame de *la Rivaudaye* , dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même ; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous , si on peut n'être que son ami.

1732.

## L E T T R E L X I I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

Le 3 de septembre.

**J**E suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que ferai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel*; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

Ah! quittez pour la liberté  
Sacs, bonnet, épice et soutane,  
Et le palais de la chicane  
Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre char-  
 mante. Je ne lui ai point encore fait de  
 réponse; je ne fais où le prendre. 1732.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

## L E T T R E L X I V.

A M. D E F O R M O N T.

Le . . . septembre.

J E viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'avez vu que la première représentation de *Zaïre*. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. *Zaïre* ne s'éloigne pas du succès d'*Inès de Castro*; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle *Gauassin*, au jeu des acteurs et au

— 1732. mélange nouveau des plumes et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je fais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire ! Cependant que ferions-nous sans cette chimère ? elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre *Eryphile* et la *Mort de César*, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de *Charles XII*. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse ; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me ferai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces *Lettres anglaises* que vous connaissez ; ce fera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je  
peux

peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux , 1732. vous m'encourageriez , vous m'en assureriez le succès , et il m'en ferait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée , que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps , de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système , et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire , mais il me mande qu'il va à la campagne , et je ne fais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours , mon cher *Formont* , et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.



1732.

## L E T T R E L X V.

A M. D E F O R M O N T.

Octobre.

J E vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes :

Tous les jours à la cour un sot de qualité  
Peut juger de travers avec impunité.

Qui ne fait que des critiques générales  
n'offensent personne. *La Bruyère* a dit cent fois  
pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute

(11) Au-devant de *Zaïre*, tome II de notre édition.

l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la satire de *Louis XV* que si *Louis XV* ne l'imite pas ; mais en quel endroit insinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas sur ses traces ? Les vers sur *Polyeucte* renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent ; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour *Sévère*, &c. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poëtiqnement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. *Rouillé*, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle *le Couvreur* était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions, la première sans l'épître et avec le privilège, la seconde avec l'épître et sans privilège. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la

— 1732. chambre syndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru ? ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus hasardées ? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, en non pas un sermon : et dans quelque genre que *Zaïre* soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre *Zaïre* méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à *Fakener* m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le . . . .

**V**ous m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse *du Maine*, et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur, je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de *Formont*, qui vous répondra

— de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici  
1732. que le précurseur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout ; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame ; je vous suis attaché comme l'abbé *Linant* vous le fera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.

## L E T T R E L X V I I.

1732.

A M. D E F O R M O N T.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vós vers avec transport, comme vous le seriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher *Formont*, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que si je ne vous répons qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les Lettres anglaises pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de *Cideville*, si M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de *Zaïre*. Vous autres qui avez un peu plus de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car



— après tout, Messieurs, c'est votre affaire; et  
 1732. il s'agit de votre Dieu et de votre Eglise.  
 Vous êtes les apôtres de la religion que je  
 vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me  
 traitiez pas d'hérétique. Adieu.

## L E T T R E L X V I I I .

A M. D E F O R M O N T .

A Paris , ce samedi . . . décembre.

**I**L y a mille ans , mon cher *Formont*, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de *Zaire* , et vous me donniez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier , et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger *Zaire*. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles , et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles , et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées , je m'amufais à lire *Newton*

au lieu de retoucher notre Zaire. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaises, et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton*; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de *Descartes*. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René*. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'*Isaac*, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de *M. Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; *Thiriot* en souffrira; vous regretterez ces endroits et moi aussi, mais,

*Non me fata meis patiuntur scribere nugas  
Auspiciis, et sponte meâ componere chartas.*

— 1732. J'ai lu au cardinal de *Fleury* deux lettres sur les quakers , desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant ; mais le pauvre homme ne fait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obscurcir *Locke*. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin , à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes : mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je fais , monsieur le fripon , que vous avez écrit à mademoiselle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison , et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous fessiez part de ces gentillesse , ce serait , en vérité , très - bien fait à vous , et je me croirais payé avec usure du magasin que je vous destine. Notre baronne vous fait ses complimens. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. *Desalleurs* , et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu ; je supplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime , et je prie M. de *Formont*

d'affurer mon cher *Cideville* de ma tendre  
amitié. — 174

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand  
je pourrai passer ma vie entre vous deux.

L E T T R E L X I X.

A M. D E F O R M O N T.

15 décembre.

**V**ous daignez vous abaisser à revoir des  
éditions , vous qui êtes fait assurément plutôt  
pour diriger des auteurs que des libraires.  
En vous remerciant pour ma part du soin que  
vous avez la bonté de prendre pour *Zaïre*.  
Si vous me passez sa conversion , j'ai l'amour  
propre d'espérer que vous ne ferez pas tout-  
à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on  
voit assez , dans la première scène , qu'elle  
serait chrétienne, si elle n'aimait pas *Orosmane*.  
*Fatime* , *Nérestan* et la croix avaient déjà fait  
quelque impression sur son cœur. Son père ,  
son frère et la grâce achèvent cette affaire au  
second acte. La grâce surtout ne doit point  
effaroucher ; c'est un être poétique et à qui  
l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour  
le style , il ne faut pas s'attendre à celui de

— la Henriade. Une loure ne se joue point sur  
1732. le ton de la descente de *Mars*.

*Me dulces dominæ musa licymniæ  
Cantus me voluit dicere , luci , dum  
Fulgentes oculos , et benè mutuis  
Fidum pectus amoribus.*

Il a fallu , ce me semble , répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans *Zaïre* ; et *Zaïre*, vous pleurez , serait impertinent dans *Horace*. *Suus unicuique locus est*. Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les sons en eussent paru aigres , si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes lettres à *Thiriot* sur la religion , le gouvernement , la philosophie et la poésie des Anglais. Il y a quatre lettres sur *M. Newton* , dans lesquelles je débrouille , autant que je le peux , et pas plus qu'il ne le faut pour des Français , le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires , sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant

M. *Locke*. La seule matière philosophique que j'y traite, est la petite bagatelle de l'immaterialité de l'ame ; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens , gens qui voient si clairement la spiritualité de l'ame , qu'ils feraient brûler , s'ils pouvaient , les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à *Jore* , avec le privilège de *Zaire*. C'est une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges , qui sont M. de *Formont* et M. de *Cideville*. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques de *Zaire*. Elles sont tombées l'une et l'autre ; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour propre, car les italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que *Zaire* en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant , tel que le *Repos de Cyrus* , les *Poësies* du sieur *Tanevot* , et autres denrées ; le *Spectacle de la nature* , compilation assez bonne dans un style ridicule , a eu un succès



— assez équivoque. *Moncrif* va être de l'aca-  
1732. démie française, et faire jouer sa comédie des  
Abdérites, afin de justifier le choix des qua-  
rante aux yeux du public. *Vale.*

## L E T T R E L X X.

A M. D E M A U P E R T U I S.

J'AI lu ce matin, Monsieur, les trois quarts de votre livre (12) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Évangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; souffrez donc, Monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais

(12) De la figure des astres.

j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, 1732.  
 parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence ; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. du Fay avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (13), je serai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. Newton ne le connaissait pas, et M. Leibnitz n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de la Condamine, habillé en turc, avait souper chez M. du Fay, avec M. de Voltaire, sans en être reconnu.

1733.

## L E T T R E L X X I.

A M. J O S S E , *libraire.* (14)

A Paris , le 6 janvier.

QUOIQUE je n'aye jamais reçu un sou des souscriptions de la *Henriade* (15) ; quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre , quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu , cependant , depuis que je suis en France , j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées ; et j'ai , outre cela , fait donner *gratis* toutes les éditions de la *Henriade* aux souscripteurs. Il est vrai , Monsieur , que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y a deux mois ; mais *M. de la Porte* , porteur

(14) Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par *M. de Voltaire*. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire , *M. de Voltaire* n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir ; il les a presque toujours donnés , soit aux libraires ou aux comédiens , soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726 , in-4°.

de

de deux souscriptions , mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier , et de lui faire présent d'une Henriade de ma part. 1733.

## L E T T R E L X X I I .

A M. D E F O R M O N T .

Ce 27 janvier.

**L**ES confitures que vous aviez envoyées à la baronne , mon cher *Formont* , seront mangées probablement par sa janséniste de fille qui a l'estomac dévot , et qui héritera au moins des confitures de sa mère , à moins qu'elles ne soient substituées , comme tout le reste , à mademoiselle *de Clerc*. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent ; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me faisait *Zaire* d'un côté , la baronne se mourait de l'autre ; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais

— 1733. la malade pendant la nuit , et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste , moitié politique , qui fit semblant de la confesser , et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son Créateur était dans l'eucharistie ; elle répondit : *Ah , oui !* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu ; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie , après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu ; je vous aime autant que je vous estime.

L E T T R E L X X I I I . 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de *Fontaine-Martel*. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de *Formont* ; je ne veux vous parler que de mes confolateurs à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes *Zaire* chez madame de *Fontaine-Martel*, en présence de votre amie madame de *la Rivaudaye* ; je jouais le rôle du vieux *Lusignan*, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes ? J'y vis hier un homme de votre connaissance qui n'est



— pas tout-à-fait si séduisant que madame de  
 1733. *la Rivaudaye*, et qui veut pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre présidente de *Bernières*.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive; que je lui ferai

toujours attaché ; et que si elle a quelques ordres à me donner , je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami. 1733.

Adieu ; je vous embrasse tendrement.

## L E T T R E L X X I V .

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris , 24 février.

V OULEZ-VOUS favoir, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps ; premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter ; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public *Zaïre* ; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (\*) dont il y a trois actes de faits ; que je viens de finir le *Temple du Goût*, ouvrage assez long et encore plus difficile : enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec *Descartes*, et à me casser la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à

(\*) *Adélaïde du Guesclin.*

1733. vous à me soulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adressées à vos amis de Londres: je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. *Fakener*; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable épître dédicatoire a été supprimée par M. *Rouillé*, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'est donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très-digne d'un poëte, et surtout de moi, c'est que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce

à laquelle je travaille à présent. C'est un ———  
 sujet tout français et tout de mon invention , 1733.  
 où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour ,  
 de jalousie , de fureur , de bienfiance , de  
 probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé  
 un sire de *Couci* , qui est un très - digne  
 homme comme on n'en voit guère à la cour ;  
 un très - loyal chevalier ; comme qui dirait le  
 chevalier d'*Aidie* , ou le chevalier de *Froulay* ,

Il faudrait à présent vous rendre compte  
 de *Gustave - Vasa* ; mais je ne l'ai point vu  
 encore. Je fais seulement que tous les gens  
 d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal , et  
 que quelques fots prétendent que j'ai fait une  
 grande cabale contre. M. de *Maupertuis* dit  
 que ce n'est pas la représentation d'un événe-  
 ment en vingt-quatre heures ; mais de vingt-  
 quatre événemens en une heure. *Boindin* dit  
 que c'est l'histoire des révolutions de Suède  
 revue et augmentée. On convient que c'est  
 une pièce follement conduite et sottement  
 écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait  
 mise au-dessus d'*Athalie* , à la première repré-  
 sentation ; mais on dit qu'à la seconde , on l'a  
 mise à côté de *Callistène*. (16)

Venons maintenant à nos Lettres (\*). Mon-

(16) *Gustave-Vasa* et *Callistène* sont deux tragédies de *Piron*.

(\*) Lettres philosophiques.

— 1733. sieur votre frère se pressa un peu de vous les  
 envoyer ; mais depuis il vous a fait tenir les  
 corrections nécessaires. Je me croirai , mon  
 cher *Thiriot* , bien payé de toutes mes peines ,  
 si cet ouvrage peut me donner l'estime des  
 honnêtes gens , et à vous leur argent. Rien  
 n'est si doux que de pouvoir faire en même  
 temps sa réputation et la fortune de son ami.  
 Je vous prie de dire à milord *Bolingbroke* , à  
 milord *Bathurst* , &c. combien je suis flatté  
 de leur approbation. Ménagez leur crédit pour  
 l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre.  
 Le plaisir que les Lettres vous ont fait m'en  
 donne à moi un bien grand. Que votre amitié  
 ne vous alarme pas sur l'impression de cet  
 ouvrage. En Angleterre on parle de notre  
 gouvernement comme nous parlons en France  
 de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on  
 met à la bastille la moitié de la nation fran-  
 çaise , qu'on met le reste à la besace , et tous  
 les auteurs un peu hardis au pilori. Cela  
 n'est pas tout-à-fait vrai ; du moins je crois  
 n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rothelin*  
 qui m'aime , que j'ai consulté , et qui est assu-  
 rément aussi difficile qu'un autre , m'a dit qu'il  
 donnerait , même dans ce temps - ci , son  
 approbation à toutes les lettres , excepté seu-  
 lement celle sur M. *Locke* ; et je vous avoue  
 que je ne comprends pas cette exception :  
 mais

mais les théologiens en savent plus que moi , \_\_\_\_\_  
 et il faut les croire sur leur parole. 1733.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques ; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que *S<sup>t</sup> Pierre* et *S<sup>t</sup> Jacques* n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu , et la secte subsiste , quoique le troupeau soit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le *Credo* d'*Athanase*.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier *Bacon* confessa tout , qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme ; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbroke*, que de circonstancier l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel, j have forgot this way to speak english with you , but whatever be my language my heart is your for ever.



1733.

## L E T T R E L X X V .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Paris, le 25 février.

**P**OURQUOI faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries ? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire ? pourquoi ne répons-je qu'en prose à vos aimables vers ? Que de reproches je me fais, mon cher ami ! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un temple immense ? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ces occupations poétiques pour corriger, dans les Lettres anglaises, quelques calculs et quelques dates ; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne

rien faire. Je resteraï chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ah, si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami *Formont* ! Mais je ne fais encore si *Jore* imprimera ces Lettres anglaises ; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille.

*Jore* est ici qui débite son abbé de *Chaulieu* que j'ai mis dans le Temple du Goût, comme le premier des poètes négligés, mais non pas comme le premier des bons poètes. On joue encore *Gustave-Vasa*, mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. *Destouches* a fait une comédie héroïque ; c'est l'*Ambitieux* ; la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu *le Grand*, de polissonne mémoire :

Le comique écrit noblement  
Fait bâiller ordinairement.

Ce *Destouches*-là est assurément de tous les comiques le moins comique ; cela sera joué l'hiver prochain. Le *Paresseux* de *Launay*

1733. — paraîtra après Pâques ; et dans le même temps le chevalier de *Brassac* ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi *Auguste*.

## L E T T R E L X X V I .

A M. T H I R I O T , à *Londres*.

Paris , premier mai.

J' A I donc achevé *Adélaïde* ; je refais *Eryphile* , et j'embrasse des matériaux pour ma grande histoire du siècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps , mon cher ami , que je m'épuise , que je me tue pour amuser ma patrie , je suis entouré d'ennemis , de persécutions et de malheurs. Ce Temple du Goût a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré , et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout ; on m'a critiqué , on s'est déchaîné contre moi , on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune , et la colère du ministère contre cet attentat ; ajoutez-y les criailleries de la cour , et la menace d'une lettre de cachet ; vous n'aurez avec cela qu'une

faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. 1733.  
 Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, et *in triduo reedificavi illud*. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des fots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur *Lucrèce*, sur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile, à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* est un petit esprit, et *Saint-Evremond* un homme bien médiocre, &c.

Cependant les Lettres (\*) en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir

(\*) Lettres philosophiques.

— celle sur les académies , qui est la dernière.  
 1733. J'en aurais ajouté de nouvelles , mais je n'ai qu'une tête , encore est-elle petite et faible , et je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites , et que vous faites imprimer ; par conséquent , c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruisse le public que mon ami *Thiriot* , à qui j'ai écrit ces guenilles , vers l'an 1728 , les fait imprimer en 1733 , et qu'il m'aime de tout son cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all who are so kind as to remember me. Get some money with my poor works , love me , and come back very soon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At least come back with her. Farewel my dearest friend.

DE M. DE VOLTAIRE. 175

LETTRE LXXVII.

1733.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, le 15 mai.

JE quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma fanté ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*, et *Walpole* et *Fleury* nous feront très-indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppose



— 1733. furieusement à mon église naissante , en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine* et *Despréaux*. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille *Eryphile* vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé *Franquini*. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous feront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (\*) du chevalier de *Brassac*, sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau et a un très-grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé *Gustave*.

(\*) L'Empire de l'Amour; paroles de *Mancrif*.

*Launay* a donné son *Paresseux*, mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur *Launay*. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur : il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous appartenait ; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de *Chaulieu* ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

1733.

Ce qui me ferait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle *Sallé*. Adieu ; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* sur les richesses. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du *Resnel*, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers

— de milady *Mary Montaigu*, et tout ce qui se  
1733. fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus  
régulièrement.

## L E T T R E L X X V I I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

29 mai.

MILLE remerciemens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,  
Candide et gauchement courtois,  
Je porte une secrète envie!  
Que je voudrais passer ma vie,  
Comme il a passé quelques jours,  
Ignoré dans un sûr asile,  
Entre *Formont* et *Cideville*,  
C'est-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de Linant? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* (\*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais, mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il fera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y ferai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant *Charles XII*, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à *la Motraye*. Vous y trouverez aussi la tragédie

(\*) Hôtellerie de Rouen.

— 1733. d'Eryphile que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la-moi. Il faudra que *Jore* m'envoie les épreuves de Charles XII sous le nom de *Demoulin*, rue du Long-Pont, après la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la *Henriade* : il n'y en a plus chez les libraires ; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

## L E T T R E L X X I X.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le... juin.

**D**E longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature

vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remerciemens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poètes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure; *primò vivere, deindè philosophari*. Vous serez surpris qu'un poète vous écrive de ce style; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, Monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours disposé



— à vous donner toutes les marques de l'estime  
1733. et de la reconnaissance avec lesquelles je  
suis, &c.

## L E T T R E L X X X.

A M. D E C I D E V I L L E.

Ce premier juillet.

**J**E viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre *Pascal*. Le projet est hardi, mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort; et je crois qu'il a tort très-souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des *Provinciales* que j'écris, c'est contre l'auteur des *Pensées*, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressembraient, mon cher *Cideville*, *M. Pascal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot fatirique

de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. 1733.  
 Je ne fais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela fera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coercuit*; car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

*Cum publicas res ordinariis*

*Cecropio repetes cothurno.*

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

1733.

## L E T T R E L X X X I.

A M. D E C I D E V I L L E.

3 juillet.

J E vous donne, mon cher ami, plus de soins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Pascal*. J'examine scrupuleusement mes petites remarques lorsque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands-hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps; les plus robustes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer *Pascal*.

J'envoie à *Fore* la dernière épreuve des Lettres, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. J'ai quelques scrupules sur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolastiques; et ce ne fera qu'après leur examen et  
leur

leur décision que je hasarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres , d'en suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage; il y aura beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre, ainsi nous avons pour le moins un bon mois devant nous. 1733.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître sur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le *Pour et Contre*, dont je vous ai parlé, n'est point de l'abbé *Desfontaines*; il est réellement du bénédictin défroqué, auteur de *Cléland* et des *Mémoires* d'un homme de qualité. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de *Zaïre*, puisque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je sache confondre  
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du *Journal*, où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de

*Corresp. générale.* Tome I. \* Q

— vous comme une lettre de ma maîtresse que  
1733. l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philosophe *Formont*; il n'est pas d'avis que j'arguementte cette fois-ci contre *Pascal*, mais le livre était trop court; et d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces... de révérends pères.

*Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.*

*Vale, et amantem tuî semper ama.*

On répète à la comédie française une *Pélopée* de l'abbé *Pellegrin*; et aux italiens, une comédie intitulée le Temple du Goût, où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothèque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothèque serait trop mauvaise.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jéliotte*, qui est étonnante. Notre petit *Tribon* est enterré de cette affaire-là. Pour mademoiselle *Pélessier*, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de *Brassac* la . . . . . On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

A M. BAINAST, à Abbeville.

Paris, 9 juillet.

J'AI senti assurément plus de joie, Monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant le Temple du Goût. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel faut nous avons fait, mon cher Monsieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût! Assurément cette dame *Alain* ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très-initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des schismes dans notre Eglise, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Pélisson*. On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on



—  
1733. m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire de la nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade est mon fils bien-aimé; et que si vous avez quelques bontés pour lui, le père y fera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, &c.

## L E T T R E L X X X I I I .

1733.

A M. T H I R I O T , à *Londres*.

Paris, le 14 juillet.

J E reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les *Pensées* de M. *Pascal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. *Pascal*, qui contiennent environ six feuilles d'impression, feront mieux reçues qu'une nouvelle édition du *Temple du Goût*. De plus, les libraires peuvent imprimer le *Temple du Goût* sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des *Pensées* de M. *Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Pascal*, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer : j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je

— vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai  
 1733. reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre  
 jusqu'à la réception de ce paquet, alors vous  
 conformerez votre préface aux choses que  
 contiendra votre volume ; et si vous m'en  
 croyez, vous garderez l'édition du Temple  
 du Goût, pour le joindre à mes petites pièces  
 fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réserver l'impression de mon  
 petit Anti-Pascal pour une seconde édition,  
 parce que si l'on doit crier, j'aime bien mieux  
 qu'on crie contre moi une fois que deux, et  
 qu'après avoir parlé si hardiment dans mes  
 Lettres anglaises, venir encore attaquer le  
 défenseur de la religion et renouveler les  
 plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux  
 persécutions dont la dernière pourrait être  
 d'autant plus dangereuse, que la première ne  
 fera pas, sans doute, sans une défense expresse  
 d'écrire sur ces matières, comme on défendit  
 à la comtesse de *Pimbèche* de plaider de sa vie.

Ma seconde raison est que ceux qui auraient  
 acheté la première édition, qui se vendra  
 assez cher, seraient très-fâchés d'être obligés  
 de l'acheter une seconde fois pour une petite  
 augmentation ; et que les misérables insectes  
 du Parnasse ne manqueraient pas de dire que  
 c'est un artifice pour faire acheter deux fois  
 le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là. 1733.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle Sallé (\*), je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition : de plus, la petite épître à mademoiselle Sallé, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle ? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie, aux Lettres et à l'Anti-Pascal. Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne sera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content de sa fortune, si, &c.* Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais : surtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit, quatre lignes plus haut, que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je suis très-content de votre manière

(\*) Voyez volume d'Épîtres.

— d'écrire, et aussi fatigait de votre style, que  
1733. honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagnesi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Aristophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par *Romagnesi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers, me feront plus de tort que les *Romagnesi* et les *Lélio* ne me feront de mal; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

## L E T T R E L X X X I V.

A M. THIRIOT, à Londres.

Paris, 24 juillet.

J E ne suis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France.

Croiriez-vous

Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux me persécute pour ce malheureux Temple du Goût, comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape ? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (\*) des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaises. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément ; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'Alcoran. Je voudrais que toutes les criaileries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur le Temple du Goût, fussent un peu calmées avant que les Lettres

(\*) L'abbé Prévost.



1733. anglaises parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais ; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais , avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas , nous ferons à temps de faire des cartons , s'il est besoin , pour le bien de l'ouvrage , et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout , mon cher *Thiriot* , ne manquez pas de mettre expressément dans la préface , que ces lettres vous ont été écrites , pour la plupart , en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps -là , dans la maison de notre cher et vertueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit , ayant même été imprimé en anglais , et étant près de l'être en français , vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal , j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire , et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au Ciel que je pusse vivre avec mon cher *Thiriot* dans un pays libre ! Ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, 1733.  
 Eryphile, Adélaïde; je vous enverrai aussi  
 une épître sur la calomnie, adressée à madame  
*du Châtelet*. A propos d'épître, dites à M. *Pope*  
 que je l'ai très-bien reconnu in his essay on  
 man; t'is certainly his stile, now and then.  
 there it is some obscurity. But the whole is  
 charming.

Je crois que vous verrez dans quelques  
 mois le marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et  
 le *Sophocle* de Vérone. Vous ferez bien con-  
 tent de son esprit et de la simplicité de ses  
 mœurs. J'attends de vos nouvelles.

## L E T T R E L X X X V.

A M. D E F O R M O N T.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

J E compte, mon cher *Formont*, envoyer par  
*Jore*, à mes deux amis et à mes deux juges  
 de Rouen, de gros ballots de vers de toute  
 espèce; mais il faut, en attendant, que je  
 prenne quelques leçons de prose avec vous.  
 Je ne crois pas que nos Lettres anglaises  
 effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de  
 les tenir prêtes pour les lâcher quand cela fera  
 indispensable; mais j'attendrai que les esprits

1733. — soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à *Jore*, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous ferons à peu-près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes petites-maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre *M. Locke*? Qui osera dire qu'il est impossible que la matière puisse penser?

Quoi, *Mallebranche*, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé *Descartes*, *Mallebranche* et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très-vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui , après tout , font seuls à la longue la réputation des ouvrages , me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Pascal*. Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé ; et les gens circonfpects me fauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des miracles et celui des prophéties , deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver , quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Pascal* , éclipcée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées ! En vérité , les prophéties qu'il cite ressemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas* ; et cependant , à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé , un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

*O mentes hominum , ô quantum est in rebus inane !*

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela , d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en font pas dignes. Que vous êtes sage , mon cher *Formont* ! Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses , vous ne vous embarrassez pas de

— 1733. les faire remarquer : et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis ; malheureux qui ne vit que pour le public ! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami *Cideville*, de ferrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que *Jore* vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une Pélopie de l'abbé *Pellegrin* qui réussit. *O tempora ! ô mores !* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher *Formont*, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Adieu ; aimez-moi, écrivez-moi souvent ; vous n'avez rien à faire.

## L E T T R E L X X X V I .

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremond* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de



— mourir moins sottement que lui , et de n'être  
1733. point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas assurément , pour trois ou quatre feuillets d'impression , me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment , mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires , d'ouvriers , d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe *Formont*.

Adieu ; je ne fais pas encore si *Linant* fera un grand poète , mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.

## L E T T R E L X X X V I I .

A M. T H I R I O T .

Ce 28 juillet.

**J**E reçois , ce mardi 28 juillet , votre lettre du 23. Premièrement , je me brouille avec vous à jamais , et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous

parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche ; je veux seulement les défabuser. 1733.  
 Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infames fauffetés. (\*)

Je n'ai point vu le garde des sceaux , mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen , dans la fausse supposition que les Lettres anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez , mon cher *Thiriot* , vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés , au contraire , faites-les meilleurs , et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût , dites de ma part , mon cher ami , au tendre et passionné auteur de *Manon Lescaut* , que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah ! mon ami ; mériterais-je votre estime , si j'avais , de gaieté de cœur , retranché mademoiselle *le Couvreur* et mon cher *Maisons* ? Non , ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me seront toujours

(\*) Voyez la lettre du 5 août.

— 1733. si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère ; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris ; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout ; je ne suis pas sûr de ma liberté ; on me persécute ; on me fait tout craindre, et pourquoi ? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je dois dire,

*Frango, miser, calamos, vigilataque carmina dele.*

LETTRE LXXXVIII. 

---

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au soir, 28 juillet.

J E reçois votre lettre, charmant ami, j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens ; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre ; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,  
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.

Cela est très-vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de

— 1733. *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre *Linant*; mais, en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très-beau sujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son *Sabinus* qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

L E T T R E L X X X I X. 1733.

A M. D E C I D E V I L L E.

2 août.

Vous m'avez cru peut-être embaillé, mon cher ami. J'étais bien pis ; j'étais malade et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse écrire dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de fanté. Je n'ose vous envoyer mon épître à *Emilie* sur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu ; et que si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penserait sur vous comme moi.

Vous savez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup : et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple



— 1733. régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à mesure; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les prémices de tout ce que nous faisons. Il est bien mal logé chez moi; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collège. Il va incessamment vous faire une tragédie; il bégaye comme l'abbé *Pellegrin*; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui; mais il faut croire qu'il fera meilleur poète.

Dites donc à notre philosophe *Formont* qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre allégorie? Adieu; je vous embrasse.

## L E T T R E X C.

1733.

A M. T H I R I O T.

Ce 5 août.

J E vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité ou de penser que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez, ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuscrit* ! Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire ? monsieur le garde des sceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Pallu, monsieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon consentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que lorsque

— 1733. les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition ( si mal faite ). Parlez à M. Rouillé, parlez à M. Hérault, à M. d'Argental, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit*, est une calomnie indigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne fais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur le champ pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent, se déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi  
d'une

d'une manière défagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris ; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

1733.

## L E T T R E X C I.

A M. D E C I D E V I L L E.

15 septembre.

**E**H bien, mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni Adélaïde, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et *Linant* m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

*Jore* devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé *Vanneroux*, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que *Desgrets*, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si *Jore* n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises, que l'on croit ici l'ouvrage dumalin. *Jore* jure qu'il est innocent, qu'il ne fait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne fais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un seul exemplaire

de cet ouvrage , assurément il sera perdu , lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point ; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire ; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi , si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres. 1733.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière - Bourdet ? qu'il serait doux de nous y revoir ! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent , et venir manger ses canetons chez lui ?

Je reste constamment dans mon hermitage , vis-à-vis Saint - Gervais , où je mène une vie philosophique , troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir , mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté , et que le plus beau privilège de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat*. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers , que l'on ne peut quitter , et dans lequel il est si dangereux de vivre ?

*Thiriot* jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux ; et moi je suis en transe à Paris : *laudantur ubi non sunt , cruciantur ubi sunt*. Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive



— 1733. des lettres des pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à *Descartes* sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très-chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et quand un ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point *Linant* de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains : *oportet illum crescere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

## L E T T R E X C I I .

1733.

A M. D E C I D E V I L L E .

Ce 26 septembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui ; mais , à parler sérieusement , il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués , fans qui la poésie est un bien méchant métier ; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles , quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur , et à peine fait-il le latin. Si vous l'aimez , mon cher *Cideville* , prenez garde de gâter , par trop de louanges et de caresses , un jeune homme qui , parmi ses besoins , doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup , et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien , je lui donnerais d'autres conseils , ou plutôt je ne lui en donnerais point du tout ; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire , que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce.

*Vale , amice.*

1733.

## L E T T R E X C I I I .

A M. B E R G E R .

Octobre.

**J**E suis très-fâché, Monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la fanté par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous ? Comment va l'opéra de *Rameau* (17) ? Soyez donc un

(17) Hyppolite et Aricie. L'abbé *Pellegrin*, auteur du Poëme, se défiant des talens du musicien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non succès; mais à la première répétition il courut embrasser *Rameau*, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. *Rameau* n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par son traité de l'harmonie. M. de *Voltaire*, plus pénétrant que *Pellegrin*, avait donné à *Rameau* sa tragédie de Samson, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation, sous prétexte que le sujet était sacré, quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephthé, aux français Athalie, et qu'on eût permis à *Romagnesi* de travestir en arlequinade ce même sujet au théâtre italien. On verra dans les années suivantes que M. de *Voltaire* espéra long-temps d'obtenir justice; mais ce fut en vain. *Rameau* alors employa une grande partie de la musique de Samson dans l'acte des Incas et dans Zoroastre.

peu, avec votre ancien ami, le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous. 1733.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . . .  
. . . . .

MAIS quand pourrai - je donc, mon très-cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen ? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services ; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je suis comme une bégueule, qui me laisse aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne suis pas si bégueule ; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public :

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience

— que je ne suis pas si malheureux que vous  
1733. le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers  
d'Horace :

*Non tumidis agimur velis aquilone secundo ;  
Non tamen adversis ætatem ducimus austris ,  
Viribus , ingenio , specie , virtute , loco , re  
Extremi , primorum extremis usque priores.*

Mais voilà mon seul embarras, et ma petite fanté est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions défagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne ;  
J'ai bien peu de tempérament ;  
Mais ma maîtresse me pardonne ,  
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu ; je vous embrasse. *Linant* vous écrit.  
Il n'y a rien de nouveau encore ; on ne fait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année.

LETTRE

## L E T T R E X C V.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

AUJOURD'HUI est partie par le coche certaine Adélaïde du Guesclin, qui va trouver l'intime ami de son père, avec des sentimens fort tendres, beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux *Cideville* lui dira tous ses défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

*Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum;*

*Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit carissimus.*

J'attends votre allégorie; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je parle souvent de vous avec *Linant*. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre

*Corresp. générale. Tome I. \* T*



— charge, loin de rebuter votre muse, l'encou-  
 1733. ragent et l'animent; vous sortez du temple  
 de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne  
 fais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de  
 votre société et de vos conseils, mais je n'ai  
 encore rien vu de lui. Il y a deux ans que  
 je lui ai fait donner son entrée à la comédie,  
 sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai  
 enfin fourni un sujet au lieu de son *Sabinus*,  
 qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas  
 seulement mis par écrit le plan que je lui  
 ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille  
 pas, car il me semble qu'étant un peu fier  
 et très-gueux, si avec cela il est paresseux  
 et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir  
 bien misérable. Il a eu le malheur de se  
 brouiller chez moi avec toute la maison: cela  
 met, malgré que j'en aye, bien du défagré-  
 ment dans sa vie. Celui qui se mêle de mes  
 petites affaires, et sa femme s'étaient plaints  
 souvent de lui. Je les avais raccommodés;  
 les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence  
 de retour. Cela me fâche d'autant plus que  
*Linant* en souffre, et que, malgré toutes  
 mes attentions, je ne peux empêcher mille  
 petits défagréments que des gens, qui ne sont  
 pas tout-à-fait mes domestiques, sont à portée  
 de lui faire essuyer sans que j'en sache rien.  
 Je vous rends compte de ces petits détails

parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour propre. — 1733.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux, mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas; et il lui fera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

1733.

## L E T T R E X C V I.

A M. L' A B B É D E S A D E.

A Paris, le 3 novembre.

**V**ous m'avez écrit, Monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écriviez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir facrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très-souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

Les petits vers sur le mariage de M. de *Sade* ne sont bons que pour votre trinité indulgente (19); je vous destinai des vers un peu plus ampoulés: c'est une nouvelle édition de la *Henriade*. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une *Henriade* pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les *Poésies mêlées*, vol. de *Contes*, &c.

à présent m'adresser pour ne pas perdre le  
vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous  
défaire de moi pour me donner à M. de  
*Caumont*, comme on donne sa vieille maî-  
tresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je  
vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai  
pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce  
que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en  
français, parce que je ne veux point être  
brûlé sitôt.

1733.

Comment ! M. de *Caumont* fait aussi l'anglais !  
Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'ap-  
prendrez sûrement, car madame *du Châtelet*  
l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà  
tout courant : elle n'a eu que cinq leçons  
d'un maître irlandais. En vérité madame *du*  
*Châtelet* est un prodige, et on est bien neuf à  
votre cour.

Voulez-vous des nouvelles ? le fort de Kehl  
vient d'être pris ; la flotte d'Alicante est en  
Sicile ; et tandis qu'on coupe les deux ailes  
de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne,  
le roi *Stanislas* est plus empêché que jamais.  
Une grande moitié de sa petite armée l'a  
abandonné pour aller recevoir une paye plus  
forte de l'électeur-roi.

Cependant, le roi de Prusse se fait faire  
la cour par tout le monde, et ne se déclare  
encore pour personne. Les Hollandais veulent

— 1733. être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle *Petit-Pas*, et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ses impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous ferez las de toute autre chose, souvenez-vous que *Voltaire* est à vous toute sa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

## L E T T R E X C V I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Paris, le 6 novembre.

A I M A B L E ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de très-beaux vers, pleine de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie.

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est *Vendôme* qui parle à *Adélaïde*, au second acte. 1733.

Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.  
 Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose;  
 Non, tu ne me dois rien : dans tes fers arrêté,  
 J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.  
 Te servir en esclave est ma grandeur suprême,  
 C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime.  
 Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,  
 Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,  
 Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,  
 Mes sentimens, ma gloire, et mon ignominie.  
 Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,  
 Toutes les passions font en moi des fureurs.  
 Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une antichambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail sont des ornemens presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de *Virgile* et de



— 1733. *Racine*, les éclairs et les raisonnemens de *Corneille*, ne feraient pas réuffir l'ouvrage. Tous mes amis m'affurent que la pièce est touchante, mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde. C'est à eux à me parler; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la tiffure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Despréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? pourquoi différens climats dans une montagne? pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au

sommet ? Une allégorie ne doit point être recherchée , tout s'y doit présenter de soi-même , rien ne doit y être étranger. Enfin , quand cette allégorie ferait juste , et que vous en auriez retranché les longueurs , il resterait encore de quoi dire , *non erat his locus*.

---

 1733.

Votre ouvrage ferait , je crois , charmant , si vous vous renfermiez dans votre première idée ; car de quoi s'agit-il ? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez - moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillese heureuse ; alors chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie , et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit , comme mon cher *Cideville* , jouissent des biens acquis dans leur jeunesse , et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste ; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface , une digression qui absorbe le fonds de la chose. Na'yez simplement que votre sujet devant les yeux , et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi , envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde* ; mais surtout ne gêtez point *Linant*. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri , logé , chauffé , blanchi , vêtu , et je fais qu'il

1733. a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. Encouragez - le et grondez - le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

## L E T T R E X C V I I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Ce 15 novembre.

V O Y E Z , mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle *du Guesclin*; mais puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'est pas à beaucoup près si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de

frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu *Nemours* après que le *Vendôme* a saisi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de *Nemours* est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de *Nemours* en affaiblissant celui de *Couci*. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que *Couci* ne se trouve avec *Nemours* qu'à la fin de la pièce. 1733.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de *Charles VI*, de cette mégère *Isabeau*, de ce grand-homme *Henri V*; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose. Quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand *Nemours* et *Vendôme* se voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et de *Charles VII*; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux

—  
1733. amoureux comme des fous. Peut - on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion ? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très - bien senti l'horreur de l'action de *Vendôme*. Il semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne fais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne suis pas trop content ; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie ; qui voit sa maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la

fois ; je n'ai pas un moment de vide , les jours sont trop courts ; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous ! ils me paraîtraient alors bien plus courts. 1733.

Nous avons relu votre allégorie ; nous persistons dans nos très - humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles , *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale, et me ama.*

## L E T T R E X C I X.

A M. B R O S S E T T E.

Le 22 novembre.

**J**E regarde , Monsieur , comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui , bien que très-fautive , ne laisse pas d'avoir quelque singularité , à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent , et dans laquelle on a de plus imprimé mon Essai



— 1733. sur l'Europe, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines* l'avait traduit d'après mon essai anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je fais que vous êtes en commerce avec *Roussseau*, mon ennemi; mais vous ressemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtisé à la fois par *César* et par *Pompée*. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que *Roussseau* eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, Monsieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de *Caumont*: c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, Monsieur, pour vous envoyer  
des vers ! 1733.

*Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :  
. . . . . Scvit toto Mars impius orbe.  
. . . . . Et carmina tantum  
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum  
Chaonias, dicunt, aquila veniente columbas.*

On a pris le fort de Kehl, on se bat en  
Pologne, on va se battre en Italie.

*I nunc et versus tecum meditare canoros.*

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais  
c'est avec des dévots comme vous, que j'aime  
à réciter mon bréviaire.

## L E T T R E C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

**I**L y a cinq jours, mon cher ami, que je  
suis dangereusement malade d'une espèce  
d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni  
de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir  
votre lettre et le commencement de votre

— 1733. nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon*, tenez-vous en à votre premier sujet ; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage fera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre ; mais c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu ? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de déman-gaïson de briller ; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres, quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner ; mais . . . *petimusque, damusque vicissim*. Celui qui écrit, est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que

vous

vous me donnez sur Adélaïde font d'un homme bien fain ; mais , pour parler sans figure , je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce ; *jacta est alea*. 1733.

Adieu ; dites à M. de *Formont* combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

## L E T T R E C I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris , le 5 décembre.

J'AI été bien malade , mon très - cher ami ; je le suis encore ; et le peu de forces que j'ai , c'est l'amitié qui me les donne ; c'est elle qui me met la plume à la main , pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi , et m'a confirmé dans l'opinion où je suis , qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissé croître , sans y penser , autour de l'arbre que vous plantiez , il n'en croîtra que mieux , et n'en fera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie : foyez moins prodigue , et vous ferez beaucoup plus riche. Vous en convenez.

*Corresp. générale.* Tome I. \* V

— 1733. Voici donc quel ferait mon petit avis pour  
arranger les affaires de votre grande maison.  
J'aime beaucoup ces vers :

*J'étais encor dans l'âge où les désirs  
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, &c.*

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raison*; et cela, bien clairement, bien nettement et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps* dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les fots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin faisant, et que tout, en poésie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra

la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement; 1733.  
je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous embrouillerais dans vingt lettres. J'entreprendrais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennobler le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de *Samson* pour *Rameau*? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

*Linant* renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*



1733.

## L E T T R E C I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Le 27 décembre.

**M**ON aimable *Cideville*, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des fâces, et de vous délasser de la chicane avec l'amour; pour moi je suis bien malade depuis quinze jours; je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi, ce que les *belles* sont pour vous; elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé. L'esprit est peut-être aussi juste au milieu des souffrances du

corps , mais il peut manquer de chaleur ; aussi —  
 dès que je sentirai ma machine totalement 1733.  
 épuisée , il faudra bien renoncer aux ouvrages  
 d'imagination ; alors je jouirai de l'imagination  
 des autres , j'étudierai les autres parties de  
 la littérature qui ne demandent qu'un peu de  
 jugement et une application modérée ; je  
 ferai avec les lettres ce que l'on fait avec  
 une vieille maîtresse pour laquelle on change  
 son amour en amitié.

*Limant* , qui se porte bien et qui est dans la  
 fleur de l'âge , devrait bientôt prendre ma  
 place ; mais il paraît que sa vocation n'est  
 pas trop décidée. Cette tragédie promise depuis  
 deux ans , à peine commencée , est abandon-  
 née. Il renonce aux talens de l'imagination  
 pour ne rien apprendre ; il devient , avec de  
 l'esprit et du goût , inutile aux autres et à soi-  
 même. Sa vue ne lui permet pas , dit-il ,  
 d'écrire ; son bégaiement l'empêche de lire  
 pour les autres. De quelle ressource fera-t-il  
 donc , et que faire pour lui , s'il ne fait rien ?  
 Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de  
 son état , et de n'avoir pas le talent de s'en  
 tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de  
 rester chez sa mère , que de venir ici pour se  
 dégoûter de sa profession , sans en savoir  
 prendre aucune. Vous serez responsable à  
 DIEU d'en avoir voulu faire un homme du

— monde ; vous l'avez jeté dans un train où il  
 1733. ne peut se tenir ; vous lui avez donné une  
 vanité qu'il ne peut justifier et qui le perdra.  
 Il aurait raison , s'il avait dix mille livres de  
 rente ; mais n'ayant rien il a tort.

Adieu ; je souffre cruellement. *Vale , et me  
 ama.*

## L E T T R E C I I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Paris , le 27 février.

**M**ON tendre et aimable ami , j'ai été bien  
 consolé dans ma maladie en voyant quelque-  
 fois votre ami du *Bourgtroulde* ; il est mon  
 rival auprès de vous , et rival préféré ; mais  
 je n'étais point jaloux. Nous parlions de  
 mon cher *Cideville* avec un plaisir si entier et  
 si pur ! nous nous entretenions de l'espé-  
 rance de vivre un jour à Paris avec lui , et  
 aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me  
 mande qu'en effet il pourra venir bientôt.  
 Cela est - il bien vrai ? puis - je y compter ?  
 Ah ! c'est alors que j'aurai de la santé , et  
 que je ferai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même  
 samedi dernier à l'enterrement d'Adélaïde ,

dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mien , et je suis fort content du parterre qui reçut Adélaïde mourante , et *Voltaire* ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis ; mais , malgré cette rechute , je veux aller au plus vite chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant , disons un petit mot d'Adélaïde. —  
1733.

On ne se plaint point du duc de *Nemours* ; on s'est récrié contre le duc de *Vendôme*. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de cœur , un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de cette idée ; mais nosseigneurs les courtisans , qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vite , persistent encore dans leur reproche. Pour moi , s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques , je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie , parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

Un historiographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc , et que c'était le duc de Bretagne *Jean* , et non le comte de *Vendôme* , qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela ; et si la pièce est intéressante , peu lui importe que son plaisir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*.

1733. Mais ce *Vendôme* n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. *Couci* vient encore prouver à notre homme, qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur *Dufresne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première représentation, est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à *Linant* qu'il a besoin d'avoir une conduite très-circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit

dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité et la nécessité de travailler ; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la comédie ; il y va tous les jours, sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien ; et il se croit un personnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez ; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

## L E T T R E C I V.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

**M**ON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiselle de *Guise* ; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie : le dénouement va se faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poètes sont plus dans l'usage de faire des

Corresp. générale. Tome I. \* X



— 1734. épithalames que des contrats ; cependant j'ai fait le contrat , et probablement je ne ferai point de vers. Vous savez ce que dit madame de *Murat* :

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame  
 Le dieu d'amour et les neuf doctes sœurs ;  
 C'est le sort des amours , et celui des auteurs ,  
 D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure , mon aimable *Cideville* ; j'envoie devant , tragédie , opéra , versiculets , et *totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands , vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Resnel*, autre normand , traducteur de *Pope*, homme qui fait penser , sentir et écrire ; est ou doit être à Rouen ; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était ; il le verra , et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en faisant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent supérieur , mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même ;

plein de goût et d'esprit , d'imagination , il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la forte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains , mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui , mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont*.

Adieu ; je vous aime avec tendresse. Je pars.  
*Valete curæ.*

## L E T T R E C V.

A M. D E F O R M O N T.

Avril.

**P**HILOSOPHE aimable , à qui il est permis d'être paresseux , fortiez un moment de votre douce mollesse , et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande , et vous en conviendrez , que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc souvent pour l'encourager , et renvoyez - le - moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les

— 1734. cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* est le meilleur sophiste qui ait jamais été, *Mallebranche* le romancier le plus subtile, et *Locke* l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ouvrage; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

*Clarke*, dans son second chapitre de l'existence de DIEU, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela par ce seul argument, que si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivites, il y a quelque temps, que *Locke* était le premier qui

eût hafardé de dire que DIEU pouvait communiquer la pensée à la matière. *Hobbes* 1734. l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il ferait absurde d'affirmer que la matière pense, mais il ferait également absurde d'affirmer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les Lettres philosophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de DIEU, qui sont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Eglise gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne fais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa

— 1734. vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault* ; et par un miracle , plus grand que tous ceux de S' *Paris* et des apôtres , il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour, Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

## L E T T R E C V I.

A M. D E F O R M O N T.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

O N ne peut , mon cher *Formont* , vous écrire plus rarement que je fais , et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir , et l'autre à étudier ou à rimailier , et il se trouve que la journée se passe sans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous ferez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne ! moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen ; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiselle de *Guise* , et qu'il a fallu dans les règles être de

la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour  
voir un homme coucher avec une femme. —  
C'était bien la peine d'aller si loin ! 1734.

Mais voici bien une autre besogne. On vend  
mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on  
m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moin-  
dre signe de vie. On a l'insolence de mettre  
mon nom à la tête, et malgré mes prières réi-  
térées de supprimer au moins ce qui regarde  
les Pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre  
aux autres. Les dévots me damnent; mes  
ennemis crient, et on me fait craindre une  
lettre de cachet, lettre beaucoup plus dan-  
gereuse que les miennes. Je vous demande  
en grâce de me mander ce que vous pourrez  
savoir. *Jore* est-il dans votre ville? est-il à  
Paris? Pourrait-on au moins faire savoir  
mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscre-  
tion de débiter cet ouvrage sans mon consen-  
tement? Pourrait-on au moins supprimer  
mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami.  
Je suis bien fou de me faire des affaires pour  
un livre.



1734.

## L E T T R E C V I I .

A M. D E M A U P E R T U I S .

A Montjeu par Autun , 29 avril.

VOTRE géomètre (20) , Monsieur , vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence ; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aie à Londres ou à Basse , tandis que vous ferez à Paris avec madame *du Châtelet*.

Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler ! En vérité , je crois qu'on fera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens , mallebranchistes , jansénistes , tout se déchaîne contre moi ; mais j'espère en votre appui : il faut , s'il vous plaît , que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton* , et un apôtre de votre trempe avec une disciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de *Maupertuis* avait donné quelques leçons de géométrie.

plus monsieur le garde des sceaux que les raisonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe : il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public ; il me suffisait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public ? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage ? Y aurais-je ajouté la lettre sur *Pascal*, que j'avais fait supprimer même à Londres ?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce *Pascal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse . . . Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie ; mais laissez-moi faire . . . (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me fera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'est triste d'être persécuté par les fots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre ; mais quand on

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de *Maupertuis*, apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.

— écrit en présence de madame *du Châtelet*, on  
1734. ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu ; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi , ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres , ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie , comme si j'étais digne de votre commerce.

## L E T T R E C V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

ON dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge , et qu'on dénonce à votre sénat ces Lettres anglaises , comme un mandement du cardinal de *Bissy* ou de l'évêque de *Laon*. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce , souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable ,  
Propice à l'innocence , au crime redoutable ,  
Qui , des lois de son prince et l'organe et l'appui ,  
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui , &c.

( 22 ) Conseiller honoraire du parlement de Paris , et depuis ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

Je me flatte qu'en ce cas les présidens —————  
*Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, se joindront à 1734.  
vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par  
lequel il sera dit que *Rabelais*, *Montagne*,  
l'auteur des *Lettres persanes*, *Bayle*, *Locke*,  
et moi chétif, ferons réputés gens de bien, et  
mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de *Pont-de-Vesle* (\*) ? d'où  
vient que je n'entends plus parler de lui ?  
n'est-il point à *Pont-de-Vesle* avec madame  
votre mère ?

Si vous voyez M. *Hérault*, fachez, je vous  
en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la  
bastille ; et encouragez ledit M. *Hérault* à me  
faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre  
*Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humaine-  
ment me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je  
vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher  
d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand  
je donnai permission, il y a deux ans, à *Thiriot*  
d'imprimer ces maudites *Lettres*, je m'étais  
arrangé pour sortir de France, et aller jouir,  
dans un pays libre, du plus grand avantage  
que je connaisse, et du plus beau droit de  
l'humanité, qui est de ne dépendre que des  
lois et non du caprice des hommes. J'étais

(\*) Frère de M. d'*Argental*.

— 1734. très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion, m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du Châtelet*, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses; si M. de *Chauvelin* s'adoucit, si M. *Rouillé* peut me

fervir auprès de lui , si M. l'abbé de *Rothelin* —  
peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas 1734.  
trop me remuer dans ces commencemens , et  
que je dois attendre du temps l'adoucissement  
qu'il met à toutes les affaires ; mais aussi il  
est bon de ne pas m'endormir entièrement , sur  
l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me  
donniez de me rendre en diligence à Auxone ;  
tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vite  
en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle  
pour la prison ; je suis malade ; un air enfermé  
m'aurait tué ; on m'aurait peut-être fourré  
dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les  
ordres étaient durs , c'est que la maréchaussée  
était en campagne.

Ne pourriez - vous point favoir si le garde  
des sceaux a toujours la rage de vouloir faire  
périr à Auxone un homme qui a la fièvre et  
la dyssenterie , et qui est dans un désert. Qu'il  
m'y laisse , c'est tout ce que je lui demande ,  
et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne.  
Adieu ; je ferai toute ma vie pénétré de la  
plus tendre reconnaissance. Je vous ferai atta-  
ché comme vous méritez qu'on vous aime.



1734.

## L E T T R E C I X.

A M. D E C I D E V I L L E.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette espérance; cependant, à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, avec mon nom à la tête, et avec la lettre sur *Pascal*. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à *Demoulin*, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur le champ l'édition à M. *Rouillé*. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à *Jore*, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que s'il veut se sauver et moi aussi,

il faut qu'il remette entre les mains de *Demoulin* —  
 ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser 1734.  
 au plus vîte le garde des sceaux par ce sacrifice.  
 Cependant il part une lettre de cachet, le 4  
 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je  
 tombe malade en chemin; voilà mon état,  
 voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous  
 pouvez engager la femme de *Jore* à sacrifier  
 cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le  
 reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu  
 l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire  
 en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de  
 vos amis depuis long-temps, je vous ai prié  
 de faire chercher à Rouen l'édition de ces  
 Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en  
 étaient chargés, à la remettre, &c.; ou bien  
 voudriez-vous faire écrire le premier prési-  
 dent? il s'en ferait honneur, et il ferait voir  
 son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on  
 établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût  
 le premier président, je crois que cela me  
 ferait grand bien, si le garde des sceaux pou-  
 vait savoir, par ce canal et par une lettre écrite  
 à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai,  
 pour faire chercher l'édition à quelque prix  
 que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à  
 votre tendre amitié. Votre esprit et votre

— cœur font faits pour ajouter au bonheur de  
1734. ma vie quand je suis heureux, et pour être  
ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons furement des Samson et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

## L E T T R E C X.

A M. D E C I D E V I L L E.

Ce 11 mai, en passant.

J'E n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cents soixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs : *Sacrificia tua non volo*. C'est à lui à voir s'il est coupable,

et

et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, avec mon nom à la tête, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

## L E T T R E C X I.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en ferai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette

*Corresp. générale.* Tome I. \* Y

— 1734. affaire : point de nouvelles ; je ne fais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous savez, est absolument inutile et même très-dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne fais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cents soixante-huit livres ; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. Pasquier, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très-grand besoin, et qui s'en dessaisissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire : il ne faut pas qu'elle soit la victime de son amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié ; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire ; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu ; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Refnel*.

## L E T T R E C X I I .

1734.

A M. D E C I D E V I L L E .

Mai.

**E**H bien, est-il possible que vous vous foyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là ! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien, à son silence. Le scélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *supplément* de la fin, il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux: voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver; et



— que j'ai tellement assuré son innocence aux  
1734. ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchants ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres ; mais il y a des *Cideville*, il y a des *Emilie* ; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire effuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe *Formont*, le tendre et charmant du *Bourgtroulde*, le judicieux et élégant du *Resnel*. Si vous voyez monsieur le Marquis (\*), dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un

(\*) De *Lezeau*.

mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. —  
 N'y viendrez-vous pas ? Adieu ; tout cela ne 1734.  
 m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon  
 quatrième acte.

*Vale, te amo.*

## LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

ENCORE une importunité , encore une  
 lettre. Avouez que je suis un persécutant  
 encore plus qu'un persécuté. La lettre de  
 cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus  
 onyx eliciet cadum.*

Je vous supplie de faire rendre cette lettre  
 à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous  
 l'envoie ouverte ; ayez la bonté d'y voir ma  
 justification , et de la cacheter. Mille pardons.  
 Vraiment , puisqu'on crie tant sur ces fichues  
 Lettres , je me repens bien de n'en avoir pas  
 dit davantage. Va , va , *Pascal* , laisse-moi faire !  
 tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y  
 a pas l'ombre du bon sens. Attends , attends !

Où en sommes-nous , je vous prie ? De  
 grâce , un petit mot touchant cet excommunié.  
 Mon livre sera-t-il brûlé , ou moi ? Veut-on

— que je me rétracte comme *S<sup>t</sup> Augustin*? veut-  
 1734. on que j'aïlle au diable? Ecrivez ou chez  
*Demoulin*, ou chez l'abbé *Mouffinot*, ou plutôt  
 à *M. Pallu*, et dites-lui qu'il me garde un pro-  
 fond secret.

## L E T T R E C X I V.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Basse, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'hon-  
 neur de vous écrire et de vous prier d'engager  
 vos amis à parler à *M. de Maurepas*, ce n'était  
 pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin  
 qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon  
 bon ange; mais mon mauvais ange, par mal-  
 heur, est beaucoup plus puissant que lui.  
 N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux  
 discours qu'on tient à l'égard de ces scanda-  
 leuses Lettres? Madame la duchesse du *Maine*  
 est-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-  
 dessus de *Descartes*? et comment madame la  
 duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées  
 innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue  
 de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que *Pascal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier*, *bel astre*, *merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poétiques, comme *Pascal* l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de DIEU à croix ou pile: enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. — 1734.

De vous dire, Madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais fortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là; et malheureusement ces Lettres paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

1734. Si je ne reviens point, Madame, foyez sûre que vous ferez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à Mons *Rouillé*. Quand il ne ferait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des quiproquo.

## L E T T R E C X V.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 1 juin.

LA dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de *Jore*, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de

de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris. 1734.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi, ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.



1734. — Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr que son édition fera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de faire à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle servira, en premier lieu, à justifier *Jore*, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre: et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait considérablement; ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre; car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambiguës: s'il m'avait fait un mot de réponse,

il m'aurait rassuré , au lieu qu'il m'a laissé —  
 toujours dans l'inquiétude ; et j'ai été incer- 1734.  
 tain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire.  
 Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit.  
 Que lui coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu*  
*ni connu cette édition , et c'est ainsi que je parlerai*  
*toujours ?*

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours , dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais , dit-on , fait faire par *Jore*. A cela , je n'ai autre chose à répondre , sinon que je ne peux changer de langage , que je ne connais pas cette édition plus que *Jore* , que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu , pendant plus d'un an , des exemplaires imprimés des *Lettres philosophiques* , entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre , de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas , pour contenter le ministère , trouver une édition qui n'existe point , et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne

— 1734. — connaissais pas. Le résultat de tout ceci est, qu'il est absolument nécessaire que *Jore* m'instruise de tout ce qui s'est passé ; que de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition ; que du sien, il demeure tranquille ; mais surtout que je sache ce qu'il a dit à M. *Hérault*, afin que je m'y conforme en cas de besoin.

*N. B.* J'apprends dans le moment que mes affaires vont très-bien ; que la découverte de cet imprimeur, qui faisait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification ; que tous les incrédules de la ville et de la cour se font déchainés contre les dévots. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, à Paris.

A M. D E F O R M O N T.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les *Pensées de Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

*Demoulin* m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajouta-t-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas de soupçon. Il voulait par là se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit

— point ; il a même eu l'insolence de dire à  
1734. M. *Hérault* , que c'était chez vous qu'était  
cette édition qu'on débite dans Paris ; et c'est  
sur cette infame calomnie d'un scélérat d'im-  
primeur , ingrat à toutes vos bontés , qu'on  
est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient *Demoulin* ;  
et quand je songe que j'ai trouvé dans les  
exemplaires qu'on vend à Paris , les mêmes  
fautes qui s'étaient glissées dans les premières  
feuilles imprimées autrefois , et depuis sup-  
primées , je suis bien tenté d'être de l'avis de  
*Demoulin*.

D'un autre côté , j'apprends qu'un nommé  
*René Joffe* faisait encore une édition de ce livre,  
laquelle a été découverte. Ce *René Joffe* a été  
dénoncé à *Demoulin* par *François Joffe* son  
parent. Ce *François Joffe* a bien l'air d'avoir  
fait lui-même , de concert avec son cousin  
*René* , l'édition qui a fait tant de vacarme.  
Il y a grande apparence que ce *François Joffe*,  
qui a eu entre les mains un des trois exem-  
plaires que j'avais , et qui me l'a fait relier , il  
y a deux mois et demi , en aura abusé , l'aura  
fait copier , et l'aura imprimé avec *René* ; que  
depuis , la jalousie qu'il aura eue de la deuxième  
édition de *René* , l'aura porté à la dénoncer.  
Voilà ce que je conjecture ; voilà ce que je  
vous prie de peser avec M. de *Cideville*. Vous

pouvez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore*. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais, coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des démarches qu'il a faites : et s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

## L E T T R E C X V I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

Ce 22 juin.

J E reçois, mon cher et judicieux et très-constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec *Jore*.



— 1734. Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point l'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la bastille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin* : *S'il est vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.*

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. Je fais plus; quand je fus certainement qu'il était à la bastille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne fais pas quels indignes mensonges ont employé les interrogateurs, mais je fais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son

honneur et contre son intérêt ; en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler ; elle est d'un conseiller au parlement , ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé*.

---

 1734.

Sur la déposition de ce misérable , M. *Hérault* assura le cardinal de *Fleuri* et M. le garde des sceaux , que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée ; et monsieur le cardinal écrivit , le 28 mai , à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant , madame d'*Aiguillon* et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des sceaux ; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de défaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit , mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par *Demoulin* qui fait mes affaires , mais qui est un peu inattentif. Mon silence fit croire au garde des sceaux que je ne voulais pas plier ; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne , il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grand'chambre , et qui ne rend pas les Lettres philosophiques plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à monsieur le garde des sceaux , et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci , et que faire ?

1734. Premièrement, je conclus qu'il y a des évènements dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces Lettres est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de *Jore* est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bons sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous ferez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (\*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me tombe des mains (23). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu, quel funeste mariage j'aurais fait!

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

(\*) M. de *la Condamine*.

(23) Plusieurs des princes de la maison de *Lorraine* avaient été mécontents de ce mariage; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit sentir durement à M. de *Richelieu*, au camp de *Philisbourg*; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de *Lixen* fut tué.

## A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

**S** I la grand'chambre était composée , Monsieur, d'excellens philosophes , je serais très-fâché d'y avoir été condamné ; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi , quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'*Aristote* , qu'ils aient défendu de donner l'émétique , &c. ; leur intention est toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison ; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique , ils changèrent d'avis , sans pourtant réformer leur jugement ; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure pros crit par un arrêt , et que M. *Silva* ne laisse pas d'en ordonner à Messieurs , quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même chose à mon livre ; peut-être quelque conseiller pensant lira les Lettres philosophiques avec plaisir , quoiqu'elles soient pros crites par arrêt. Je les

— ai relues hier avec attention , pour voir ce  
 1734. qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaifante dont certaines choses y font tournées , aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans , ne peut faire son salut *cum timore et tremore* , et est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si *M. Newton* ne s'était pas servi du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie , toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière ; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris ; et sur cela seul , on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes , j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière , personne n'eût été scandalisé ; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français , qui plaifantait les quakers , qui prenait le parti de *Locke* , et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans *Pascal* , était un athée. Remarquez , je vous prie , si l'existence d'un Dieu , dont je suis réellement très-convaincu , n'est pas clairement admise dans tout mon livre ? Cependant les hommes ,



qui abusent toujours des mots, appelleront également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les Lettres sur *Locke* et sur *Pascal*. 1734.

Ma lettre sur *Locke* se réduit uniquement à ceci : La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à DIEU d'ajouter la pensée à la matière. Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de *Pascal*, le grand point de la question roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je fais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle est très-ingénieuse ; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel quand la religion me l'a révélé ; mais je ne crois point les androgynes quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet ; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la



— 1734. sainte Ecriture me difait ce dernier fait , je le croirais ; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Ecriture pour le croire , et que ma raison ne fuffifait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Ecriture au-deffus de la raison ? Je défie , encore une fois , qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à *Pascal*. Je vous prie de conférer fur cela avec vos amis , et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet*. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de *Maupertuis* , et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis , avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie ; et quand elle a rendu tous les services imaginables , elle croit n'avoir rien fait ; comme avec son esprit et ses lumières elle croit ne savoir rien , et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés , vous et M. de *Maupertuis* , et foyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle ; il lui faut des courtifans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je fuis touché de ses bontés. Il y

a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles , mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance. 1734.

Embrassez pour moi , je vous prie , l'électrique M. *du Fay* ; et si vous embrassez ma petite sœur , feriez-vous si mal ? Mandez-moi , je vous prie , comment elle se porte. Mille respects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul , &c.

## L E T T R E C X I X.

A M. D E F O R M O N T.

Ce 27 . . . .

**S**I ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles , ils ne pouvaient mieux faire , mon cher et aimable ami , que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma défolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche , et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que

— vous donnez à des fantaisies (\*) qui m'ont  
1734. occupé dans ma solitude , c'est leur faire  
beaucoup trop d'honneur.

*Cui sit mens grandior atque os  
Magna sonaturum , des nominis hujus honorem.*

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioste* que dans celui du *Tasse* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination , lorsque je lui donnerais un essor libre , et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole , et qui n'est point fait pour voir le jour ; mais après tout , on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis , mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis* , je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste ; c'est que leur haine , dont je n'ai jamais connu la cause , est la seule récompense que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux , une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si

(\*) La Pucelle.

on était puissant et heureux ; et dans le même temps , on est accablé sans ressource. La profession des lettres , si brillante , et même si libre sous *Louis XIV* , le plus despotique de nos rois , est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places , ou au sceau , ou dans des académies ; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres infipides. Les bons auteurs du siècle de *Louis XIV* , n'obtiendraient pas de privilège. *Boileau* et *la Bruyère* ne feraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis , et se bien donner de garde de penser tout haut , ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu *M. Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France , nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté , et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence (\*), et voir si je

(\*) Voyez le traité de Métaphysique , Philosophie , tome I.

— 1734. pouvais me faire quelques principes certains. Il ferait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poèmes dans le goût de *l'Arioste* : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à *Emilie*. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu ; je vous aime pour la vie.

## L E T T R E C X X.

1734.

A M A D A M E

## LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champonin*, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante; on jure qu'on battra le prince *Eugène*; on ne le craint pas; mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince *Eugène* viendra se présenter au passage des



— 1734. puits et des fossés , vers les quatre heures du matin , demain vendredi , jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à *Marie* , et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'*Asfeld* , qui est janséniste ; vous savez , Madame , que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge ; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites , et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de DIEU*. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant , on se canonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon , qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne , dont M. de *Bellisle* avait déjà gagné la moitié ; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà , Madame , la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets , pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

## L E T T R E C X X I.

---

1734.

A M. D E F O R M O N T.

Ce 24 juillet.

A H , que j'aime votre leçon !  
 Ah , qu'il est doux d'en faire usage ,  
 Pâmé dans les bras de Manon ,  
 Ou folâtrant avec un page ;  
 De passer les jours doucement  
 A se contenter , à se plaire ,  
 Plutôt que d'aller hautement  
 Choquer les erreurs du vulgaire !

Je n'irai pas plus loin , car voilà , mon cher ami , la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu ; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante , je ne fais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami , dont la dernière lettre est du 27 juin , ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

*Parve , nec invideo , sine me , liber , ibis in ignem.*

— 1734. Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit *Lezeau* que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aïlle à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau, j'en conviens, mais cette gloire est un peu embarrassante; je vous avoue que :

*Nec vixit malè qui natus, moriensque fefellit;*  
*Et benè qui latuit, benè vixit.*

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher *Formont*; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

## L E T T R E C X X I I.

---

1734.

A M. D E F O R M O N T.

D E P U I S que nous ne nous sommes écrits , mon cher *Formont* , j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique ; aussi ai-je fait , au moins en partie , et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse ? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu ? On dit que notre ami *Cideville* est à Paris ; mandez-moi donc l'endroit où il demeure , afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris pendant le seul voyage qu'il y a fait ! Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble dans cette grande ville si peu philosophe ? Quand est-ce donc que nous pourrions dire ensemble avec liberté , qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée , qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière , pour éclairer la terre , ait été faite avant le soleil , et autres hardiesses semblables , pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains fots ?

Faites-moi l'amitié , je vous prie , de me

— 1734. mander ce qu'est devenu *Jore*. Sa famille est-elle encore à Rouen ? Ce misérable *Jore* en a usé bien indignement avec moi , et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je ferai à portée incessamment de lui rendre service , et je le ferai avec zèle , quelques sujets que j'aye de me plaindre de lui.

Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. *Linant* , depuis qu'il a quitté le petit hermitage dont l'hermite était proscrit. Il me semble que c'est pousser la paresse bien loin que de ne pas daigner , en trois mois , écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de souvenir. Mais je lui pardonne , si jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi , mon cher *Formont* ; ne soyez pas si paresseux que le gros *Linant*. Mandez-moi où est notre cher *Cideville* ; adressez votre lettre sous le couvert de *Demoulin* , à Paris , vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu ; vous savez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE

L E T T R E C X X I I I. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

J E reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois ; mais les vôtres me font toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire ? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous (\*). Vous savez que depuis long-temps tous mes desirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ;

(\*) M. de Cideville venait de faire un voyage à Paris.



— enfin , de vous parler et de vous entendre. Je  
1734. ne haïrais pas de passer quelques semaines à  
Canteleu , si on pouvait n'y voir que vos  
amis , et n'y être point décelé par les domes-  
tiques.

J'irais même chez le Marquis , malgré les  
conditions dures qu'il m'impose. Quel bar-  
bare que monsieur le Marquis ! Il ne veut  
point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que  
quelque honnête dévot et quelque bon citoyen  
aura pieusement fait contre moi ; mais je crains  
plus les lettres de cachet que tous les ouvrages  
qu'on peut faire contre les Lettres philoso-  
phiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées  
de Strasbourg , j'en vois une de M. de *Formont* ,  
dans laquelle il me mande que votre parle-  
ment s'est signalé aussi ; mais il ne me mande  
point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux  
qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien  
ces pauvres gens qui ont part à la brûlure : si  
ce saint zèle continue , cela va faire le tour du  
royaume , et on fera brûlé douze fois. Cela  
est assez honorable , entre nous ; mais il faut  
avoir de la modestie.

Pour *Jore* , je le crois en cendres. Je n'en-  
tends point parler de lui. A l'égard de la copie  
de la lettre que je vous envoyai , il y a un

mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *Odi profanum vulgus, et arceo.* 1734.

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

## L E T T R E C X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme qui porte son nom. Mais *Rameau* crie, *Rameau* dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philistin, que si l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samson pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommoqué avec mon samfonet. Allons donc; je vais faire le petit *Pellegrin*, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'opéra, et nous aurons de beaux pfaumes pour ariettes. On

1734. m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot feseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme, et cette formidable place de Philisbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau cœur du quatrain de *la Condamine*.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a engagé *Matignon le Journois* à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires, après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien;

le cœur me conduit , et mon cœur n'entend point raison. Ecrivez-moi , de grâce , vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux ? Avez-vous dit à M. de *Pont-de-Veste* combien je lui suis attaché ? Voyez-vous quelquefois madame *du Châtelet* ? Ecrivez-moi , mon cher ami ; je suis enchanté de vos bontés ; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble , comme deux gouttes d'eau , à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D* ou un *F*. Adieu ; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

## L E T T R E C X X V.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey , ce 30 septembre.

**V**ous attendez apparemment , Messieurs du Rhin , que l'Italie soit nettoyée d'Allemands , pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre , ou peut-être pour que vous publiez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ces montagnes , faisant pénitence comme don *Quichotte* , et

— attendant sa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma  
 1734. solitude, que madame de *Richelieu* devient  
 tous les jours une grande philosophe, et  
 qu'elle a berné et confondu publiquement  
 un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est  
 avisé de disputer contre elle sur l'attraction  
 et sur le vide. Vous allez de votre côté  
 devenir un grand astronome, quand vous  
 aurez le gnomon universel que *Varinge* a  
 promis de faire pour la somme de trois cents  
 cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre  
 savante épouse de presser ledit *Varinge* qui  
 doit travailler à cet ouvrage incessamment,  
 et le livrer au mois d'octobre. Croyez, mon-  
 sieur le Duc, que mon respect pour la phy-  
 sique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de  
 mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous  
 faites à merveille de l'aimer. Il me semble  
 que c'est une science nécessaire pour les sei-  
 gneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus  
 de ressource dans la société, plus amusante  
 et bien moins fatigante que toutes les  
 sciences abstraites. Il y a dans l'histoire,  
 comme dans la physique, certains faits géné-  
 raux très-certains; et pour les petits détails,  
 les motifs secrets, &c., ils sont aussi difficiles  
 à deviner que les ressorts cachés de la nature.  
 Ainsi, il y a par-tout également d'incerti-  
 tude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui,

comme vous , aiment les anecdotes en his-  
toire , sont assez comme ceux qui aiment les 1734.  
expériences particulières en physique. Voilà  
tout ce que j'ai de mieux à vous dire en  
faveur de l'histoire que vous aimez , et que  
madame *du Châtelet* méprise un peu trop. Elle  
traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des  
nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous  
pas disputer un peu contre elle quelque jour  
à Cirey ? Je vais vite vous faire bâtir un appar-  
tement. Je crois que vous reviendrez des bords  
du Rhin

Un peu las de votre campagne ,  
Très-affamé de jeunes . . .  
Et pour des . . . fermes et ronds  
Oubliant toute l'Allemagne.  
Vous m'avoûrez pour le certain  
Que votre bonté passagère  
Se faifira de la première  
Honnête bégueule , ou catin ,  
Sage ou folle , facile ou fière ,  
Qui vous tombera sous la main.  
Mais s'il vous peut rester encore  
Quelque pitié pour le prochain ,  
Épargnez dans votre chemin  
La beauté que mon cœur adore.



1734.

## L E T T R E C X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais sur le chemin de Bruxelles,  
le 4 novembre.

**M** O N cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très-infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne; et puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adressées en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Westphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie (\*); mais j'ai été affligé sans colère, sans croire être trahi, sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner, qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand

(\* ) Madame la marquise du Châtelet.

tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification ? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien ? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple ? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi ferein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges. — 1734.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi ; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu une ancienne lettre de monsieur le commandeur de Solar. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables ; j'en ai vu deux dont je suis presque aussi content que de M. de Solar. Adieu, couple charmant ; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

---

 1734.

## L E T T R E C X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante , mon adorable ami , depuis près d'un mois ; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix , et j'espère qu'enfin cette infame persécution , pour un livre innocent , cessera. Pour moi , je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous , et tels que ceux qui m'ont si bien servi , qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous , si je ne reviens pas sitôt , que je vous envoie certaine tragédie fort singulière , que j'ai achevée dans ma solitude ? C'est une pièce fort chrétienne , qui pourra me réconcilier avec quelques dévots ; j'en ferai charmé , pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau , ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis per-

suadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas fiffée à Paris. J'avais commencé cet ouvrage, l'année passée, avant de donner Adélaïde, et j'en avais même lu la première scène au jeune *Crébillon* et à *Dufresne*. Je suis assez sûr du secret de *Dufresne*, mais je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufresne*, sans que *Crébillon* ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver ferait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspects. Est-il vrai que M. *Pallu* a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

## 1735. LETTRE CXXVIII.

A M. \* \* \*.

A Cirey, le 12 de janvier.

**V**ous ne sauriez croire, Monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Laclède* est placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le savais pas ; c'est sans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'*Argental* bien aise ; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme *Rameau* pour faire de bonne musique.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif*? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de *Villars*? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de *Bervick* est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes

amis. Je ne fais qui fera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce discours , mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a succédé ? Il est déjà connu par un très-beau panégyrique de *St Louis*. Le sujet de *St Louis* était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne dira-t-il pas d'un homme qui , à quatre-vingts ans , prenait le Milanais et entretenait des filles ?

Adieu , Monsieur ; vous savez combien je vous suis attaché.

## L E T T R E C X X I X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam , ce 27 janvier.

R E S P E C T A B L E ami , je vous dois compte de ma conduite ; vous m'avez conseillé de partir , et je suis parti ; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse , et je n'y ai point été : voici le reste que vous ne savez pas. *Rousseau* apprit mon passage par Bruxelles , et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse , que j'avais été condamné à une prison perpétuelle , &c. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi , il s'avise d'écrire que je prêche



——— 1735. l'athéisme à Leyde ; là-dessus il forge une  
 histoire , et on envoie ces contes bleus à  
 Paris , où sans doute la bonté du prochain  
 ne les laissera pas tomber par terre. On m'a  
 renvoyé de Paris une des lettres circulaires  
 qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui  
 est son correspondant à Amsterdam. Ces  
 calomnies si réitérées , si acharnées et si  
 absurdes , ne peuvent ici me porter coup ,  
 mais elles peuvent beaucoup me nuire à  
 Paris ; elles m'y ont déjà fait des blessures ,  
 elles rouvriront les cicatrices. Je fais , par  
 expérience , combien le mal réussit dans une  
 belle et grande ville comme Paris , où l'on n'a  
 guère d'autre occupation que de médire. Je  
 fais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe  
 guère la porte de la chambre où on en parle ,  
 et que la calomnie va à tire d'ailes jusqu'aux  
 ministres. Je suis persuadé que si ces misé-  
 rables bruits parviennent à vous , vous en  
 verrez aisément la source et l'horreur , et que  
 vous prévendrez l'effet qu'ils peuvent faire.  
 Je voudrais être ignoré , mais il n'y a plus  
 moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma  
 vie quelque tribut à la calomnie. Il est vrai que  
 je suis taxé un peu haut ; mais c'est une sorte  
 d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre*  
 a quelque projet pour arrêter la médifance , je  
 le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en sens pas la force. 1735.

Attendez le printemps, Messieurs, la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerais bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (\*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(\*) Mademoiselle *Quinault*.

1735.

## L E T T R E C X X X.

A M. D E F O R M O N T.

Le 13 février.

**S**I madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (\*); mais vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des sièges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de *Fridelingue*, et ait perdu celle de *Malplaquet*. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur

(\*) *Hector de Villars*.

un peu romanesque ; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur. 1735.

Qu'un prince , comme *Charles II* , qui a vu son père sur l'échafaud , et qui a été contraint lui-même de fuir à travers son royaume , déguisé en postillon ; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne , lequel chêne , par parenthèse , est mis au rang des constellations , qu'un tel prince , dis-je , fasse des mémoires , on les lira plus volontiers que les *Amadis*. Il en est des livres comme des pièces de théâtre ; si vous n'intéressez pas votre monde , vous ne tenez rien. Si *Charles XII* n'avait pas été excessivement grand , malheureux et foux , je me ferais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du siècle de *Louis XIV* ; mais celle de ce roi , sans son siècle , me paraît assez insipide.

Le père de la *Bletterie* , en écrivant la vie de *Julien* , a fait un superstitieux de ce grand-homme. Il a adopté les fots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen bigot , c'est vouloir me persuader que *Spinoza* était bon catholique. La *Bletterie* devait prendre avec soi le peloton de M. de *Saint-Agnan* , et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il

—  
1735. n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire ; il faut être défintéressé sur tout , et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de Réaumur nous donne , que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours ; d'ailleurs , je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine , et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre , à la tête desquels vous êtes , je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains ; mais j'en use avec vous à peu-près comme DIEU avec Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces... -là , s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays ; vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. *Cideville* est de cette demi-douzaine ; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vaffi en Champagne, le . . . février.

*Dona puer folvit quæ fœmina voverat Iphis.*

VOTRE changement de fexe , Monsieur , n'a rien altéré de mon eftime pour vous. La plaifanterie que vous avez faite eft un des bons tours dont on fe foit avifé , et cela ferait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde ; vous avez celui de plaire , foit en homme , foit en femme. Vous êtes actuellement fur les bords du Lignon , et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Aftrée. Si ce pays-là vous infpire quelques vers , je vous prie de m'en faire part ; pour moi , j'ai un peu abandonné la poëfie dans la campagne où je fuis :

*Non eadem ætas , non vis.**Olim poteram cantando ducere noctes ;*

Mais à préfent je fonge à vivre :

*Quid verum atque decens curo et rogo , et omnis in hoc fum.*



— 1735. Un peu de philosophie , l'histoire , la conversation partagent mes jours.

*Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ.*

Cette vie fera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon ; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son ame.

## LET TRE C X X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey , 1 mars.

**J**E profite , mon cher et respectable ami , du voyage de M. le marquis *du Châtelet* , pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey , et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez , sans doute , combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une

cabale établie par *Rousseau* contre moi , et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir , de sorte que je me voyais à la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré , et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hasard me fit connaître une ou deux de ces personnes que *Rousseau* avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures , je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre *Rousseau*.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam , qui vous instruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire , et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que *Rousseau*. Je vous prie de lire cette lettre d'Amsterdam , et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de *Rousseau* soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de prendre son parti , et imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande , qui sont tous revenus à moi , et m'aiment autant qu'ils le détestent.

— 1735. Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux *Saurin* les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui faisait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme à Leyde contre M. *s'Gravesende*, qu'on m'avait chassé de l'université, &c. Vous êtes instruit de la lettre de M. *s'Gravesende*, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est entre les mains de M. de *Richelieu*; je ne fais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occasion en parler au cardinal: et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne font point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France

que des persécutions ; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me fesaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* est celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault* ! Eh , qui me répondra que m'ayant desservi avec malice il ne me poursuive pas avec acharnement ? J'ai beau me cacher dans l'obscurité , j'ai beau n'écrire à personne , on saura où je suis , et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin , je vis dans une crainte continuelle , sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouïe que la manière dont on en use avec moi ; mais enfin je la souffre , je me fais esclave volontiers , pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : si mon père , mon frère , ou mon fils était premier ministre dans un état despotique , j'en fortirais demain ; jugez ce que je dois éprouver de répugnance

1735.

— en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin  
1735. madame *du Châtelet* est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas* que vous donnerez, si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des *Elémens* de la philosophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aye pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie, je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris *Zaire* et *Brutus*.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

LETTRE

## L E T T R E C X X X I I I .

1735.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

EMILIE permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce quelle vous mande ? Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre ; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour,

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise *du Châtelet*. Les voici :

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour ; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir ; son affaire a traîné si long-temps que je n'en espérais presque plus la fin ; mais enfin il nous est rendu ; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne fais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de *Formont* a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.

*Corresp. générale.* Tome I. \* D d



— que de vers , mon cher *Cideville* ! que de con-  
 1735. versations charmantes ! M. de *Formont* a eu le  
 bonheur de la voir , et j'avais le malheur d'être  
 bien loin ; enfin , me voici revenu , mais me  
 voici loin de vous. Il manque toujours quel-  
 que chose au bonheur des hommes. J'ai reçu  
 un paquet que je n'ai pas encore eu le temps  
 d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre  
 esprit ; ce fera l'aimant de mon imagination.  
 J'ai vu le gros *Linant* , mais je n'ai pas encore  
 vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi  
 bien que lui.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse  
 bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait  
 bien regretter Paris , si vous n'étiez point à  
 Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtroulde*  
 veut bien se souvenir de moi. Pour M. de  
*Brévedent* , s'il savait que j'existe , j'ambition-  
 nerais bien son amitié. Adieu ; ne vous verrai-  
 je donc jamais ?

## LETTRE CXXXIV.

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures ! que votre imagination est riante et féconde ! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez ; mais, mon cher ami,

*Carmina secessum scribentis, et otia quærunt.*

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit ; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris ; *tendant extorquere poemata* ; mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination ; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à

— 1735. Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émouffé par l'étude. C'est votre goût, mon cher *Cideville*, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre sermone; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Linant*, ni auprès de la présidente, ni au

théâtre. Il faut qu'il songe à être précepteur. —  
 Je lui fais apprendre à écrire ; après quoi 1735.  
 il faudra qu'il apprenne le latin , s'il le veut  
 montrer. Ne le gêtez point si vous l'aimez.  
*Vale.*

## L E T T R E C X X X V .

A M. D E F O R M O N T .

Ce 17 avril.

**M**ON cher *Formont* , vous me pardonnerez si vous voulez ; mais je ne me rends point encore sur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue ; qu'il se soit fait débaptiser et tauroboliser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur *Constance* son ennemi ; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions , et qu'il immolait des victimes : *Cicéron* en faisait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme ; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits ; je lis les Césars , et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort, n'est que celui

1735. d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que *Julien* en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces Messieurs

allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par conséquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bétise du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.*

1735.

Le papier manque. *Vale.*

## L E T T R E C X X X V I.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant, méchant et misérable; loin des mauvais poètes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui



1735. — plaissent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien *Rameau* est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs, est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très-humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de *Fontenelle*. Mon ami *Thiriot* s'est fait peindre avec la *Henriade* à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C X X X V I I. 

---

1735.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

**L**ES fréquentes maladies dont je suis accablé, Monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers ; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle *Malcras*, malgré votre barbe et la mienne ; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été monsieur le contrôleur général. J'en chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Versailles ; en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main.

Je suis, &amp;c.

## 1735. LETTRE CXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 29 avril.

**L**INANT n'a encore que la parole de madame *du Châtelet* ; cependant il apprend à écrire ; il savait faire de beaux vers , mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie , j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens , et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet* , auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire ; et il y aurait à cela une chose assez plaisante , c'est que la mère fait bien mieux le latin que *Linant* , et qu'elle ferait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès ; la pièce me fit rire , mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et

en vers ; elles sont si mauvaises que toutes  
 satires qu'elles sont , elles ne plaisent point. 1735.  
 Que dites-vous d'une petite troupe de comé-  
 diens qui jouent à huit clos des parades de  
*Gilles* , trois fois par semaines ? Les acteurs  
 sont... devinez qui ? le prince *Charles* de  
 Lorraine , âgé de plus de cinquante ans , il fait  
 le rôle de *Gilles* ; le duc de *Nevers* , goutteux ,  
 amant de l'infidelle et impertinente *Quinault* ,  
*d'Orléans* , *Pont-de-Vesle* , *d'Argental* , le facile  
*d'Argental* , &c.

J'ai vu votre petit *Bréhant* , il est charmant ,  
 il est digne de votre amitié ; et de petits  
 vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous.  
 Adieu , mon cher ami ; mille complimens  
 aux *Formont* , aux du *Bourgtroulde* , et même  
 aux *Brévedent*. Je voudrais bien savoir comment  
 le métaphysicien *Brévedent* a trouvé les Lettres  
 philosophiques.

*Vale , et ama me.*

1735.

## L E T T R E C X X X I X .

A M. D E F O R M O N T .

Le 6 mai.

**J**E pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poëte (\*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour; je m'en rapporte aux connaisseurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivans de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poëte aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers français d'un italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, car ni vous ni les Muses n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

(\*) *Roi.*

## L E T T R E C X L.

---

1735.

A M. L' A B B É A S S E L I N,

*Proviseur du collège d'Harcourt.*

Mai.

**E**N me parlant de tragédie, Monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter la Mort de César, pièce de ma façon, toute propre pour un collège où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote (\*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna

L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et sans cela,

(\*) L'abbé *Asselin* était de Normandie.



— 1735. il y a long-temps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, *César*, *Brutus*, *Cassius* et *Antoine* sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champhonin* que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle ferait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui payent bien.

Enfin, Monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de *V. Point de cérémonie*; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A.*

## L E T T R E C X L I.

1735.

A M. T H I R I O T , à Paris.

Lunéville, le 15 mai.

M O N cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtifan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. *Horace* a beau dire :

*Principibus placuisse viris non ultima laus est.*

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon ferrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a aussi un *Duval* bibliothécaire, qui, de payfan, est devenu un savant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux

— 1735. anglais pensans qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye besoin de princes, mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains.

## L E T T R E C X L I I .

A M. T H I R I O T, à Paris.

Lunéville, le 12 juin.

OUI, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aye guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la Poplinière, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment à penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire  
devient

devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous ferez capable d'un emploi, et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés* : Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous ferez malade et abandonné ? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers ; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous excite pas à secouer l'engourdissement

— dans lequel vous laissez votre ame, rien ne  
 1735. vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous  
 plaisanterais sur votre paresse ; mais je vous  
 aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis  
 songez à vos amis ; buvez du vin de Cham-  
 pagne avec des gens aimables, mais faites  
 quelque chose qui vous mette en état de boire  
 un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point  
 vos amis, et ne passez pas des mois entiers  
 sans leur écrire un mot. Il n'est point question  
 d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec  
 soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse ;  
 il n'est question que de deux ou trois mots  
 d'amitié, et quelques nouvelles, soit de litté-  
 rature, soit des sottises humaines, le tout  
 courant sur le papier sans peine et sans atten-  
 tion. Il ne faut pour cela que se mettre un  
 demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire.  
 Est-ce donc là un effort si pénible ? J'ai  
 d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un  
 commerce régulier, que votre lettre m'a fait  
 un plaisir extrême. Je pourrai vous demander  
 de temps en temps des anecdotes concernant  
 le siècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour  
 cela peut vous être très-utile, et que cet  
 ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Let-  
 tres philosophiques.

J'ai lu le *Turenne* (\*) ; le bon homme a

(\*) Histoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramsay*.

copié des pages entières du cardinal de *Retz*, des phrases de *Fénélon* ; je le lui pardonne, il est coutumier du fait ; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel ; il le loue en rhétoricien. Il pille les oraisons funèbres de *Mascaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

1735.

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé *le Blanc* (\*), ni de son succès. Il se peut très-bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru ? Quel est le barbouilleur ? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les *Froulai*, les *Defalleurs*, les *Pont-de-Veste*, les *du Deffant*, et *totam hanc suavissimam gentem*.

(\*) *Abenfaïd*, tragédie.



1735.

## L E T T R E C X L I I I .

A M. D E F O R M O N T .

A Vassé en Champagne , ce 25 juin.

**E**H bien , mon cher philosophe , il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine , mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences , peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique , et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple ferrurier devenu philosophe , et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold* , a fait de sa main la plupart de ces machines , et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement , et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France , c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux , et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures.

Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de physique dans cette salle des machines; qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer en bavard contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de *Richelieu* d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse.

J'ai lu le *Turenne*. Je ne fais pas trop si ce *Turenne* était un si grand-homme; mais il me paraît que *Ramsay* ne l'est pas. Il pille des styles, il en a une douzaine; tantôt ce sont des phrases du cardinal de *Retz*, tantôt du *Télémaque*, et puis du *Fléchier* et du *Mascaron*. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens*; et qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne ferait rien s'il m'avait intéressé; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir *Ramsay*. Il va me parler de l'origine du calvinisme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique; et il fait réimprimer de vieilles oraisons funèbres pour servir de preuves.

— 1735. Que dites-vous des petits mémoires du roi Jacques? Ne vous semblent-ils pas, comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in 4°. C'est tout ce que peut contenir l'histoire du siècle de *Louis XIV*; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins affommés de livres. *Vale, et ama me.*

## L E T T R E C X L I V.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Vassé en Champagne, 26 juin.

**E**N voici bien d'une autre! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois; je fouille par hasard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déesse des songes. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de *Daphnis* et de *Chloé*. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrié :

Que ces agréables mensonges  
Sont au-dessus des vérités !  
Et que votre reine des fonges  
Est la reine des voluptés !

---

 1735.

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daphnis et Chloé. Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique quand je serai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de son fils. Il fera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de *Linant*: je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer longtemps pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

1735. *Jeanne* la pucelle a déjà neuf chants ; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique , un peu de géométrie et de physique , ont aussi leurs temps réglés chez moi ; mais je les cultive sans aucune vue marquée , et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est le Siècle de *Louis XIV* , dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite, les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux , et j'ai déjà commencé l'édifice ; mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà , mon cher ami , un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux et occupé ; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point , mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

Je vous souhaite un vrai bonheur ,  
Mais c'est une chose impossible.

Il y a

Mais voilà la chose impossible. ( 25 )

Cela est bien différent à mon gré.

Adieu : ne vous point aimer , voilà la chose impossible.

( 25 ) Voyez l'épître à madame la princesse de *Guise* , sur son mariage avec M. le duc de *Richelieu* , vol. d'Épîtres.

LETTRE

A M. THIRIOT.

A Cirey, le . . . juin.

**M**ON cher *Thiriot*, je suis revenu à Cirey sur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même sur celle du garde des sceaux, qui a écrit à monsieur et madame *du Châtelet* de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui fais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvasiez sans vin de Champagne et sans fortune. Mais puisque vous avez l'utile et l'agréable, j'en'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela.

*Corresp. générale.* Tome I. \* F f



— 1735. Surtout écrivez souvent à votre ami , et souvenez-vous qu'après la maison de *Pollion* , celle de *Minerve-Emilie* est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous *Louis XIV* , de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (\*) qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès ? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à *Gustave - Vasa* ? et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement ? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vite avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaissiez davantage , vous l'admireriez. Son amie , madame la duchesse de *Richelieu* , suit un peu ses traces , quoique d'assez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé *Varinge* , fait à Lunéville. Un

(\*) *Abensaid*.

célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle père *Dallemant*, s'est avisé de venir à ces leçons, et de disputer contre elle sur le système de *Newton*, qu'elle commence à entendre et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en présence de quelques anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames, et un peu de mépris pour la science de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de *Formont*, et quelque chanson de *Mécénas la Poplinière*, si vous en avez. Adieu, je vous embrasse.

1735.

## L E T T R E C X L V I.

A M, T H I R I O T, à Paris.

15 juillet.

J E n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant

— plus humaine , et trouvera peu de gens hu-  
1735. mains. Vous pourrez lui dire :

Les Dieux ont vengé mon outrage ,  
Tu perds , à la fleur de ton âge ,  
Taille , beautés , honneurs et bien.

Mais , avec tout cela , je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint , et dansé quelque belle chaconne , vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival , ou plutôt de votre ancien ami M. *Balot* : mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV* , c'est moins sur la personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux* , sur *Quinault* , *Lulli* , *Molière* , *le Brun* , *Bossuet* , *Pouffin* , *Descartes* , &c. , que sur la bataille de *Steinkerque*. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons. Il ne revient rien au genre - humain de cent batailles données. Mais les grands-hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers , un tableau du *Pouffin* , une belle tragédie , une vérité découverte , sont des choses mille fois

plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands-hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands-hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les faccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand-homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remerciemens de personne, quand j'ai écrit l'Histoire de *Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remerciemens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très - méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne ferais pas fâché que monsieur le garde des sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

— On m'a dit que ce portrait est imprimé. Je  
 1735. suis persuadé que les calomnies dont il est  
 plein feront crues quelque temps , et je suis  
 encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu ; je vous embrasse tendrement. Le  
 temps ne détruira jamais mon amitié pour  
 vous.

## L E T T R E C X L V I I .

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSIEUR,

**L**A lettre dont votre Eminence m'a honoré,  
 est un prix aussi flatteur de mes ouvrages , que  
 l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos  
 actions. Vous ne me deviez aucun remerci-  
 ment, Monseigneur, je n'ai été que l'organe  
 du public en parlant de vous. La liberté et la  
 vérité qui ont toujours conduit ma plume,  
 m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères  
 doivent plaire à un génie tel que le vôtre.  
 Quiconque ne les aime pas , pourra bien être  
 un homme puissant , mais ne fera jamais un  
 grand-homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus

près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence ; mais si Rome entend assez ses intérêts , pour vouloir au moins rétablir les arts , le commerce , et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde , j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre Eminence , dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect , &c.

---

 1735.

## L E T T R E C X L V I I I .

A M. THIRIOT, à Paris.

Cirey, le . . . juillet.

J E vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal *Alberoni* ; vous ferez de sa lettre, et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam*. Vous n'avez pas entendu parler, sans doute, d'un certain Jules - César qui a été joué assez bien, dit-on, au collège d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne fais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collège. J'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales , celui de la



1735. — comédie française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contents de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion - Poptinière* ; vous assistez à de beaux concerts italiens ; vous voyez les pièces nouvelles ; vous êtes dans le tourbillon du monde , des belles-lettres et des plaisirs ; moi je goûte , dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude , avec une femme unique dans son espèce , qui lit Ovide et Euclide , et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de *Louis XIV* , dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules - César , et j'aurais grande envie que vous la vîssiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en faisait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts , de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de *Louis XIV* , est de mon ressort et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait

de moi qui paraît ? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu , ait pu faire cette satire ; mais le nom de M. de *Charost* , qu'on met à la tête de ce petit écrit , me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de *Lamare* , qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux , et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré , il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonore la littérature et l'esprit ; mais je suspends mon jugement , parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait : et d'ailleurs , dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

---

 1735.

Mandez-moi des nouvelles , mon cher ami , s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il ? la *Sallé* y danse-t-elle ? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs ? mais surtout , comment va votre fanté ?

1735.

## L E T T R E C X L I X.

A M. B E R G E R.

A Cirey , le 4 août.

Vous me mandez , Monsieur , que je dois vous tenir compte de votre silence ; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir , et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas , pour me donner de vos nouvelles , que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti*. Je savais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne savais pas qu'il fût poète. Il y a , en vérité , de très - belles choses dans ce petit poème. J'y ai trouvé ce que j'aime , beaucoup d'images , *ut pictura poësis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés ; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur , et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois , par la facilité qui règne dans ses vers , qu'il

les corrigerait sans peine ; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques , comme il a bien voulu me confier son poëme ; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage , il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer , je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas , je crois , ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage , et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un , et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public , est sûr d'être calomnié : c'est un privilège dont je jouis depuis long - temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un portrait un peu moins méchant , mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher , et on se gâte par les louanges. Aimez - moi toujours , écrivez - moi souvent ; et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose , vous pouvez compter sur moi.

1735.

1735.

## L E T T R E C L.

A M. T H I R I O T.

A Cirey , 1 septembre.

**M**ON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de Jules-César à l'abbé *Affelin*, pour la faire jouer à son collège, avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée ; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Saffenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collège d'Harcourt. J'apprends que non-seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collège y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer ; ainsi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en faisant mettre dans les journaux que je ne suis en aucune manière responsable, mais bien très-affligé de cette misérable édition.

Autre misère ; on m'envoie une *Ramfäide*, maudite rapsodie, infame calotte ; et mon nom

est à la tête. Dites-moi franchement, le monde est-il assez sot pour m'attribuer cet ouvrage? 1735. Consolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ses tracasseries comme à ses pompes; mais il est dur de se voir d'un côté père putatif d'enfans supposés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre *Fakener* est ambassadeur en Turquie? Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais; mais parmi nous, il vend son drap et paye la capitation. *Vale, scribe, ama.*

## L E T T R E C L I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.



1735.

Puiffes-tu , lorsque le deffin ,  
 Le soir , pour t'éprouver , t'engage  
 Chez ta maîtresse ou ta catin ,  
 Trouver en toi même courage !

Je vous envoie ma réponse au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets ; je lui ai écrit , comme je fais à tout le monde , tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda , *quid est veritas* , s'était adressé à moi , je lui aurais répondu : *veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé , qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans , est la marque des esprits faux , et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là est libre. C'est déjà quelque chose , mais malheureusement cette bonne qualité , quand elle est seule , devient un furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de Pour et Contre , d'observations , de petits libelles nouveaux ; Vertvert y fera ; mais j'attends cette cargaison sans impatience entre *Emilie* et le Siècle de *Louis XIV* , dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce siècle de si admirable qu'elle. Elle lit *Virgile* , *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la

facilité avec laquelle elle lit les essais de *Pope on man*. C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je serais auprès de vous, mon cher ami. Il est ridicule que nous soyons heureux si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que *Pollion de la Poplinière* pense un peu favorablement de moi. 1735.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je suis toujours très-indigné de l'édition de Jules-César; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (\*) pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les *lullistes*; mais à la longue, il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation, à mesure qu'elle fera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le sens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

(\*) Les Indes galantes.

1735.

## L E T T R E C L I I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 24 septembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaïses nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces*. Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service: c'était au sujet de cette misérable édition de la *Mort de César*. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne fais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission,

commiffion , fans mêler dans fon avertisfement quelque trait de fatire et de calomnie. Cependant il m'eft important que je fache la vérité, et je vous prie d'engager foit l'abbé *Desfontaines*, foit le *Mercur*, foit le *Pour et Contre*, à me rendre en deux mots cette juftice. — 1735.

J'ai lu la nouvelle critique des *Lettres philofophiques* ; c'eft l'ouvrage d'un ignorant , incapable d'écrire , de penfer et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable ; mais j'avoue que je fuis bleffé des calomnies personnelles que ces gredins répètent fans cefle. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les fuffrages du public ; mais les accusations infames défolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs ofent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des *Lettres philofophiques* à Londres ? N'êtes-vous pas intéreffé à réfuter cette accusation ? Qu'on me dife un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'ufage que j'en fais , à moi qui ai prêté et donné tout mon bien , à moi qui ai nourri , logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres , pendant tout le temps que

— 1735. j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent, et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle et le progrès des beaux arts: je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en passant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville

où je suis si indignement traité ; mais quand on est à Cirey , on ne le quitte point pour Constantinople ; et puis , que ferais-je sans vous ? *Vale, et me ama, scribe sæpè, scribe multum.* 1735.

## L E T T R E C L I I I.

A M. B E R G E R.

Septembre.

Vous savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher Monsieur ; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime , j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi , nommée la Mort de César. Les éditeurs ont massacré ce *César* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Cassius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés , les mauvais vers , les phrases inintelligibles , les scènes tronquées et transposées qui sont dans cette misérable édition ! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier ; il fait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de son art , est incapable ; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* fait



— 1735. bien mal les règles du goût , de l'équité , de la raison , de la société , et surtout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne fait pas que les quakers sont des gens pacifiques , les agneaux de ce monde ; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre , de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier ; tout le monde fait assez qu'il était sénateur et préteur ; que tous les conjurés étaient sénateurs , &c. Je ne releverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe ; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne , quand il ose dire que la Mort de César est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs ? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance ? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis , et de dire seulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de César n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande , il imprime une satire où il n'y a ni raison ni équité , et au bout de cette satire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être , à ce procédé ,

que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers ; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie, pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées ; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie ; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'est lui enfin qui depuis ces services essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon ? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce devrait être leur partage ; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philosophiques, qui commence par assurer que non-seulement

——  
1735.

— 1735. j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté? moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût seul tout le profit. Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentimens et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais ; mais qu'on veuille me faire passer pour un mal-honnête homme , cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

## L E T T R E C L I V.

A. M. T H I R I O T.

Cirey, le 4 octobre.

**J**E vous avoue , mon cher ami , que je suis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom , malgré moi , après les obligations qu'il m'a ; mais son acharnement à payer , par des satires continuelles , la vie et la liberté qu'il me doit , est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public , comme il est

vrai, que la pièce de Jules-César, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il? une critique, une satire infame de ma pièce, et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre sans m'en avoir averti; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentimens dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que César est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que *Brutus* a les sentimens d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne fait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les siennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût, veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des

---

 1735.

—————  
 1735. héros de *Racine*, tels que *Bajazet*, *Xipharès*, *Hippolyte*, que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu courtisans français, et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite la *Henriade* à côté des ouvrages de mademoiselle *Malcras*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé *Alciphron*, du docteur *Barclai*, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les sentimens de cet interlocuteur pour les sentimens de l'auteur, et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on sût qu'au moins la tragédie de *Jules-César* n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure et sans raison, dont cette misérable édition est parsemée? Vous êtes des amis de l'auteur du *Pour et Contre*; engagez le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procédé, et à quoi il s'expose? Que dira-t-il quand



quand il verra à la tête de la *Henriade*, ou de mes autres ouvrages, l'histoire de son ingratitude? 1735.

J'ai lu aussi cette indigne critique des *Lettres philosophiques*. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'est que l'écho des cris des misérables auteurs qui ne cessent d'aboyer contre moi. Que de bassesse et que d'horreurs chez les gens de lettres! eux qui devraient apprendre à penser aux autres hommes, et enseigner la raison et la vertu, ne servent qu'à déshonorer l'espèce humaine. Un misérable auteur famélique, qui imprime ses sottises ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'est dans ce dessein que j'ai donné des ouvrages au public. Il ose dire que j'ai trompé mon libraire au sujet de ces *Lettres* que vous connaissez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous souffrir, mon cher *Thiriot*, une accusation pareille? vous pour qui seul ces *Lettres* ont été imprimées en Angleterre, supportez-vous qu'on m'accuse d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuses imputations? Engagez un peu l'abbé *Prévost* à entrer sagement dans ce détail, en parlant de la critique des



— 1735. Lettres philosophiques. J'ai extrêmement à cœur que le public soit défabusé des bruits injurieux qui ont couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir ; j'en suis jaloux , et vous devez l'être , vous qui êtes mon ami. Il vous sera très-aisé de faire inférer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait , après avoir cité quelques exemples , parler de l'accusation générale que j'ai essuyée au sujet des souscriptions de la Henriade , que j'ai toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres ; de sorte que la Henriade , qui m'a valu quelque avantage en Angleterre , m'a coûté beaucoup en France , et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu portrait , en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres , lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse définitive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé *Desfontaines* , qui m'outrage tous les huit jours , est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit , arrangé

par la plume de l'auteur du Pour et Contre, —  
 ne pourrait faire qu'un très-bon effet ; après 1735.  
 quoi, tout ce que je souhaiterais, ce ferait  
 d'être oublié de tout le monde, hors des  
 personnes avec qui je vis, et de vous que  
 j'aimerai toute ma vie.

## L E T T R E C L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

**J**E vous envoie, mon charmant ami, une  
 tragédie (\*) au lieu de moi. Si elle n'a pas  
 l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle  
 aura celui d'être au moins d'un bon chrétien ;  
 et par le temps qui court, il vaut mieux faire  
 sa cour à la religion qu'à la poësie. Si elle n'est  
 bonne qu'à vous amuser quelques momens,  
 je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai  
 passés à la composer : elle a servi à faire passer  
 quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et  
 vous me tenez lieu du public ; vous êtes seu-  
 lement l'un et l'autre plus éclairés et plus  
 indulgens que le parterre. Si, après l'avoir  
 lue, vous la jugez capable de paraître devant

(\*) *Alzire*.

— 1735. ce tribunal dangereux , c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié : surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul , avec madame *du Châtelet* , les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confiance ; mais hors lui , je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen , secrètement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation ; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre ; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps , et que les cabales , toujours prêtes à accabler un pauvre homme , aient le temps de se former. De plus , il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentimens très-religieux dans un autre , mais qui chez moi seraient impies , grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin , le grand point est que vous soyez content ; et si la pièce vous plaît , le reste ira tout seul : trouvez seulement mon enfant joli , adoptez-le , et je répons de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune *Crébillon*. On dit que si je l'avais fait , je serais brûlé : c'est tout ce que j'en fais. Je n'ai point lu les

Mécontens, et ne fais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne fais autre chose sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore longtemps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous ferai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe qui vous rendra cette lettre; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami, et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre?

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

1735.

## L E T T R E C L V I.

A M. L' A B B É A S S E L I N.

A Cirey , 24 octobre.

**M.** *Demoulin*, Monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de Jules-César, telle que je l'ai traduite de *Shakespeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé pour votre théâtre l'affassinat de *Brutus*. Je n'avais osé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire à cette étrangère les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poètes autrement qu'en vers? C'était-là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, sans doute, faire cette réflexion, si vous le voyez. J'ai beaucoup de

fujets de me plaindre de lui, et j'en suis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne. Ces petits débats rendent les lettres trop méprifables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au fujet des ouvrages de *Campiftron*. Il y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injufte-ment. Je protefte en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui fentir, Monsieur, combien il eft odieux de me faire jouer, malgré moi, un perfonnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne fuis jamais entré. Il me menace d'inférer dans fon Journal des pièces défagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai fera une proteftation folennelle que je ne fais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Eft-ce-là ce que je devois attendre de lui? Je vous prie, Monsieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'ofe dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être fon ennemi. Pour vous, Monsieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous ferai attaché toute ma vie, avec toute l'eflime et toute la reconnoiffance que je vous dois.

1735.



1735.

## L E T T R E C L V I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Cirey , ce 3 novembre.

L A divine *Emilie* , mon cher ami , n'est pas trop pour *Anacréon*. C'est la première fois que je n'ai pas été de son avis ; je tiens que c'est à vous à le faire parler. Je suis persuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui ; vous l'imitiez déjà dans sa vie et dans ses vers aimables ; mais *Anacréon* n'était pas conseiller au parlement , et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choses à corriger aux *Songes* et à *Daphnis* et *Chloé* pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'*Anacréon* vous coûtera encore moins ; la conformité du style et des mœurs vous soutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis* , vos plaisirs ne sont point de songer ; mais quand il s'agit d'*Anacréon* , vous ferez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même personne que le roi , et qu'il fût préféré ? Je ne haïrais pas de voir le chansonnier des Grecs l'emporter sur un monarque.

Je vous envoie , mon cher ami , la dernière

scène de Jules-César ; c'est de toutes les scènes de cette pièce , celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a , ce me semble , une très-grande singularité , c'est qu'elle est une traduction assez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans ; c'est *Shakespeare*, le *Corneille* de Londres , grand fou d'ailleurs , et ressemblant plus souvent à *Gilles* qu'à *Corneille* ; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous pensez de celui-ci.

1735.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au sujet de ce Jules-César. Il appelle la scène que je vous envoie , une controverse ; c'est la moindre de ses critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui ; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaissance. Les auteurs faméliques sont pardonnables ; s'ils déchirent leurs amis , ce n'est que par nécessité. Ce sont des anthropophages qui réservent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la scène de *Shakespeare* à notre ami *Formont* ; et qu'il m'en dise un peu son avis.

Adieu, mon aimable ami ; il faudrait, pour que je fusse entièrement heureux , que vous vinssiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une tragédie : puisse-t-il l'achever !

— 1735. P. S. Que dites-vous des scélérats de commis de la poste ? Nous avons, *Linant* et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur ; et nous avons pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adresse à monsieur le marquis. Ce monsieur le marquis me doit des monts d'or ; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission, ne sachant en quel endroit du monde il se carre pour le présent.

## L E T T R E C L V I I I .

A M. L' A B B É A S S E L I N .

A Cirey, 4 novembre.

*D* E M O U L I N a bien mal fait, Monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter sur le champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidelle de la dernière scène du Jules-César de *Shakespeare*. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la

république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poètes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il fait l'anglais : il doit avoir lu *Shakespeare* ; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers ! que de vers durs !* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique sage les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français ; ils

1735.

— 1735. savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desfontaines* trouve si durs et si faibles : ils disent que *Brutus* doit parler en *Brutus* ; ils savent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine* , qu'il aurait tué son père pour le salut de l'Etat ; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie , que c'est la seule manière dont on parle à DIEU ; ils ne traitent point de controverse l'admirable scène de *Shakespeare* , dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie , et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci :

*A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat.*

Ils savent bien , pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française , qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desfontaines* si , dans les choses défagréables qu'il a semées contre moi dans vingt de ses feuilles , il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant , Monsieur , je vous enverrai , si vous voulez , vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin , Monsieur , quoi qu'il en soit , j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les fots aux

dépens des gens d'esprit , et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé *Desfontaines* qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui ; mon amitié ne sera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre.

1735.

Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaissance.

## LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

*Sur une rétractation de ce journaliste.*

A Cirey , le 14 novembre.

SI l'amitié vous a dicté, Monsieur , ce que j'ai lu dans la feuille trente - quatrième que vous m'avez envoyée , mon cœur en est bien plus touché que mon amour propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique , mais comme d'un ami , car mes ouvrages méritent beaucoup de censure ; mais moi je ne mérite pas la perte de votre amitié. Vous



— 1735. avez dû juger à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous - même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur toutes les autres critiques, à quel point j'y suis insensible. J'avais envoyé à Paris à plusieurs personnes la dernière scène traduite de *Shakespeare*, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne fais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je fais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé *Affelin* les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la Mort de César soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre: vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée

de notre théâtre , vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si , au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire , vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie , dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène et quelques morceaux traduits mot pour mot de *Shakespeare* , ouvraient une assez grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le *Giulio-Cesare* de l'abbé *Conti* , noble vénitien , imprimé à Paris il y a quelques années , pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies ; et notre goût , ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour , ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts , pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action , c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-mâtres ; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis , c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de *Corneille* , parce qu'on était tout rempli des guerres de la fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de *Shakespeare* , telle que je l'ai

---

 1735.

— 1735. vue, et telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez - moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère : écrivez - moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très - belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et songez que je mérite par mes sentimens, par ma franchise, par la vérité et la tendresse, qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

LETTRE

## L E T T R E C L X.

---

1735.

A M. D E F O R M O N T.

A Cirey, 15 novembre.

**P**OURQUOI vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

Virgile, du sein du tombeau,  
 Vous dit-il pas en son langage,  
 Il faut achever ton ouvrage  
 Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de *Metastasio*, se disant poète de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune vénitien qui est ici. Personne ne fait cela en France, tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en

*Corresp. générale.* Tome I. \* I i

— 1735. prose de la première scène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène envers est une beauté qui me montrerait son cu au lieu de me montrer son visage; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de *Dryden* soit une beauté. Sa Cléopâtre est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt comme toutes les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques; il y a seulement une scène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui est digne de *Corneille*. C'est-là le sentiment de milord *Bolingbroke* et de tous les bons auteurs; c'est ainsi que pensait *Addisson*.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Resnel* a faite de l'Essai de *Pope*; mais comme cela n'est point intitulé Réponse à *Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques à propos de mes sentimens. Je fais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne fais pas si *Locke* a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser; mais, après tout, qu'importe, pourvu

que nous pensions bien , c'est-à-dire , que nous pensions de façon à nous rendre heureux ? 1735.  
 Je me trouve très-bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière scène de la Mort de César, qui est très-mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV* ; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale.*



1735.

## L E T T R E C L X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

J E ne crois pas que mes sauvages puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous , et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai , plus la pièce y gagnera. Je ne ferai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit avide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en fera mieux gardé sur la pièce , et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet , seront dérouterés.

Puisque la conversion de *Gusman* vous plaît , il ira droit en paradis , et j'espère faire mon salut auprès du parterre.

La façon de tuer ce *Gusman* chez lui n'est pas si aisée que d'opérer sa conversion. *Zamore* avait pris déjà l'épée d'un espagnol pour ce beau chef-d'œuvre ; si vous voulez , il prendra encore les habits de l'espagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuse et fatiguée ; si vous voulez , je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon , me paraît impossible : pour qu'un homme soit un coquin, 1735. il faut qu'il soit un grand personnage , il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

*Montèze*, quoique père de la *signora*, n'est qu'un subalterne dans la pièce ; il ne peut jamais faire un rôle principal ; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gauffin* avec sa fille. J'en suis fâché pour *Montèze*, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter : *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi*. Je m'étais hâté d'envoyer à madame du *Châtelet* des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter quand on veut bien faire ; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive ; j'attendrai les momens de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous supplie de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment je serai fort aise que ce M. de *Matignon* tire un peu la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu ; et sérieusement l'état où je suis est très - cruel.

1735. Je ferais très-fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France ; mais je ferais aussi très-fâché qu'on crût que j'y suis , et surtout qu'on sût où je suis. Je me recommande sur cela à votre tendre et sage amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault* ; voudrez-vous bien lui en parler, et savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose ?

Adieu ; les misérables sont gens bavards et importuns.

## L E T T R E C L X I I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais royal ; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit ; mais on ne peut pas tout avoir à la fois , et il faut bien que monsieur de *la Poplinière* soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société ; le nom de *compère* vous sied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui*.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis six mois avec *Locke*. Vous me charmez de lire ce grand-homme qui est, dans la métaphysique, ce que *Newton* est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez ? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint - Urain. Comment ! un curé, et un français, aussi philosophe que *Locke* ? Ne pouvez - vous point m'envoyer le manuscrit ? il n'y aurait qu'à l'envoyer avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet, à *Demoulin* ; je vous le rendrais très - fidèlement. 1735.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée (\*), pour me rendre compte de mes idées ; cela vous divertirait peut - être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la *Henriade* et de *Jeanne la pucelle*. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je fais que vous êtes discret et fidelle.

Le corsaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (\*\*); l'abbé *Desfontaines* me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de

(\*) Voyez Philosophie, tome I.

(\*\*) Vol. d'Épîtres ; Épître XXXIX.

— 1735. monsieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime: ce qui m'étonne, c'est que son examinateur sache assez peu le monde pour souffrir que le nom de madame *du Châtelet* soit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monsieur et madame *du Châtelet* se plaignent à monsieur le garde des sceaux, comme ils devraient faire, je suis persuadé que l'abbé *Desfontaines* se repentirait de son imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules-César. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il est, puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de *Lamare* se chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, surtout à présent que vous voilà grand seigneur.

Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vite; vous y gagnerez mille chiffons par an,

vers,

vers , profe ; vous me tiendrez lieu du public.  
Adieu, mon ami.

---

 1735.

P. S. Qu'est - ce qu'une estampe de moi qui se vend chez *Odieuvre* , près de la Samaritaine , cela veut dire , je crois , sur le Pont neuf ? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble.

## L E T T R E   C L X I I I .

### AUX COMÉDIENS FRANÇAIS ,

*Au sujet de la tragédie d'Alzire.*

Novembre.

**J**E ne fais , Messieurs , si vous avez lu une tragédie que j'avais composée il y a deux ans , et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. *Dufresne*. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. *le Franc* , s'étant fait rendre compte , il y a un an , du sujet de ma

*Corresp. générale.*    Tome I.    \* K k



— 1735. pièce, en a depuis composé une à peu-près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, Messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européennes : du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué; mais il arriverait que si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. *le Franc*. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, Messieurs, soyez persuadés que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que son ouvrage paraisse; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence

dangereuse et passagère d'être exposé le premier  
à la censure du public. 1735.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux arts , et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26) , votre , &c.

(26) M. de *Voltaire* obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. le *Franc* , de son côté , leur écrivit aussi pour le même sujet ; voici sa lettre qui est d'un style bien différent de celui de M. de *Voltaire*.

*Lettre de M. le Franc.*

Je suis fort surpris , Messieurs , que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas en mérite , je me connais en procédés , et je me souviendrai assez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talens ; je suis , Messieurs , autant que vous méritez que je le sois , votre , &c.

1735.

## L E T T R E C L X I V .

A M. T H I R I O T .

A Cirey , 8 décembre , à quatre heures du matin.

LA date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courent dans Paris ; ou c'est quelque poème qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidèle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas , il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez , que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne , puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi , ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil* , beau-frère de *Demoulin* , qui a copié l'ouvrage , il y a six mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez , informez - vous ; que votre amitié se tremousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aie mourir dans les pays étrangers ; mais , en récompense , les *Hardion* , les *Danchet* , &c. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (\*). On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur *le Franc*: qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bon homme est un *tantinetto* plagiaire; il avait pillé sa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de *Metastasio*. Mais il prospérera avec les *Danchet* et les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie ou à Londres. Adieu; réponse, et prompte. 1735.

## L E T T R E C L X V.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remerciement commencerai-je? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni

(\*) *Alzire*.

— 1735. ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de *Pont-de-Vesle* et d'*Argental* la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfaisante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait, en allongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (\*)

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra ; c'est pour lui (*Rameau*), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, *Samson* et *Dalila* ; car pour le roi, je ne le regarde que comme une bassetaille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila*

(\*) Voyez une lettre à M. Berger, du 1 décembre 1735 ; volume des Lettres en vers.

ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, *Dalila* n'eût été qu'une friponne, une *Judith*, p... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose est la Bible, autre chose est le parterre. Je ferais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samson*. Faisons-le marier dans le temple de *Vénus* la sidonienne: de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la philistine. Que dit à cela le petit *Bernard*? J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives; et malgré vos leçons, je suis à la bataille de *Hochstet*. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail, et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de *Pollion*, que vous auprès d'*Emilie*.

---

 1735.



1735.

## L E T T R E C L X V I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, 25 décembre.

**J**E suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de *Samson*; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéressante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés Saint-Germain (\*). Phaéton, le plus bel opéra de *Lulli*, est le moins intéressant.

Je veux que le *Samson* soit dans un goût nouveau; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui

(\*) Ancien emplacement du théâtre français.

terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard*. 1735.

Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de *Metastasio* et le mien a pris de mes Américains. J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la ferrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des sceaux.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le *Tocfin de la Cour*? On dit que c'est le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à *Cirey* dans le sein de la vertu, des beaux arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherai bien vîtè de France.

## 1735. LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une nécessité cruelle, ce que *Descartes* faisait par goût et par raison; je fuis les hommes, parce qu'ils sont méchants.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* sans dessus, ou bien à *M. du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question, est un imposteur.

Si monsieur le garde des sceaux a dans son porte-feuille quelque pièce sous le nom de la

Pucelle, c'est apparemment l'ouvrage de quel-  
qu'un qui a voulu m'attribuer son style pour  
me déshonorer et pour me perdre. 1735.

J'attendais de monsieur le garde des sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV* et *M. Colbert* m'eussent protégé. Quelque persécution injuste et cruelle que j'aye essuyée de sa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de personne, pas même de l'abbé *Desfontaines* qui s'est signalé par de si noires ingrattitudes. J'achèverai en paix, sans murmure et sans bassesse, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je ferais inconsolable, si vous n'en étiez pas plus assidu à m'écrire. Je ne me sens capable d'oublier tant d'injustices des autres qu'en faveur de votre amitié.

*Madame du Châtelet* a lu la préface que m'a envoyée le petit *Lamare* (\*). Nous en avons retranché beaucoup, et surtout les louanges : mais pour les faits qui y sont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un

(\*) De la tragédie de la Mort de César. Théâtre, tome II.

1735. amour propre ridicule à souffrir qu'on me louât ; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à présent très-sage et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée ; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on fait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de *Lamare* peut servir à lui faire des amis : on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis *Pont-de-Vesle* et d'*Argental*.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

J E n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévost* que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines*; celui-ci ne fait parler que de livres, ce n'est qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs; et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé *Prévost* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à



1735. Samfon. Je me fouviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs , il faut mettre ,

Sensible image  
Des plaisirs du bel âge.

au lieu de

*Plaisir volage , &c.*

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France avec une chaise de poste , des chevaux de selle et des amis , prêt à gagner le séjour de la liberté , s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable , la plus spirituelle , la plus éclairée et la plus simple femme de l'univers m'a chargé , en me quittant , de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres , et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au garde des sceaux , à la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié ; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah , mon ami ! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa

faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre. 1735.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur (\*), ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde des sceaux? La première, qu'il est très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de *le Franc*. Il est faux que l'abbé de *Voisenon* lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laisser passer le dernier? Le public même, si revenu de son

(\*) M. le bailli de *Froulai*.

— 1735. estime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous favoir ce qu'en pense *Dufresne* (\*), et me le mander? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je fais, c'est que le duc de *Holstein*, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que *Keeper* (\*\*) devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissemens.

(\*) *Quinault Dufresne*, célèbre acteur.

(\*\*) Le garde des sceaux.

## LETTRE CLXIX.

1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

**J**E n'ose me flatter de mériter vos éloges , mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous , qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est absolument délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet espagnol vous déplaît tant ? Vous êtes bien mauvais chrétien ; mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion , c'est ce pardon des injures , qui d'ailleurs est toujours héroïque quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne , passe par-tout pour un héros ; et quand cet héroïsme est consacré par la religion , il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc *François de Guise* , que j'ai employées dans la bouche de *Gusman* : *Ta religion t'enseigne à m'assassiner , et la mienne*

— 1736. à te pardonner , ont toujours excité l'admiration. Le duc de *Guise* était à peu-près dans le cas de *Gusman*, persécuteur en bonne fanté, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple au théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux *Lusignan* de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste dans l'esprit de la multitude; et plus j'envisage le changement de *Gusman* de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très-grande impression. Malgré cela vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public; et si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur: mais si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les *Desfontaines* en prendront sujet de m'accabler,

que je ferai immolé à la raillerie et au mépris; car telle est l'injustice des hommes, ils punissent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réuffi. Que faire à cela? ne plus fervir un maître fi ingrat, et ne fonger à plaire qu'à des hommes comme vous. 1736.

J'ose vous fupplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom fur l'affiche. Cette affectation ne fert qu'à irriter le public, et à avertir les fiffeurs de fe préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous penfez de Didon, et quel jugement on en porte dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impreffion.

L'hiftoire japonaife m'a fort réjoui dans ma folitude; je ne fais rien de fi fou que ce livre, et rien de fi fot que d'avoir mis l'auteur à la baffille. Dans quel fiècle vivons-nous donc? On brûlerait apparemment *la Fontaine* aujourd'hui. Il ferait bien trifte, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui penfent comme on pensait dans les beaux jours de *Louis XIV.*

Confervez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la confolation de ma vie.



1736. Permettez-moi d'en dire autant à monfieur votre frère. Adieu; perfonne ne vous fera jamais plus attaché que moi.

## L E T T R E C L X X.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 13 janvier.

**V**OUS croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches fur le dernier orage que je viens d'effuyer,

Que je vais accufer et les vents et les eaux,  
Et mon pays ingrat, et les gardes des fceaux;

non, mon ami, cette nouvelle attaque de la fortune n'a fervi qu'à me faire sentir encore mieux, s'il eft poffible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueufe d'*Emilie* ni la vôtre; jamais je n'ai été plus heureux; il ne me manque que de vous voir. Mais c'eft à vous à tromper l'abfence par des lettres fréquentes, où nos ames fe parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur fur le papier,

comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos conversations.

---

 1736.

Je vais donc me donner le plaisir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la respectable *Emilie*; à *se principium sibi desinet*. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit; elle pense comme moi que vous êtes un ami rare, aussi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la société.

Si vous revoyez les deux chevaliers sans peur et sans reproche (\*), joignez, je vous en prie, votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit; mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés, et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. le Franc ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (\*\*), qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste, je me

(\*) Le bailli de *Froulai* et le chevalier d'*Aydie*.

(\*\*) Voyez novembre 1735.

— 1736. défie de mon ouvrage autant que *le Franc* est sûr du sien ; non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais par expérience ce que c'est que d'avoir affaire au public.

Je vous supplie de dire à M. d'*Argental*, qu'il faut absolument que la lettre de monsieur *Algarotti* soit imprimée (\*). Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne faisais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme *la Serre*.

J'approuve infiniment la manière dont vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer monsieur *Destouches* de la foule ; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de *Samson*. Je persiste jusqu'à nouvel ordre dans l'opinion qu'il faut dans

(\*) Sur la tragédie de la Mort de César. Voyez Théâtre, tome II.

nos opéra servir un peu plus la musique , et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans Samson , et je crois que le génie d'*Orphée-Rameau* y fera plus à son aise ; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable , qui se souvienne que Samson se joue à l'opéra et non en forbonne. Prêtez-vous donc , je vous en prie , à ce nouveau genre d'opéra , et disons avec *Horace* :  
*O imitatores , servum pecus !*

Je m'occupe à présent à mettre la dernière main à notre *Henriade* ,

*Fesant ore un tendon ,  
 Ore un repli , puis quelque cartillage ,  
 Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.*

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins la *Henriade* pût aller à la postérité , et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse ; buvez à ma santé chez *Pollion*.

1736.

## L E T T R E C L X X I.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Cirey, le 19 janvier.

**J**E vous avais écrit, mon cher *Cideville*, une lettre qui n'était que longue, en réponse à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi; et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languissant, qu'à vous robuste héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé son fort,  
Et ce fort fut digne d'envie :  
Il fut aimé jusqu'à la mort  
De Cideville et d'Emilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma triste épitaphe,

épitaphe , vous écrivit une belle lettre qui lui  
 en a attiré une charmante qui fait ici le princi- 1736.  
 pal ornement de notre *Emiliane*. Ne foyez  
 pas surpris, mon cher *Cideville*, qu'avec des  
 épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur  
 l'immortalité de l'ame, et que j'argumente  
 de mon lit avec notre aimable philosophe  
*Formont* :

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,  
 J'en veux du moins sortir en sage,  
 Et munir un peu ma raison  
 Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'ame  
 immortelle ; mais lorsque je suis accablé par  
 la maladie, que mes idées me fuient, et que  
 mon sentiment s'anéantit dans le dépérisse-  
 ment de la machine,

Alors, par une triste chute,  
 Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui pro-  
 mettent l'immortalité à certaine tragédie que  
 je vous envoie : pour moi je crains les sifflets.  
 Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon  
 offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit :  
 Il faut toujours que mon cher *Cideville* en ait  
 les prémices. Lisez-la donc, messieurs les



— beaux et bons esprits ; et vous , aimable philo-  
 1736. losophe *Formont* , quittez *Locke* pour un moment , ma muse vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre , il m'a fallu un nouveau monde.

*Et extra*

*Processi longè flammantia mœnia mundi.*

Voilà tous les arts au Pérou. On le mesure , et moi je le chante ; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage.

Je reçois votre lettre , mon cher ami , en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier ! Vous jugez de tout comme vous écrivez , avec un goût infini. *Madame du Châtelet* est de votre sentiment sur la Chartreuse. Je n'ai point lu l'Adieu aux révérends pères ; mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poète de plus et un jésuite de moins , c'est un grand bien dans le monde.

*Vale , te amo , te semper amabo.*

## L E T T R E C L X X I I .

1736.

A M. T H I R I O T .

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons champenois ! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que *le Franc* fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas ? Forcer mademoiselle *Dufresne* à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de *Villars* au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme *Zaïre* était taillée sur la gentille *Gauffin*. Mon cher *Thiriot*, vous connaissez mon cœur ; je voudrais réussir sans que *le Franc* tombât. J'aime tant les beaux arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique (\*). Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de

(\*) Voyez novembre 1735.

— 1736. *le Franc*, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi, s'empressera de me venger en me faisant grâce; et si la pièce est applaudie, je dirai grand merci à *le Franc*. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager notre petite américaine *Gauffin*, et de l'élever un peu sur les échasses du cothurne! You must exalt her tenderness, into a kind of savage loftiness and natural grandeur. Let her enforce her own character. Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chose de mieux au ventre: voilà du *Balot* tout pur. Faites bien mes complimens à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Est-il vrai que *Desfontaines* est puni de ses crimes pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'académie française en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ses amis. Est-il vrai que le libraire *Ribou* est arrivé? Adieu; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'*Estaing* nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; *Emilie* a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah! qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société que de se

faire le Zani férieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! *Emilie* vous aime. 1736.  
*Vale.*

## L E T T R E C L X X I I I .

A M. L' A B B É A S S E L I N .

A Cirey, 29 janvier.

J E fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé *Desfontaines*; mais j'avais envie, Monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise *du Châtelet*. J'apprends que l'abbé *Desfontaines* est malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. Je fais que c'est un précepteur du collège des jésuites qui a fait imprimer le Jules-César. C'est un homme de mauvaises mœurs qui est, dit-on, à bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale! Vous joignez, Monsieur, l'esprit à la vertu; aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, &c.

1736.

## L E T T R E C L X X I V .

A M. T H I R I O T .

A Cirey , le 2 février.

**M**ON cher ami , quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit *Lamare* , je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains. Vous avez servi de père à mes enfans ; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin monsieur d'*Argental* m'en a déjà appris de bons. Le petit *Lamare* était si ému du gain de la victoire , qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit en général que le *Franc* avait été battu , et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi , je vous prie , si M. de la *Poplinière* est content ; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter , si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit *Lamare* mériterait à présent son indulgence et sa protection ; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien

faire de mieux que de vous voir quelquefois ,  
et de prendre vos avis.

---

 1736.

Je n'ai pu avoir de privilège pour Jules-César. Il n'y aura qu'une permission tacite : cela me fait trembler pour Samson. Les héros de la fable et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela, j'ai travaillé à Samson dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que *Rameau* me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très-mûrement ; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samson n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différens, plus je veux les éviter. Je suis très-fortement persuadé que l'amour dans Samson ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas *Dalila* qui doit intéresser. Cela est si vrai, que si *Dalila* paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser



1736. faire de l'opéra de Samson une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. Rameau du plus grand succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il reconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; *Pollion* est mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

## L E T T R E C L X X V.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, 6 février.

Vous m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de *Pont-de-Vesse* et d'*Argental*, dont les bontés me sont si chères, dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à *Pollion* que les louanges

du public font , après les siennes , ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint *Bernard*. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour , retoucher les *Américains* , corriger *Samson* , raccommoder *l'Indifcret*. Ce sont des plaisirs , mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'épître dédicatoire à madame la marquise *du Châtelet* , et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

1736.

Je vous envoie la dédicace ; l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon temple ; elle n'est pas digne de la déesse. C'était à *Locke* à lui dédier *l'Entendement humain* , et je dis bien : *Domina , non sum dignus , sed tantum dis verbum*.

Après avoir eu la permission de M. et madame *du Châtelet* de leur rendre cet hommage , il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement ; pesez - en les paroles. J'ose supplier M. de *la Poplinière* de se joindre à vous , et de vouloir bien me donner ses avis ; si vous me dites tous deux que la chose réussira , je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de *l'Indifcret* ; je les prie en même-temps de souffrir , pour le

1736. — plaisir du public et pour leur avantage , que le public voye mademoiselle *Dangeville* en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changemens pour le quatrième acte d'*Alzire* , vous en trouverez ici la copie ; ils me paraissent nécessaires ; ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager *Zamore* et *Alzire* à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir , par la première occasion , l'opéra de *Samson* ; je viens de le lire avec madame *du Châtelet* , et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour , dans les deux premiers actes , ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette dans le temple de *Quinault*. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite , que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de *Samson* doit tomber absolument sur *Samson* , et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles :

Profonds abymes de la terre , &c. (\*)

(\*) Voyez *Samson* , acte V , scène I.

De plus, les deux premiers actes feront très-courts, et la terreur théâtrale qui y règne fera pour la galanterie des deux actes suivans ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la fuit. Encouragez donc notre *Rameau* à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon ame, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié, et mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragmens de l'histoire du siècle de *Louis XIV*, et d'un autre ouvrage aussi innocent que calomnié. 1736.

Je voudrais bien pouvoir convertir monsieur le garde des sceaux. Les persécutions que j'ai essuyées sont bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui si je ne l'estimais pas. J'ose dire que s'il connaissait mon cœur, il m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer.

1736. LETTRE CLXXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

JE suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise *du Châtelet* lisait hier au chevet de mon lit les *Tusculanes* de *Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième épître de *Pope* sur le bonheur. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher *Alzire* pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. *Samson* devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'*Alzire*. Je remplis en cela deux devoirs; je

confonds la calomnie , et je célèbre votre amitié.

---

 1736.

J'attends avec impatience le sentiment de *Pollion* et le vôtre sur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de *la Poplinière* dorénavant , *albi sermonum nostrorum candide judex*. Son bon mot sur *Pauline* et sur *Alzire* est une justification trop glorieuse pour moi ; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiselle *Duclos* vieille , éraillée , fotte , et tracassière , qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve , jeune et gentille *Gauffin*. Dites de ma part à cette américaine :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit ,  
 C'est vous qu'on aime et qu'on admire ;  
 Et vous damnez , charmante *Alzire* ,  
 Tous ceux que *Gusman* convertit.

*Launay* se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je fais de quoi il est capable ; et dès que j'ai su que *Dufresne* lui avait confié la pièce , j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement , et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de *Zaire* , dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. *Fakener*.



—  
1736. sur le théâtre, par son propre nom. C'est ce même M. *Fakener* notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi-bien que la nation anglaise, justice de cette infamie, si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchants. Ce qui est étonnant, c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je destinai à ce malheureux *Launay* un petit présent pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Moussinot* devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de *Launay*; il faut le payer de sa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent, et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de *Pollion*; il faut qu'il fasse

pénitence à la porte de l'église avant de participer aux saints mystères.

---

 1736.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin* me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le font infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de *Maisons* son ami. Mon Dieu qu'il aurait été aise du succès d'Alzire ! qu'il m'en eût aimé davantage ! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé !

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les premiers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit ? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau* ; je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre ? C'est l'espérance que vous

— me donnez de venir apporter un jour vos  
1736. hommages à la divinité de Cirey. Vous y  
verriez une retraite de hiboux, que les Grâces  
ont changée en un palais d'*Albane*. Voici  
quatre vers que fit *Linant*, ces jours passés,  
sur le château :

*Un voyageur, qui ne mentit jamais ,  
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple ;  
Surpris, il dit : C'est un palais ;  
Mais voyant Emilie, il dit que c'est un temple. (\*)*

Vous m'avouerez que voilà un fort joli  
quatrain. Vous en verrez bien d'autres si vous  
venez jamais dans cette vallée de Tempé;  
mais *Pollion* ne voudra jamais vous prêter pour  
quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des  
vers que l'aimable *Bernard* a faits pour moi.  
Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je souffre, mais l'amitié diminue  
tous les maux.

(\*) M. de *Voltaire* corrigea ainsi ce quatrain :

*Un voyageur qui ne mentit jamais ,  
Passe à Cirey, l'admire, le contemple ;  
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais ;  
Mais il voit Emilie : ah, dit-il, c'est un temple !*

LETTRE

L E T T R E C L X X V I I . 1736.

A M. P A L L U ,

I N T E N D A N T D E M O U L I N S .

A Cirey , le 9 février.

U N peu de maladie , Monsieur , m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me fers d'un secrétaire ; je me donne des airs d'intendant. Hélas ! cruel que vous êtes , c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi , en ne répondant point à mes requêtes ! J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût , en vous envoyant , il y a quelques mois , une scène toute entière traduite d'un vieil auteur anglais , mais vous ne vous souciez ni de l'anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame *du Châtelet* des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles , quand on les a promises , deviennent solides et sacrées , et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaines* , que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey. Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres , Moulins et Versailles.

— En lisant aujourd'hui des vers anglais de  
1736. *Pope* sur le bonheur, voici comme j'ai réfuté  
ce raisonneur :

Pope l'anglais, ce sage si vanté  
Dans sa morale au Parnasse embellie,  
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,  
Sont le repos, l'aïfance et la fanté.  
Il s'est mépris : quoi ! dans l'heureux partage  
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,  
Ce triste anglais n'a pas compté l'amour !  
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre Alzire que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le Jules-César. Il est bien dur de voir ainsi ses enfans estropiés. *M. Rouillé* peut, d'un mot, empêcher qu'on me fasse ce tort ; c'est à vous que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance ; et si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

LETTRE CLXXVIII. 

---

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

**M**ON aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait à quatre-vingts ans des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudissemens du parterre,

Et de je ne fais quel amour

Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne ferait que parce



— 1736. qu'il est sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adressé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui disaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choses sur *Jore*. Il s'est très-mal comporté avec moi dans l'affaire des Lettres philosophiques. Je lui ai fait donner de l'argent depuis peu ; mais pour l'édition d'Alzire, je l'abandonne à *Demoulin* qui n'a pas assez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'est *Linant*. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées sur son compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaissance à Paris ; et déjà enflé du succès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après six mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me disait qu'il ferait bientôt jouer sa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, disait-il, prêté. Je dissimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence ; et toujours prêt à pardonner à la jeunesse, quand elle a de l'esprit, je le fis entrer chez madame *du Châtelet*, malgré l'exclusion du maître de la maison, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il est. A peine a-t-il été établi dans la

maison, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame *du Châtelet*, oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe, il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal à propos; la lettre finissait ainsi : *L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus grand*, sans signer, sans mettre un mot de convenance. Les personnes chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquise *du Châtelet*, qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était-là le bel air, parlant toujours du *cher Cideville*, du *pauvre Cideville*, et pas une fois de M. de *Cideville*, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

Madame *du Châtelet* indignée a toujours voulu le chasser. J'ai apaisé sa colère en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant 27 ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que d'ailleurs il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer

— 1736. de le corriger au lieu de le punir; qu'à la vérité il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin; et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que depuis quelque temps il se tient plus à sa place; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres; elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir *Linant* d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un *Corneille*, et il a pensé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait

tragédie , il devait avoir la considération de l'auteur du *Cid*. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie , égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï , parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse , ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de son cher et de son pauvre *Cideville* et de *Formont* , à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs ; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin , apprendre à écrire , et savoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre , et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire : enfin , depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train , encouragez-le à la persévérance : un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade ; la tête me tourne ; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu ; mille amitiés au philosophe *Formont* et au tendre du *Bourgtroulde*.

1736.

## L E T T R E C L X X I X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

**M**A destinée fera donc toujours d'avoir des remerciemens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer. Je fais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous ; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au sujet de ces pauvres Américains. Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle est jouée : nous avons examiné la chose avec attention, madame *du Châtelet* et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

ALZIRE.

ALZIRE.

Compte après cet effort sur un juste retour.

1736.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

Bon Dieu, que dirait *Despréaux*, s'il voyait *Alzire* prononcer un vers aussi dur, et *Gusman* répondre en doucereux ? Au nom du bon goût, laissez les choses dans leur premier état. Quelle différence ! ne la sentez-vous pas ?

J'insiste encore sur le cinquième acte ; il est si écourté, si rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'est dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite *Mithridate* en mourant ; sont-ils aussi nécessaires que ceux de *Gusman* ? Quel outrage à toutes les règles que *Montèze* ne paraisse pas avec *Gusman*, et n'embrasse pas ses genoux ! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement : tout le monde croit que c'est ma faute ; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de presser M. *Thiriot* ou M. *Lamare* d'exiger tous ces changemens.

Je fais qu'on fait bien d'autres critiques ; mais pour satisfaire les censeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il serait encore bien plus critiqué. C'est au temps seul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

Corresp. générale. Tome I. \* O o



— 1736. M. et madame *du Châtelet* ont approuvé l'épître dédicatoire ; à l'égard d'un discours apologétique que j'adressais à M. *Thiriot*, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages ; il est d'un homme sage de les mépriser ; mais les calomnies personnelles tant de fois imprimées et renouvelées , connues en France et chez les étrangers , exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur : l'amour propre d'un écrivain doit se taire ; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas :

*Pudet hæc opprobria nobis*

*Et dici potuisse , et non potuisse refelli.*

Reste à savoir si je dois parler moi-même , ou m'en remettre à quelque autre ; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame *du Châtelet* qui pense comme moi , mais qui me trouve un bavard , vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 26 février.

**J**E ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout fera pour Alzire; je viens de la recevoir; c'était de vous que je l'attendais; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'Argental. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacrifice!

*Demoulin* est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus sûrement que mes Américains! C'est un honnête homme; mais je ne fais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie: elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous

1736. — l'avoue. J'ai fait sur le champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à monsieur d'*Argental*, à vous et aux comédiens. *Demoulin* en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je fais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser *Sarrazin*, *Grandval*, mademoiselle *Gauffin*, *le Grand*, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise *du Châtelet* doit absolument paraître; le prêtre et la déesse le veulent.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre; c'est à eux à se défendre bien ou mal; mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont la France et les pays étrangers sont inondés, c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il faut opposer des faits à la calomnie; il faut imposer silence au mensonge. Je

ne veux , il est vrai , d'aucune place ; mais  
 quelle est celle où j'oserais prétendre , si ces  
 calomnies n'étaient pas réfutées ? Je veux  
 qu'on dise : Il n'est pas de l'académie , parce  
 qu'il ne le désire pas ; et non pas qu'on dise :  
 Il serait refusé. C'est ne me point aimer que  
 de penser autrement , et je suis sûr que vous  
 m'aimez. L'exemple de l'abbé *Prévost* ne me  
 paraît pas fait pour moi. Je ne fais s'il a dit  
 ou dû dire : *Je suis honnête homme* ; mais je fais  
 moi que je dois le dire , et que ce n'est pas  
 une chose à laisser conclure comme une pro-  
 position délicate. Mes mœurs sont directement  
 opposées aux infames imputations de mes  
 ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu , et  
 je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si  
 ceux que j'ai accablés de bienfaits et de ser-  
 vices sont demeurés dans le silence contre  
 mes ennemis , le soin de mon honneur me  
 doit faire parler , ou quelqu'un doit être assez  
 juste , assez généreux pour parler pour moi.  
 Pourquoi fera-t-il permis d'imprimer que j'ai  
 trompé un libraire , que j'ai retenu des souf-  
 criptions , et ne me fera-t-il pas permis de  
 démontrer la fausseté de cette accusation ?  
 Pourquoi ceux qui la savent , la taisent-ils ?  
 L'innocence , et j'ose dire la vertu , doit-elle  
 être opprimée , calomniée , par la seule raison  
 que mes talens m'ont rendu un homme

1736.

— public ? C'est cette raison-là même qui doit  
 1736. m'élever la voix, ou qui doit dénouer la  
 langue de ceux qui me connaissent. Que  
 m'importe que dom *Prévost*, qui n'a point  
 d'ennemis, ait écrit quelque chose ou non  
 sur son compte ? que me fait son aventure  
 d'une lettre de change à Londres ? Qu'il se  
 disculpe devant les jurés ; mais moi, je suis  
 attaqué dans mon honneur par des ennemis,  
 par des écrivains indignes ; je dois leur  
 répondre hardiment, une fois dans ma vie,  
 non pour eux, mais pour moi. Je ne crains  
 point *Rousseau*, je le méprise ; et tout ce que  
 j'ai dit dans mon épître est vrai : reste à savoir  
 s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme  
 la bouche au mensonge. Si dom *Prévost* voulait  
 entrer dans ces détails, dans une feuille con-  
 sacrée en général à venger la réputation des  
 gens de lettres calomniés, il me rendrait un  
 service que je n'oublierais de ma vie. La  
 matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les  
 persécutions faites aux auteurs de réputation,  
 ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré  
 que le *Pour et Contre* parlera aussi fortement  
 qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause  
 fera mieux entre ses mains que dans les  
 miennes ; mais il faut que j'en sois sûr.

Quel est le malheureux auteur de cet *Obser-  
 vateur poligraphique* ? Ne serait-ce point



l'abbé *Desfontaines* ? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne fait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge : voilà vos qualités sur le Parnasse. 1736.

P. S. Madame la marquise *du Châtelet* veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom ; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre.

## L E T T R E C L X X X I.

A M. B E R G E R.

A Cirey, . . . février.

**L**E succès de mes *Américains* est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentimens vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur ; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis longtemps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je souhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient



— 1736. d'être reçu, pût encourager notre grand musicien *Rameau* à reprendre en moi quelque confiance, et à achever son opéra de *Samson* sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme sur la scène tragique. Ces beautés de *Quinault* et de *Lulli* sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseiller à M. *Rameau* de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont sans amour; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de *Samson* joué par *Chassé*, fera autant d'effet au moins que celui de *Zamore* joué par *Dufresne*. Tachez de persuader cela à cette tête à doubles croches: que son intérêt et sa gloire l'encouragent; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi; surtout, qu'il n'use pas sa musique en la faisant jouer de maison en maison; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra; M. de *Fontenelle* en fera l'examineur. Je me flatte que M. le prince de *Carignan*

la protégera , et qu'enfin ce fera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit , lui fera le plus d'honneur. 1736.

A l'égard de M. de *Marivaux* , je serais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère , et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie , d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner , en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature , des personnages allégoriques , propres tout au plus pour le poëme épique , mais très-déplacés sur la scène , où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas , ce me semble , le défaut de M. de *Marivaux* ; je lui reprochais au contraire de trop détailler les passions , et de manquer quelquefois le chemin du cœur , en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit , que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel ; il faut qu'il soit plaifant malgré lui , et sans croire l'être ; c'est la différence

— 1736. qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher Monsieur, je le soumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de *Laclède*, mais sans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes Américains. Je vous embrasse tendrement.

Qu'est devenu l'abbé *Desfontaines*? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade. Adieu.

## L E T T R E C L X X X I I .

A M. T H I R I O T .

Premier mars.

**M**A D A M E la marquise *du Châtelet* vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'épître dont elle approuve l'hommage, c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon épître dédicatoire et du discours que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'Alzire , malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux respectables frères. 1736.

Si j'étais *la Fontaine* , et si madame du *Châtelet* avait le malheur de n'être que madame de *Montespan* , je lui ferais une épître en vers , où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle , et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne font ni le langage de la raison , ni de la véritable estime , ni du respect , ni de l'amitié ; et ce sont tous ces sentimens que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de *Villefranche* , pour mademoiselle *Gauffin* , &c. , que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise du *Châtelet*. Faites-la donc digne d'elle , me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas , mais c'est à quoi je m'efforcerai.

*Non possis oculis quantum contendere Lynceus*

*Non tamen idcirco contemnas lippus inungi ,*

*Est quodam prodire tenus si non datur ultra.*

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des pensées de madame de *Lambert* , que le

— style vrai et ferme de madame *du Châtelet*  
 1736. s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'Apologétique de *Tertullien*, toutes choses mûrement considérées, il faut qu'il paraisse avec des changemens, des additions, des retranchemens; mais, ne vous en déplaise, un honnête homme doit dire très-hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu. On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée; mais l'honneur ne se traite pas ainsi: il se prouve et il s'affiche: il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué; et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez fait les éditions anglaises des Lettres, et qui avez reçu plusieurs souscriptions; en un mot, c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie; et, croyez-moi, elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années?



Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse avec tendresse : continuez à m'aimer , et en particulier et en public , et à répandre sur vous et sur moi , par vos discours sages , polis et mesurés , la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent. — 1736.

Je suis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monsieur votre frère. Mais , mon Dieu , ai-je écrit à notre cher petit *Bernard* qui le premier m'annonça la victoire d'Alzire ? Ma foi , je n'en fais rien ; demandez-le-lui. Buvez à ma santé avec *Pollion*. Adieu ; je vous aime de tout mon cœur.

## L E T T R E C L X X X I I I .

A M. T H I R I O T .

4 mars.

J'AI été malade ; madame *du Châtelet* l'est à son tour. Je vous écris à la hâte , au chevet de son lit , et c'est pour vous dire qu'on vous aime à *Cirey* autant que chez *Plutus-Pollion* ; puis vous saurez qu'Alzire , la dédicace , le discours , la pièce , corrigés jour et nuit , viennent par la poste. Tout cela est changé , comme une chrysalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me



— pille ; car c'est ce que je viens d'écrire à  
 1736. M. d'*Argental* ; mais quand *Emilie* est malade,  
 je n'ai point d'imagination. Je viens de voir  
 la feuille de l'abbé *Prévost* ; je vous prie de  
 l'assurer de mon amitié pour le reste de ma  
 vie. Je lui écrirai assurément.

Comptez , mon cher ami , qu'il fallait une  
 dédicace d'une honnête étendue. J'ose assurer  
 que c'est la première chose adroite que j'aye  
 faite de ma vie. Toutes les femmes qui se  
 piquent de science et d'esprit seront pour  
 nous ; les autres s'intéresseront au moins à la  
 gloire de leur sexe. Les académiciens des  
 sciences seront flattés , les amateurs de l'anti-  
 quité retrouveront avec plaisir des traits de  
*Cicéron* et de *Lucrece*. Enfin , morbleu , *Emilie*  
 ordonne , obéissons.

Si la fin du discours que je vous adresse  
 ne vous plaît pas , je n'écris plus de ma  
 vie.

Allons , voyons si nous serons sûrs d'un  
 censeur. Mon cher ami , je vous recommande  
 cette affaire ; elle est sérieuse pour moi ; il  
 s'agit d'*Emilie* et de vous.

Remerciez M. de *Marivaux* ; il fait un gros  
 livre contre moi , qui lui vaudra cent pistoles.  
 Je fais la fortune de mes ennemis.

## L E T T R E C L X X X I V .

1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 mars.

LA galanterie de mademoiselle *Quoniam* est plus flatteuse que les battemens de mains du parterre. Je ne fais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne pousserait pas si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle *Gaussin*, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie que nous avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle *Dangeville*. Madame *du Châtelet* l'a joué à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. *Thétis et Pelée* (\*) me font trembler pour ma vieillesse. Il est

(\*) Opéra, paroles de *Fontenelle*, musique de *Colasse*; représenté pour la première fois en 1689, et repris sept fois.

— 1736. triste que ce qui a été beau ne le soit plus ; mais ce n'est point M. de *Fontenelle* qui est tombé , ce sont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'épître à *Clio* de M. de *la Chaussée*? C'est celui-là qui fait bien des vers , et qui , par conséquent , ne fera pas loué par quelqu'un que vous connaissez. (\*), auquel il ne reste plus ni goût ni talent , mais seulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite ; c'est celle de notre petit *Bernard* sur la *Sallé*. Il a troqué son encensoir contre des verges ; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse. On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos.

*Pitteri* , libraire à Venise , qui débite la traduction de *Charles XII* , n'a pu obtenir la permission pour la *Henriade* , parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

*Formont* vient de m'envoyer de jolis vers sur *Alzire*. Vous les aurez bientôt ; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma métaphysique , il n'y a pas moyen de la faire voyager ; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu , héros de l'amitié ; adieu , ami de tous les arts ; vos lettres sont le second plaisir de ma vie.

(\*) *Jean-Baptiste Rousseau*.

*De madame du Châtelet.*

---

1736.

*Voltaire* veut que je signe sa lettre ; j'y mettrai avec grand plaisir le sceau de l'amitié ; je sens celle que vous avez marquée à votre ami , et je désire que vous en ayez pour *Emilie*.

## L E T T R E C L X X X V .

A M. DE LAMARE.

A Cirey , 15 mars.

**J**E me flatte , Monsieur , que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages , vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-César. Permettez que mon amitié se plaigne que vous avez hasardé dans votre préface des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites , par exemple , que dans certaines circonstances le parricide était regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains : ce sont de ces propositions qui auraient grand besoin d'être prouvées.

*Corresp. générale.* Tome I. \* P p

1736. Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie. *Brutus* est le seul ; encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de *César*.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était stoïcien et presque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agissait de sa patrie, comme sa lettre à *Cicéron* le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que *César* était son père, et que cette considération ne le retint pas ; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique ; il n'y a rien là que de simple : et *Aristote* (qui, après tout, était un très-grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain, que cette espèce de tragédie est languissante et insipide ; il l'appelle la plus vicieuse de toutes, tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs.

Vous auriez donc pu dire que *César* est un grand-homme, ambitieux jusqu'à la tyrannie, et *Brutus* un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'est en quoi consiste l'artifice de cette pièce. Vous paraissez surtout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que *Brutus* a tué son père. Ils s'écrient :

1736.

O monstre que les Dieux devraient exterminer !

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les lettres de *Cicéron*, une lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué son père pour la cause de la liberté. Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis *Algarotti*, semble être tombé dans une méprise à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand monsieur *Algarotti* me lut sa lettre en italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais, par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de



— 1736. l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'Observations, &c. a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis *Algarotti* avait prétendu attaquer les professeurs de Paris ; mais cet étranger respectable , qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue , est bien loin de ne pas estimer celle de Paris , dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface , je vous aurais prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes , que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer , et vous pouvez compter toujours sur moi.

A M. THIRIOT.

16 mars.

**M**ON cher ami , vous avez bien gagné à mon silence. *Emilie* a entretenu la correspondance.

N'admirez-vous pas sa lumière ,  
Son style aisé , sublime et net ,  
Sa plume , ou folide ou légère ,  
Traitant de science ou d'affaire ,  
D'un madrigal ou d'un sonnet ?  
Elle écrit pourtant pour Voltaire.  
Louis quinze a-t-il en effet  
Quelque semblable secrétaire ,  
Soit d'Etat , soit de cabinet ?

Ces petits vers une fois passés , vous saurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un *Descartes* , vous seriez mon père *Mersenne*. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela , et je m'en suis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'*Alzire* à la déesse de Cirey , et de la post-face

— à M. *Thiriot*, et du petit grain d'avertissement ?  
 1736. Et vite, que *Demoulin* transcrive, et que *la Serre* approuve, et que *Prault* imprime; car je crois que *Demoulin* le surintendant a donné ses faveurs à *Prault*.

Homme faible! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que *Gusman* interrompe *Alzire* pour lui dire une quinauderie? et ne sentez-vous pas combien ce vers

*S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.*

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité.

Triumvirat très-aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur.

*Une espagnole eût promis davantage ;  
 Je n'ai point leurs mœurs.*

est très-français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire à l'article des pronoms collectifs.

*Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,*

est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu près comme le seraient beaucoup de vers de *Racine*. Mais

*Tantum series juncturaque pollet !*

*Tantum de medio sumptis accedit honoris !*

1736.

Que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres.

*Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance ,  
Sur la foi , sur les vœux qui sont en ma puissance ,  
Sur tous les sentimens du plus juste retour ,  
S'il en est , après tout , qui tiennent lieu d'amour .*

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

*Bauche* va réimprimer *Zaïre* ; je la corrige. *Prault* réimprimera la *Henriade* ; je la corrige aussi. Je corrige tout hors moi. Savez-vous bien que je retouche *Adélaïde*, et que ce fera une de mes moins mauvaises filles.

J'ai lu *Jules-César*. Est ce M. *Algarotti* qui a lui-même traduit son italien ? Apprenez que ce vénitien - là a fait des dialogues sur la lumière , où il y a malheureusement autant d'esprit que dans les *Mondes*, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la *Zaïre* anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour propre. Comment , des anglais tendres , naturels ! without bombast ! without similes at the end of acts ! Quel est donc ce M. *Hill* ? quel est ce

— 1736. gentilhomme qui a joué *Orosmane* sur le théâtre des comédiens ? Cet honneur fait aux arts ne fera-t-il pas consacré dans le Pour et Contre ? Autrefois ce Pour et Contre avait été contre Zaïre ; ah ! il doit faire amende honorable.

*Rameau* s'est marié avec *Moncrif*. Suis-je au vieux sérail ? *Samson* est-il abandonné ? Non ; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera sa fortune et sa gloire.

## L E T T R E C L X X X V I I .

A M. T H I R I O T .

A Cirey , 18 mars.

I L faut , mon ami , vous rendre compte de l'Épître à *Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait *Rousseau* , quand il était encore bon ouvrier ; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve , hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admurerai toujours cet écrit ( excepté la bataille ) ; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut partout , sans quoi le beau n'est que beau.

*Non*

*Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt;  
Et quocumque volent, animum auditoris agunt.*

1736.

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très-fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son épître :

Lorsque sa muse courroucée  
Quitta le coupable Rousseau,  
Elle te donna son pinceau,  
Sage et modeste la Chauffée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de Verrières; car nous devons encourager la jeunesse.

Elève heureux du dieu le plus aimable,  
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,  
Voudriez-vous être encor plus louable?  
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.  
Le plus bel arbre a besoin de culture.

*Corresp. générale.* Tome I. \* Q q



—  
1736. Emondez-moi ces rameaux trop épars ,  
Rendez leur sève et plus forte et plus pure.  
Il faut toujours , en suivant la nature ,  
La corriger : c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie , un sonnet. Présentez-le au marquis ou non marquis *Algarotti*, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains , la galanterie sera complète. (\*)

## L E T T R E C L X X X V I I I .

A M A D A M E

## L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

A Cirey , par Vassé en Champagne , 18 de mars.

U N E assez longue maladie , Madame , m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie ; elle a été causée par trop de travail : eh , quel objet ai-je

(\*) Voyez les Poésies mêlées , volume de Contes.

dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire , de mériter votre suffrage ? Celui que vous donnez à mes Américains , et surtout à la vertu tendre et simple d'*Alzire* , me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris , à cinq cents lieues du bon goût , et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre *Gusman* plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît ; mais *Grandval* ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort ? n'a-t-il pas outré le caractère ? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que féroce.

Vous pensâtes , dites-vous , dès les premiers vers , que ce *Gusman* ferait pendre son père. Eh ! Madame , le premier vers qu'il dit , est celui-ci :

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou ? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentimens d'un fils ? *Sylla* et *Marius* aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur ; et si le cœur était doux , tendre , compatissant au premier acte , qu'aurait-on fait au dernier ?

1736. Permettez-moi de vous parler plus positivement sur *Pope*. Vous me dites que l'amour social fait que tout ce qui est, est bien. Premièrement, ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très-mal à propos) qui est chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est, est bien, parce qu'un Être infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première épître. Ensuite il appelle *amour social* dans l'épître dernière, cette Providence bienfaisante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord *Shaftesbury*, qui le premier a établi une partie de ce système, prétendait, avec raison, que DIEU avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très-subordonné à l'amour propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans DIEU cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui

percent à tous momens cette nuit , et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la differteuse , ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit ; faites des nœuds avec les autres femmes , mais parlez-moi raison. 1736.

Je vous supplie , Madame , de me ménager les bontés de M. le président *Hénault* : c'est l'esprit le plus adroit et le plus aimable que j'aye jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

## L E T T R E C L X X X I X .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

*Chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Méry,  
à Paris, et trésorier de M. de Voltaire.*

Cirey, 20 de mars.

**M**ON cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire ; il n'y a personne au monde à qui je me fiasse autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux ; vous étiez fait pour être le procureur général de l'ordre des jansénistes , car

— vous savez qu'ils appellent leur union l'*ordre* ;  
 1736. c'est leur argot ; chaque communauté, chaque  
 société a le sien. Voyez si vous voulez vous  
 charger de l'argent d'un indévot , et faire par  
 amitié pour cet indévot , ce que par devoir  
 vous faites pour votre chapitre. Mes affaires ,  
 comme vous savez , sont très-aisées et très-  
 simples : vous serez mon surintendant en  
 quelque endroit que je sois ; vous parlerez  
 pour moi , et en votre nom , aux *Villars* , aux  
*Richelieu* , aux *d'Estaing* , aux *Guise* , aux  
*Guébriant* , aux *d'Auneuil* , aux *Lezeau* et autres  
 illustres débiteurs de votre ami. Quand on  
 parle pour son ami , on demande justice ;  
 quand c'est moi qui réclame cette justice , j'ai  
 l'air de demander grâce , et c'est ce que je  
 voudrais éviter.

Ce n'est pas tout ; vous agirez en plénipo-  
 tentiaire , soit pour mes pensions auprès de  
*M. Pâris Duverney* , auprès de *M. Têvenot* ,  
 premier commis des finances ; soit pour mes  
 rentes sur l'hôtel de ville , sur *Arouet* mon  
 frère ; soit enfin pour les actions et pour  
 l'argent que j'ai chez différens notaires. Vous  
 aurez , mon cher abbé , carte blanche pour  
 tout ce qui me regarde , et tout fera dans le  
 plus grand secret. Mandez-moi si cette charge  
 vous plaît. En attendant votre réponse , je  
 vous prie d'envoyer chercher , par votre frot-

teur, un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud*; c'est un étudiant en philosophie au collège d'Harcourt; il demeure rue Mouffertard : vous lui donnerez ce petit manuscrit, et douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande; ce manuscrit fera négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et surtout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques.

## L E T T R E C X C.

A M. J O R E, *libraire.*

A Cirey, 24 de mars.

**V**ous me mandez, Monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtrise; en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question (\*) ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis très-connu (\*\*) ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je

(\*) Les Lettres philosophiques.

(\*\*) M. *Thiriot*.



— 1736. lui en avais donnée, vous en fîtes, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de *Fontaine-Martel*, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement (\*) de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dîtes que vous la déposeriez ailleurs; et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de *Richelieu*, je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que

(\*) M. de *Cideville*.

vous aviez besoin de quinze cents livres ; je vous les fis prêter sur le champ , par le sieur *Paquier* , agent de change , rue Quincampoix , et vous renouvelâtes la promesse d'ensevelir l'édition. 1736.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires , dont l'un fut prêté à madame de\*\*\* , et l'autre , tout décousu , fut donné à *François Joffe* , libraire , qui se chargea de le faire relier pour M. d'*Argental* , à qui il devait être confié pour quelques jours.

*François Joffe* , par la plus lâche des perfidies , copia le livre toute la nuit avec *René Joffe* petit libraire de Paris , et tous deux le firent imprimer secrètement. Ils attendirent que je fusse à la campagne , à soixante lieues de Paris , pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée , et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle , et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur le champ plusieurs lettres , pour vous dire de remettre toute votre édition à M. *Rouillé* , et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse : vous étiez à la bastille. J'ignorais le crime de *François Joffe* ; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence , et de me taire.

Cependant *René* , ce petit libraire , fit en

1736. — secret une nouvelle édition ; et *François*, jaloux du gain que son cousin allait faire, joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin *René*. Ce dernier fut arrêté, cassé de maîtrise, et son édition confisquée.

Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire malgré moi à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de *François Joffe* ; j'en dressai un mémoire pour M. *Rouillé*. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je fais de votre affaire ; voilà la vérité devant DIEU et devant les hommes. Si vous en retranchez la moindre chose, vous seriez coupable d'imposture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde des sceaux ; mais surtout prenez bien garde à votre démarche, et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre.

Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'est au sieur *Demoulin* qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les

corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accorderont sans doute avec vous. Je suis entièrement à vous , &c. 1736.

## L E T T R E C X C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey , par Vaffi , ce 4 d'avril.

**M**ON cœur vous adresse cette ode (\*) que je n'ose décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaisirs , et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaissance , et foyez sûr que je vous aime plus que je ne hais *Desfontaines* et *Rousseau*.

Je vous avais mandé , par ma dernière , que je soufcrivais à toutes vos critiques ; vous saurez , par celle-ci , que je les ai regardées comme des ordres , et que je les ai exécutés. Il est vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois ; l'intérêt serait étranglé et perdu ; il faut que des reconnaissances soient filées pour toucher ; mais j'ai retranché la *Croupille* , mais j'ai refondu la *Croupillac* , mais j'ai retouché le cinquième acte , mais j'ai refait des scènes et des vers par-tout. Il y a

(\*) Ode IV , sur l'ingratitude , vol. d'Epîtres.

— 1736. une seule chose dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères , c'est dans le caractère d'*Euphémon* , que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce , pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement , ce ferait imiter *Inès* ; en second lieu , ce n'est pas d'une conversation longue , ménagée et contradictoire entre le père et le fils , que dépend l'intérêt au cinquième acte. Cet intérêt est fondé sur la manière adroite et pathétique dont l'aimable *Lise* tourne l'esprit du père *Euphémon* ; et dès qu'*Euphémon* fils paraît , la réconciliation n'est qu'un instant. En troisième lieu , si vous me condamniez à une longue scène entre le père et le fils , si vous vouliez que le fils attendrît son père par degrés , ce ne ferait qu'une répétition de la scène qu'il a eue déjà avec sa maîtresse. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte sur *Lise*.

Enfin , je vous l'envoie telle qu'elle est , et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ose me flatter qu'elle réussira. Ce qui est sûr , c'est que le succès est dans le sujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs , mais ce que j'y ferais

est inutile pour le théâtre. Je vous demande  
 donc en grâce qu'on la joue telle que je  
 vous la renvoie ; et quand il s'agira de l'im-  
 pression, vous ferez si sévère qu'il vous plaira. 1736.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir,  
 dans les représentations d'Alzire, ôté ce  
 vers,

*Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.*

et d'avoir toujours laissé subsister cette ré-  
 ponse :

*Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.*

Il fallait bien que le premier vers fondât  
 le dernier : cela me met dans un courroux  
 effroyable. Adieu, mon cher et aimable  
*Aristarque* ; adieu, ami généreux.

*Emilie* vous fait les complimens les plus  
 tendres et les plus vrais.

Elle veut absolument qu'Alzire paraisse  
 avec la dédicace ; et moi, je vous demande  
 en grâce que le discours soit imprimé au  
 moins avec permission tacite, et débité avec  
 Alzire.

*Fin du Tome premier.*



# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

#### ANONYMES.

LETTRE I.	Page 81
LETTRE II.	300
ALBERONI. (M. le cardinal)	342
ARGENTAL. (M. le comte d')	
LETTRE I.	250
LETTRE II.	261
LETTRE III.	291
LETTRE IV.	296
LETTRE V.	298
LETTRE VI.	301
LETTRE VII.	308
LETTRE VIII.	363
LETTRE IX.	380
LETTRE X.	401

TABLE ALPHABETIQUE. 471

LETTRE XI.	432
LETTRE XII.	467

ASSELIN, (M. l'abbé) *proviseur du collège d'Harcourt.*

LETTRE I.	325
LETTRE II.	366
LETTRE III.	370
LETTRE IV.	413

B.

BAINAST. (M.) 187

BERGER. (M.)

LETTRE I.	214
LETTRE II.	319
LETTRE III.	346
LETTRE IV.	355
LETTRE V.	430

BERNIERES. (Madame la présidente de)

LETTRE I.	19
LETTRE II.	21
LETTRE III.	22

LETTRE IV.	24
LETTRE V.	26
LETTRE VI.	36
LETTRE VII.	38
LETTRE VIII.	42
LETTRE IX.	56
LETTRE X.	57
LETTRE XI.	60
LETTRE XII.	64
LETTRE XIII.	67
LETTRE XIV.	68
LETTRE XV.	72
LETTRE XVI.	79
BRETEUIL. (M. le baron de)	28
BROSSETTE. (M.)	
LETTRE I.	125
LETTRE II.	229

ALPHABETIQUE. 473

C.

CHAULIEU. (M. l'abbé de) 9

CIDEVILLE, (M. de) *conseiller au parlement de Rouen.*

LETTRE I.	98
LETTRE II.	101
LETTRE III.	105
LETTRE IV.	109
LETTRE V.	111
LETTRE VI.	118
LETTRE VII.	120
LETTRE VIII.	123
LETTRE IX.	124
LETTRE X.	128
LETTRE XI.	130
LETTRE XII.	139
LETTRE XIII.	140
LETTRE XIV.	142
LETTRE XV.	163
LETTRE XVI.	170
LETTRE XVII.	178

*Corresp. générale.* Tome I. \* R r

LETTRE XVIII.	182
LETTRE XIX.	184
LETTRE XX.	199
LETTRE XXI.	203
LETTRE XXII.	205
LETTRE XXIII.	210
LETTRE XXIV.	213
LETTRE XXV.	215
LETTRE XXVI.	217
LETTRE XXVII.	222
LETTRE XXVIII.	226
LETTRE XXIX.	231
LETTRE XXX.	233
LETTRE XXXI.	236
LETTRE XXXII.	238
LETTRE XXXIII.	241
LETTRE XXXIV.	254
LETTRE XXXV.	256
LETTRE XXXVI.	257
LETTRE XXXVII.	259
LETTRE XXXVIII.	264
LETTRE XXXIX.	271
LETTRE XL.	289

ALPHABETIQUE. 475

LETTRE XLI.	313
LETTRE XLII.	315
LETTRE XLIII.	322
LETTRE XLIV.	334
LETTRE XLV.	368
LETTRE XLVI.	408
LETTRE XLVII.	427

COMEDIENS FRANÇAIS, *au sujet de  
la tragédie d'Alzire.* 385

CONDAMINE. (M. de la) 275

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	149
LETTRE II.	262
LETTRE III.	458

DESFONTAINES, (L'abbé) *sur une rétrac-  
tation de ce journaliste.* 373

DESFORGES-MAILLARD. (M.)

LETTRE I.	180
-----------	-----



LETTRE II.	307
LETTRE III.	321

## F.

FAVIERES, (M.) <i>traducteur d'un poëme latin sur le Printemps.</i>	89
---	----

## FORMONT. (M. de)

LETTRE I.	86
LETTRE II.	102
LETTRE III.	103
LETTRE IV.	106
LETTRE V.	114
LETTRE VI.	116
LETTRE VII.	133
LETTRE VIII.	135
LETTRE IX.	137
LETTRE X.	143
LETTRE XI.	146
LETTRE XII.	151
LETTRE XIII.	152
LETTRE XIV.	155
LETTRE XV.	161

ALPHABETIQUE. 477

LETTRE XVI.	195
LETTRE XVII.	243
LETTRE XVIII.	246
LETTRE XIX.	269
LETTRE XX.	279
LETTRE XXI.	285
LETTRE XXII.	287
LETTRE XXIII.	304
LETTRE XXIV.	317
LETTRE XXV.	324
LETTRE XXVI.	332
LETTRE XXVII.	377

G.

GAUSSIN. (Mademoiselle)	87
-------------------------	----

J.

JORE, (M.) <i>libraire.</i>	463
JOSSE, (M.) <i>libraire.</i>	160

L.

LAMARE. (M. de)	449
-----------------	-----

## M.

## MAUPERTUIS. ( M. de )

LETTRE I. 158

LETTRE II. 248

## MIMEURE. ( Madame la marquise de )

LETTRE I. 3

LETTRE II. 6

LETTRE III. 7

LETTRE IV. 10

MOUSSINOT, ( M. l'abbé ) *chanoine et  
trésorier du chapitre de Saint-Méry, à Paris,  
et trésorier de M. de Voltaire.* 461

## N.

NEUVILLE. ( Madame la comtesse de la )  
283

## P.

PALLU, ( M. ) *intendant de Moulins.* 425

## R.

## RICHELIEU. ( M. le duc de ) 293

## ROUSSEAU. ( M. J. B. ) 15

## S.

## SADE. ( M. l'abbé de ) 220

## T.

## THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	12
LETTRE II.	14
LETTRE III.	40
LETTRE IV.	45
LETTRE V.	49
LETTRE VI.	54
LETTRE VII.	63
LETTRE VIII.	76
LETTRE IX.	83
LETTRE X.	92
LETTRE XI.	93
LETTRE XII.	95
LETTRE XIII.	112
LETTRE XIV.	165
LETTRE XV.	172
LETTRE XVI.	175
LETTRE XVII.	189
LETTRE XVIII.	192
LETTRE XIX.	200
LETTRE XX.	207
LETTRE XXI.	327
LETTRE XXII.	328

480 TABLE ALPHABÉTIQUE.

LETTRE XXIII.	337
LETTRE XXIV.	339
LETTRE XXV.	343
LETTRE XXVI.	348
LETTRE XXVII.	349
LETTRE XXVIII.	352
LETTRE XXIX.	358
LETTRE XXX.	382
LETTRE XXXI.	388
LETTRE XXXII.	389
LETTRE XXXIII.	392
LETTRE XXXIV.	394
LETTRE XXXV.	397
LETTRE XXXVI.	404
LETTRE XXXVII.	411
LETTRE XXXVIII.	414
LETTRE XXXIX.	416
LETTRE XL.	420
LETTRE XLI.	435
LETTRE XLII.	442
LETTRE XLIII.	445
LETTRE XLIV.	447
LETTRE XLV.	453
LETTRE XLVI.	456

*Fin de la Table du tome premier.*

